THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON.
THE ALLEN A. BROWN COLLECTION.
**M 274.27a

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/lincertitudemate00soli

# L'Incertitude Maternelle:

ou

# LE CHOIX IMPOSSIBLE

Comédie en un Acte et en Vers Libres,

Paroles de feu M. De Jaure.

Représentée pour la première fois en Opera

Le 18. Thermidor an XI.

Mise en Musique

Par

## M. SOLIÉ.

Prix 24 fr.

Les parties se Vendent Séparément 12 fr.

Gravée par Huguet.

A PARIS

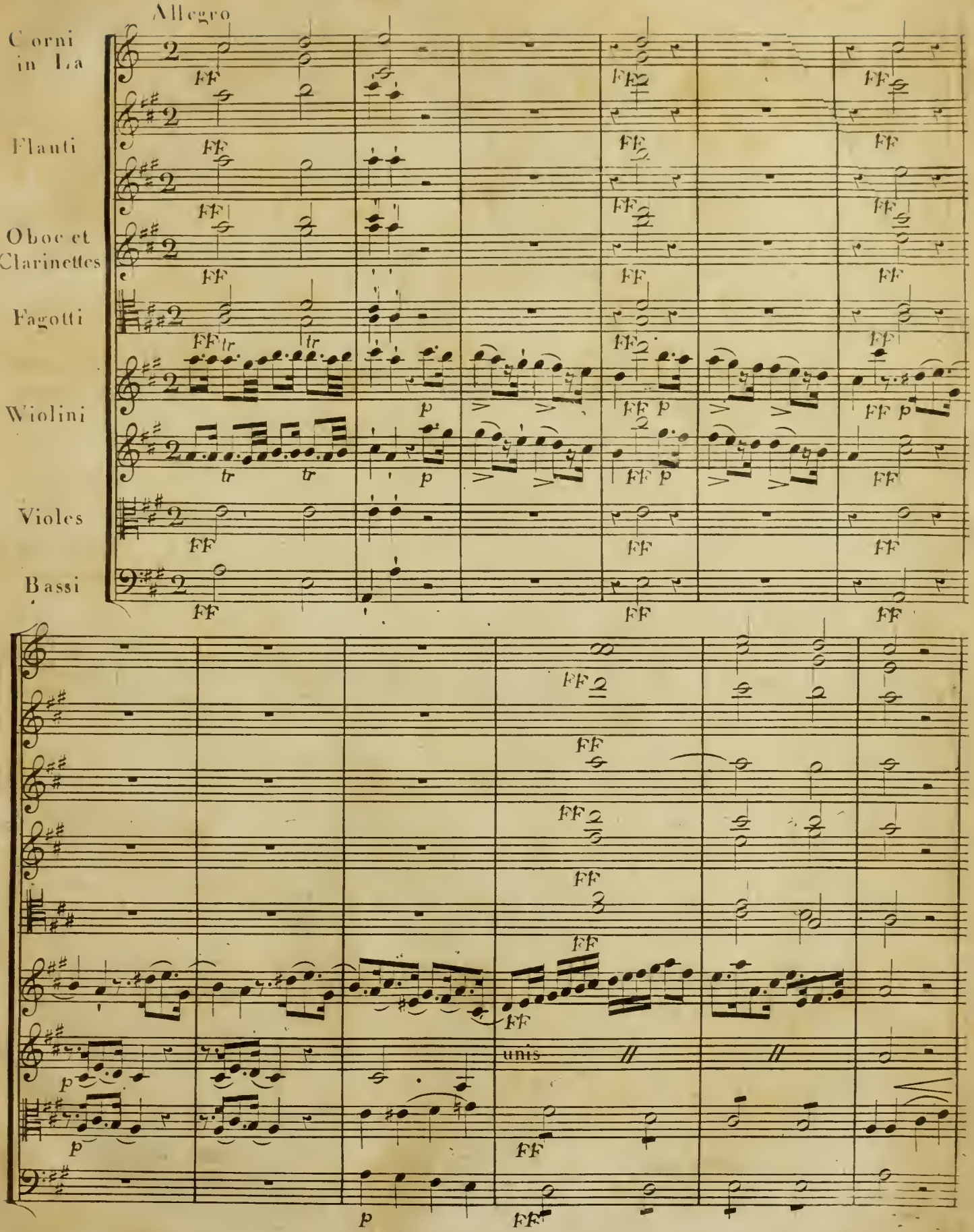
Chez l'Auteur, Rue des Colonnes N.° 6.

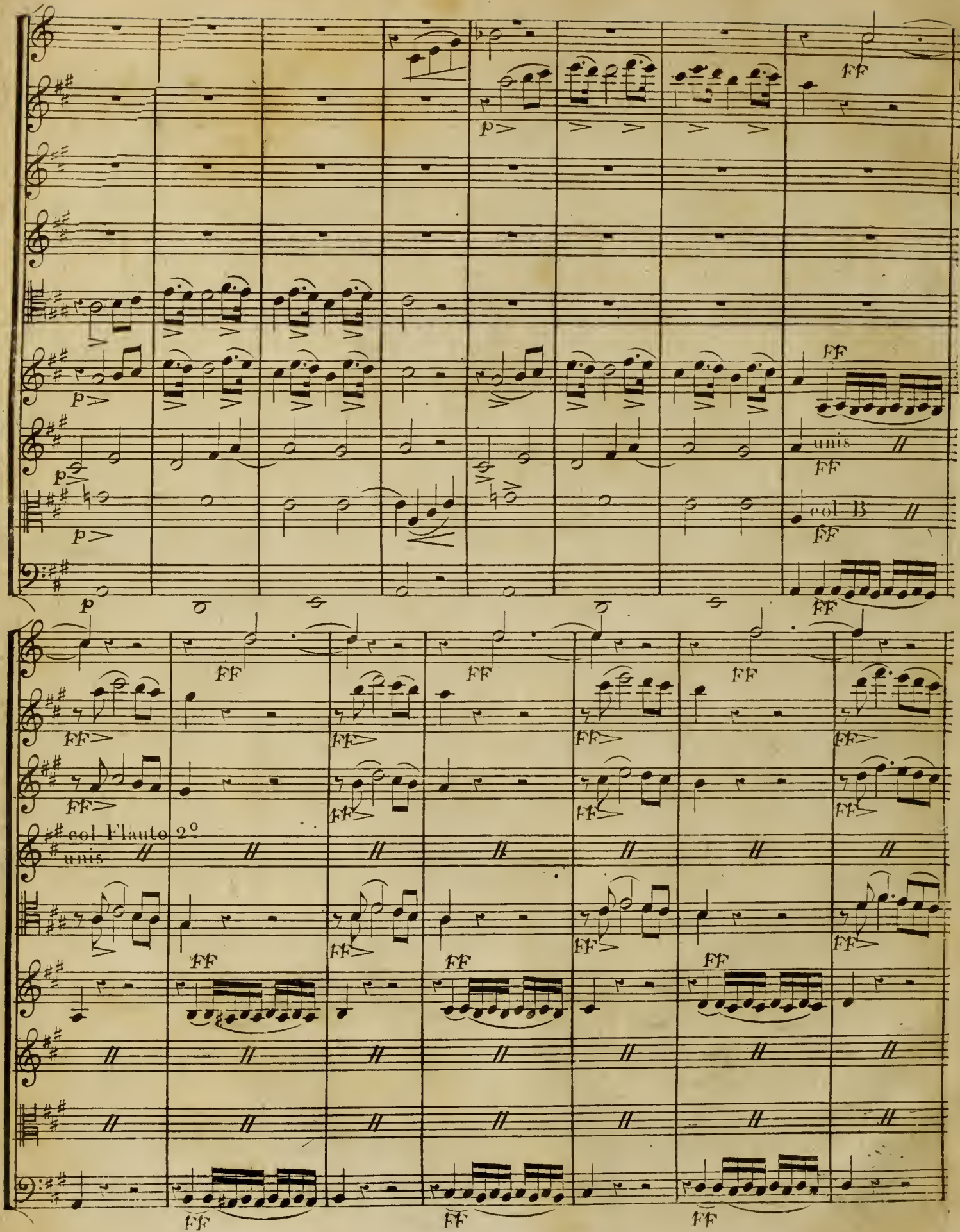
et au Magasin du Conservatoire de Musique.

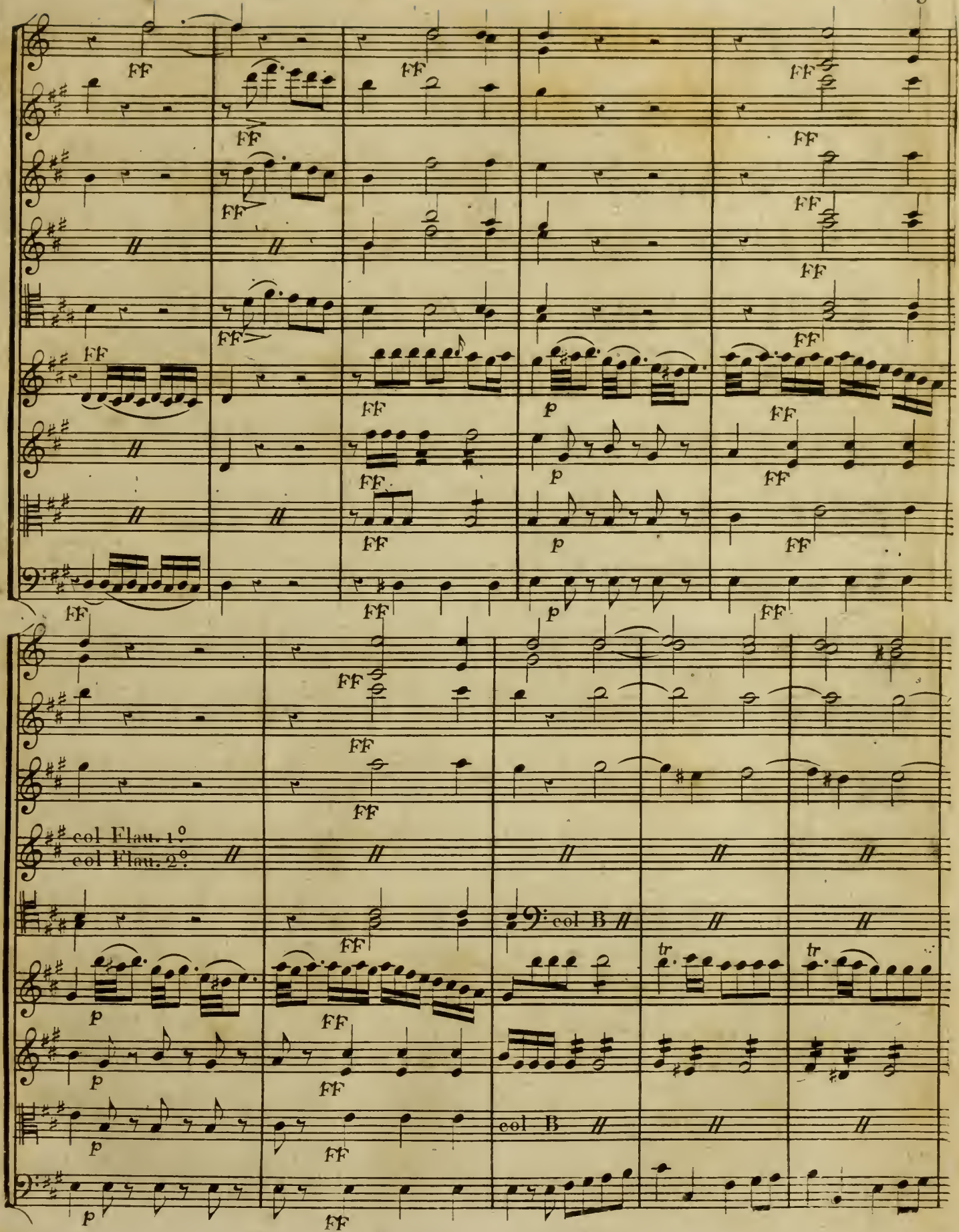
tr M 274.2 fa
Allen A. Boraiko
April 1, 1901

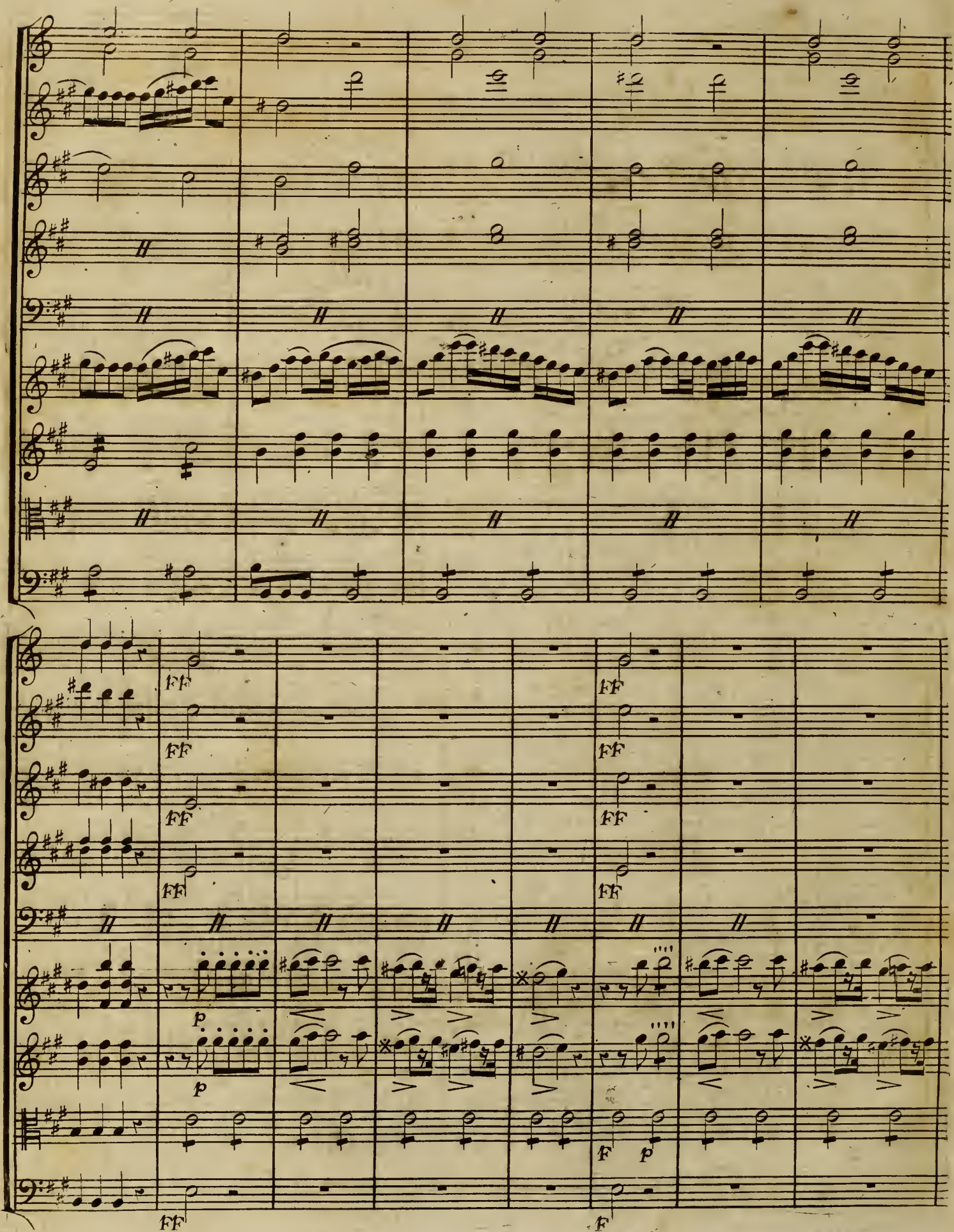
# Ouverture

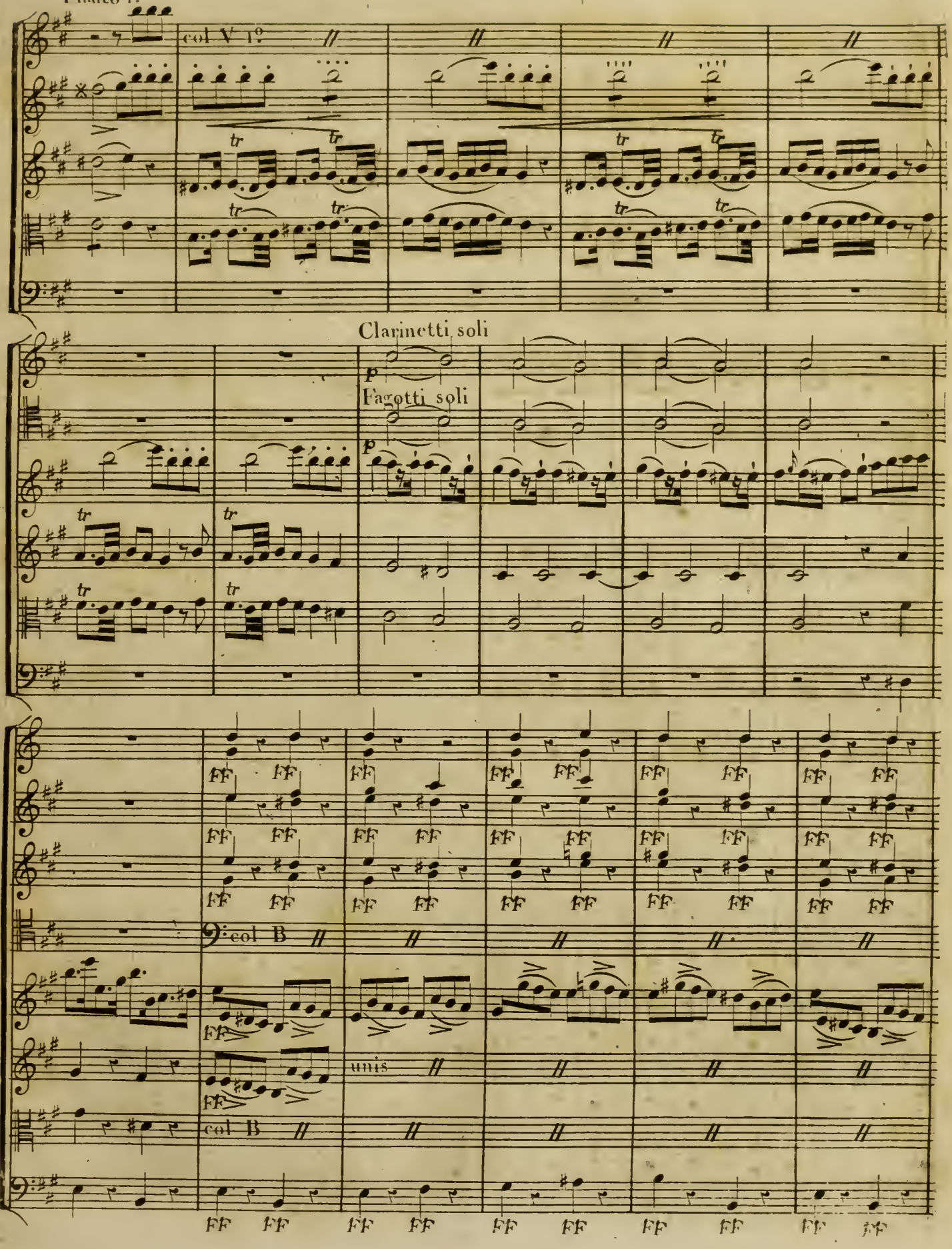


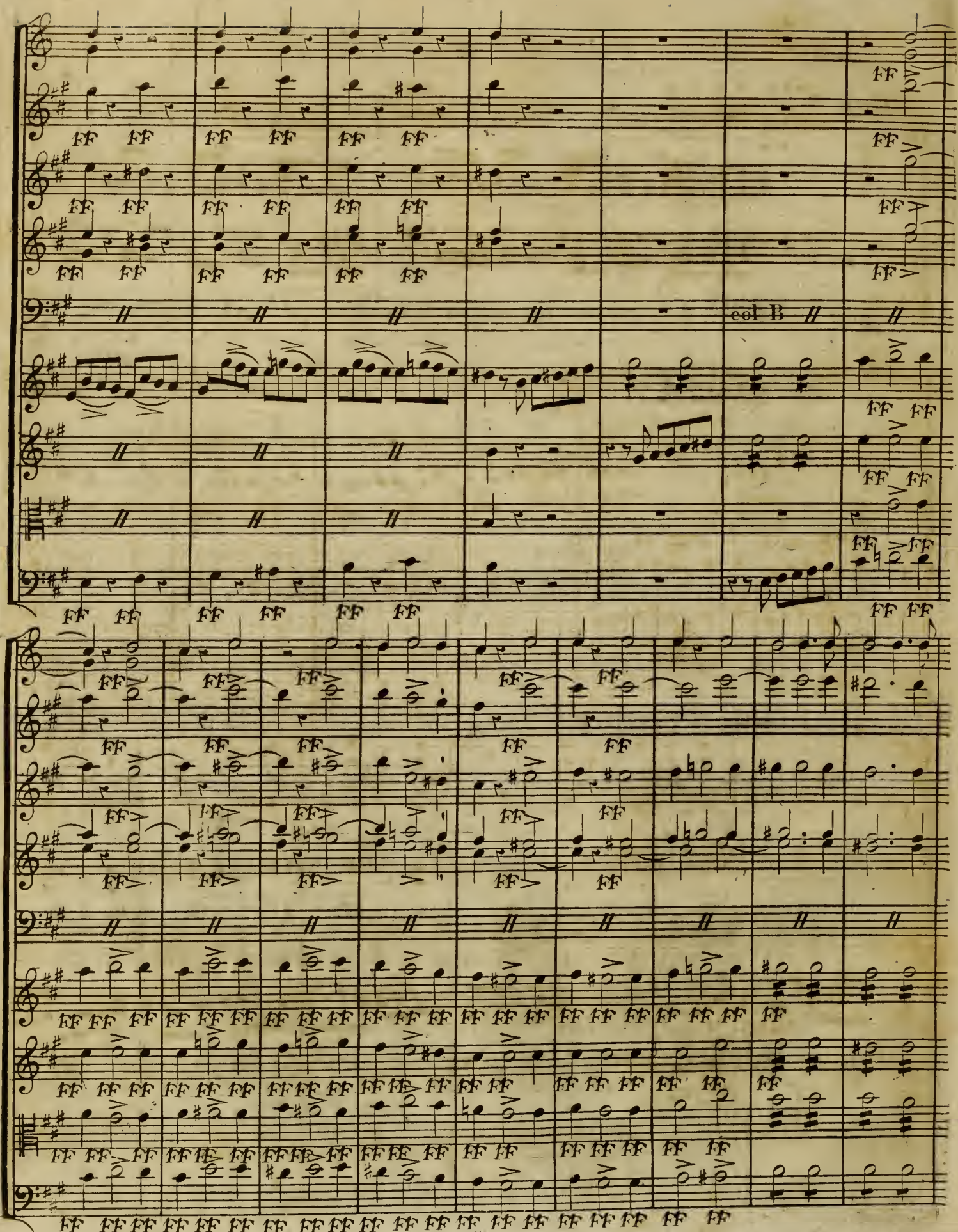

Allegro
Corni in La
Flauti
Oboe et Clarinettes
Fagotti
Violini
Violes
Bassi
FF
p
tr
unis

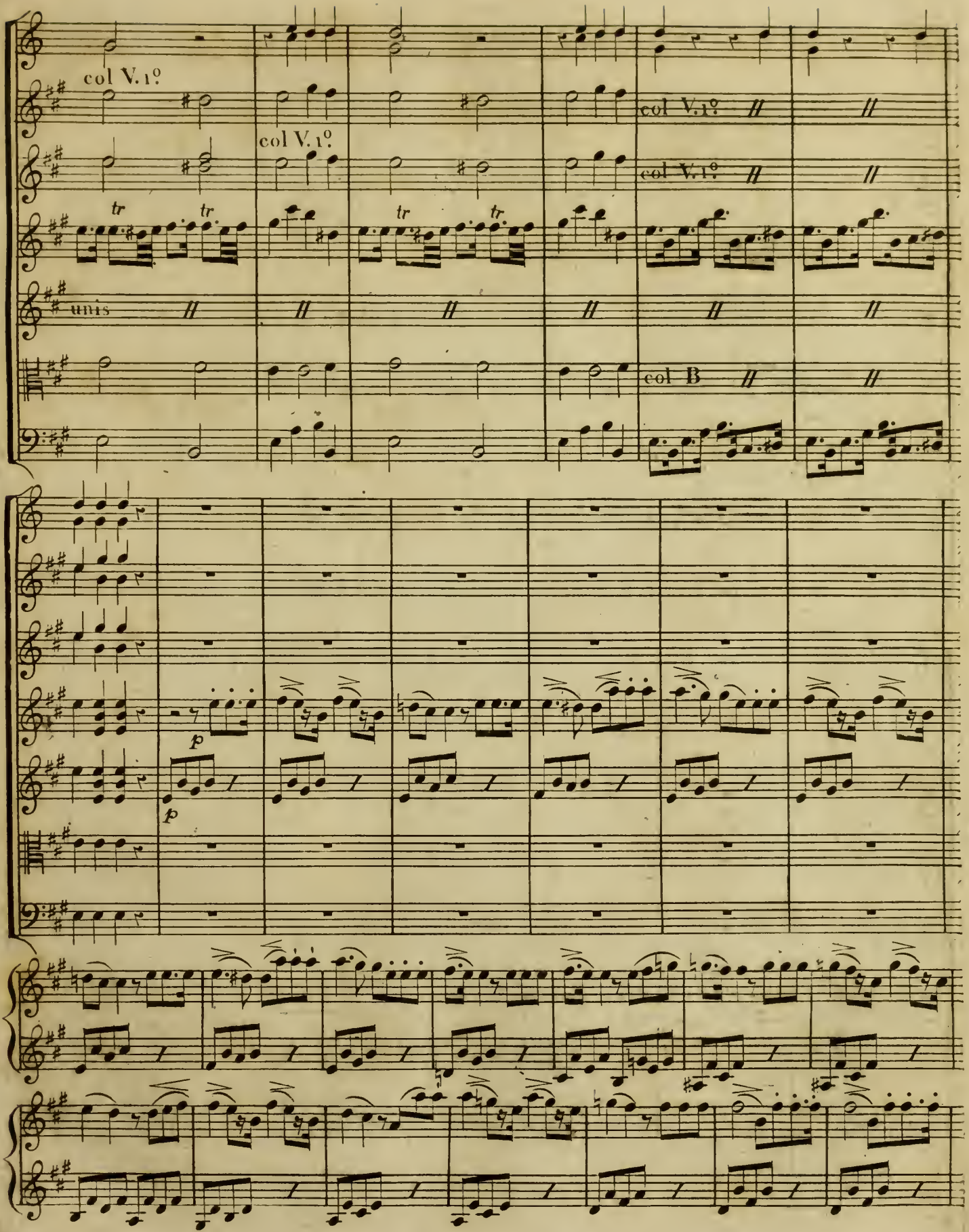

p
FF
unis
col B
col Flauto 2°
unis

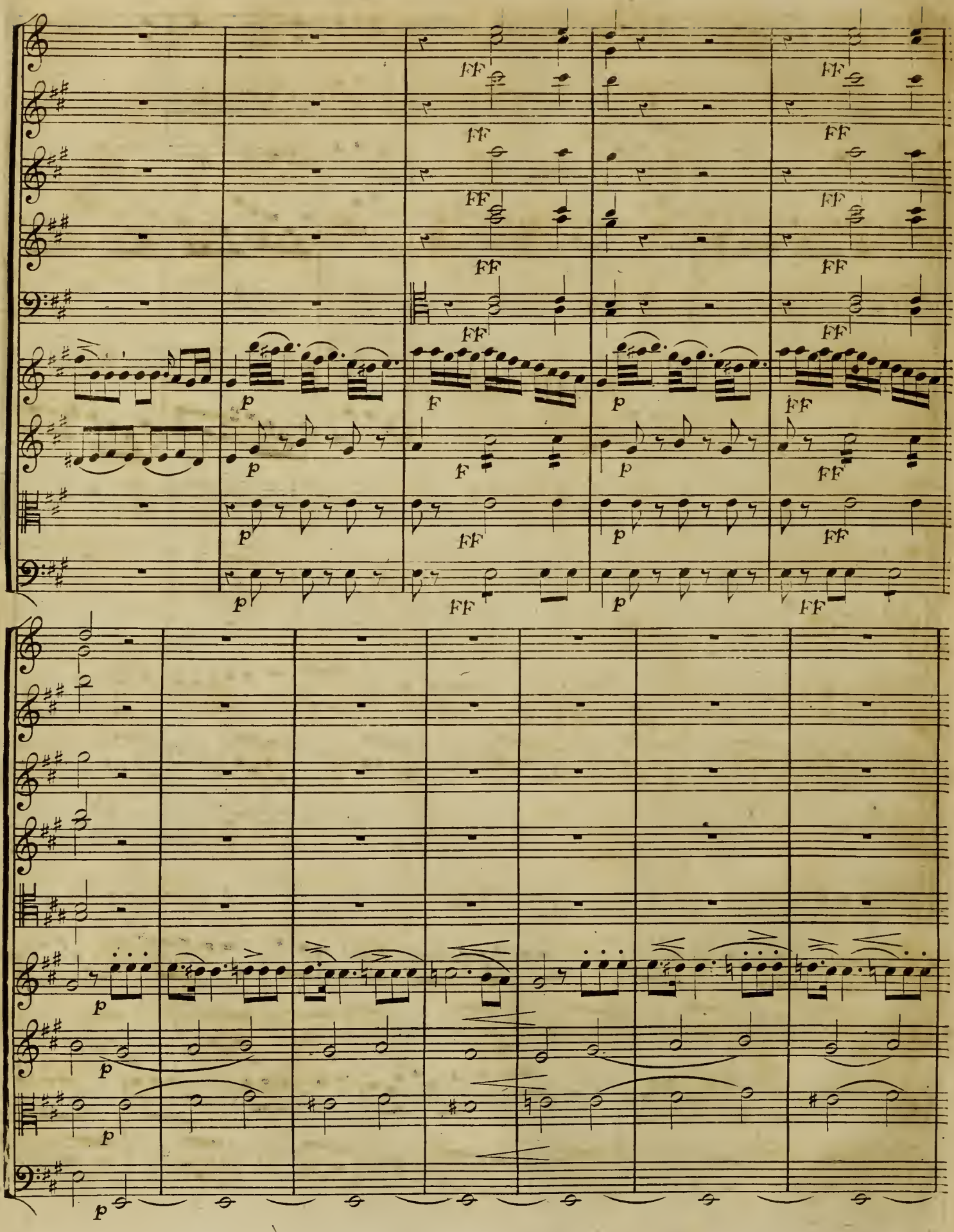

FF
p
col Flau. 1°
col Flau. 2°
col B
tr

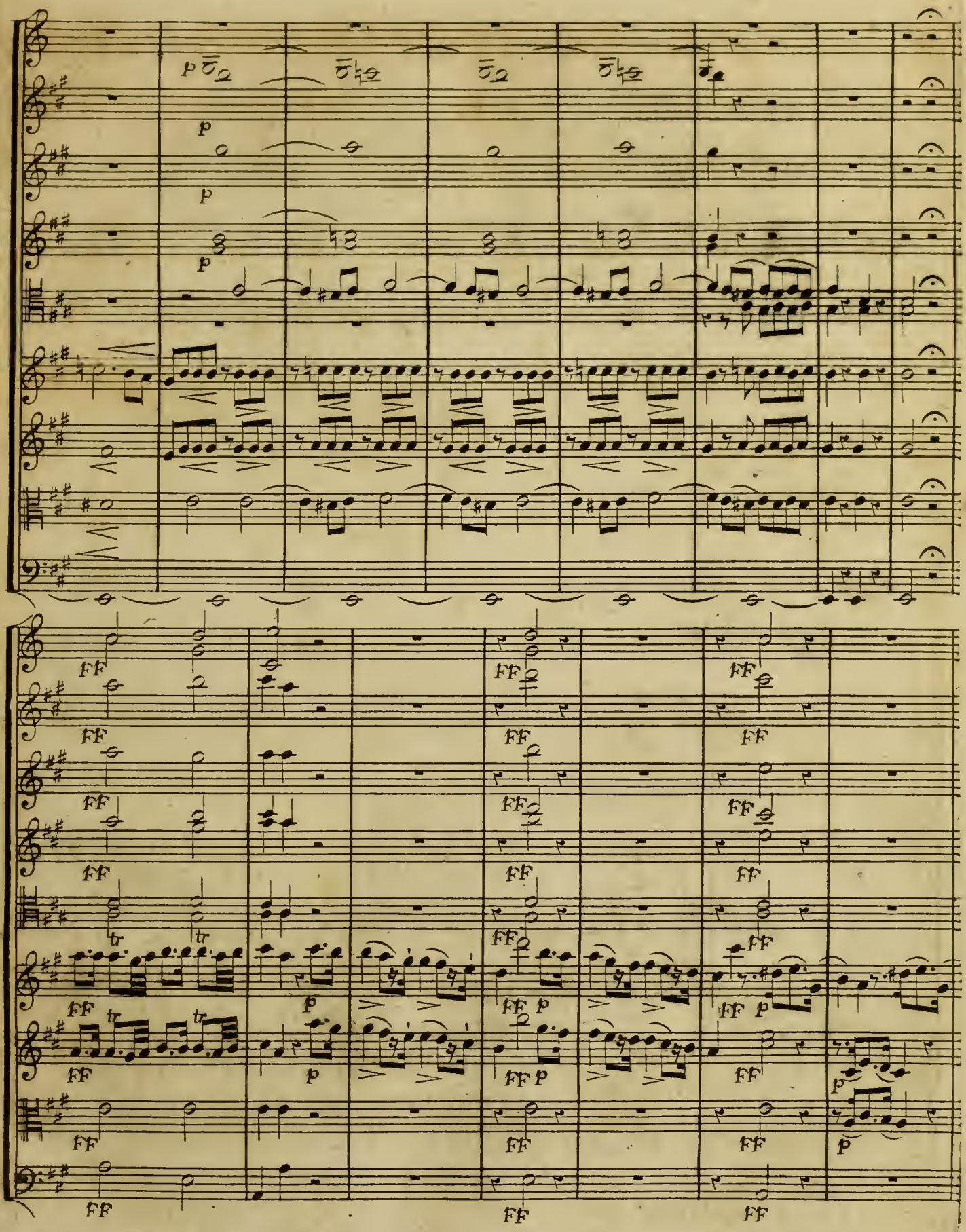

ff
p
f

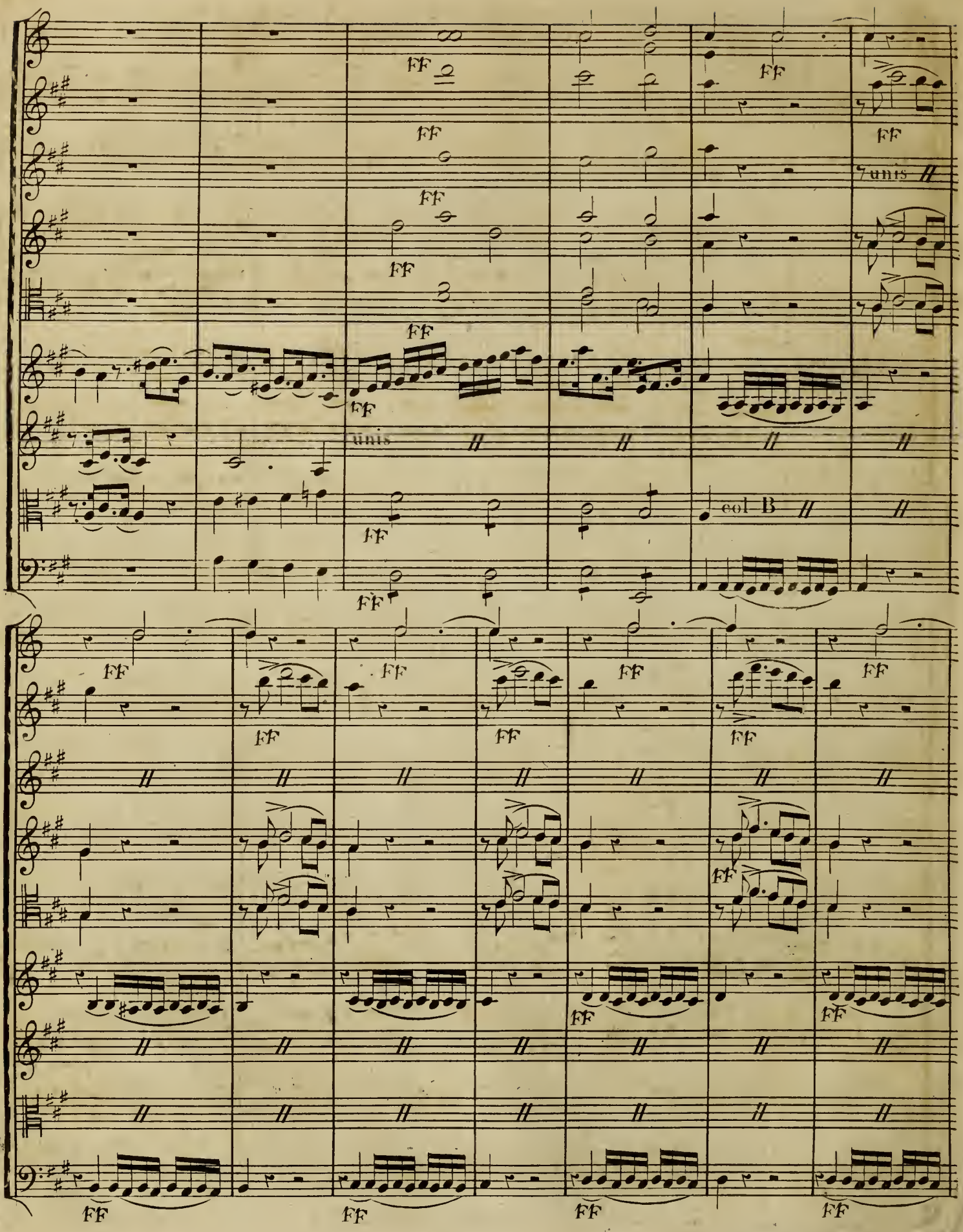

col V 1º
Clarinetti soli
p
Fagotti soli
p
FF
col B
unis
col B

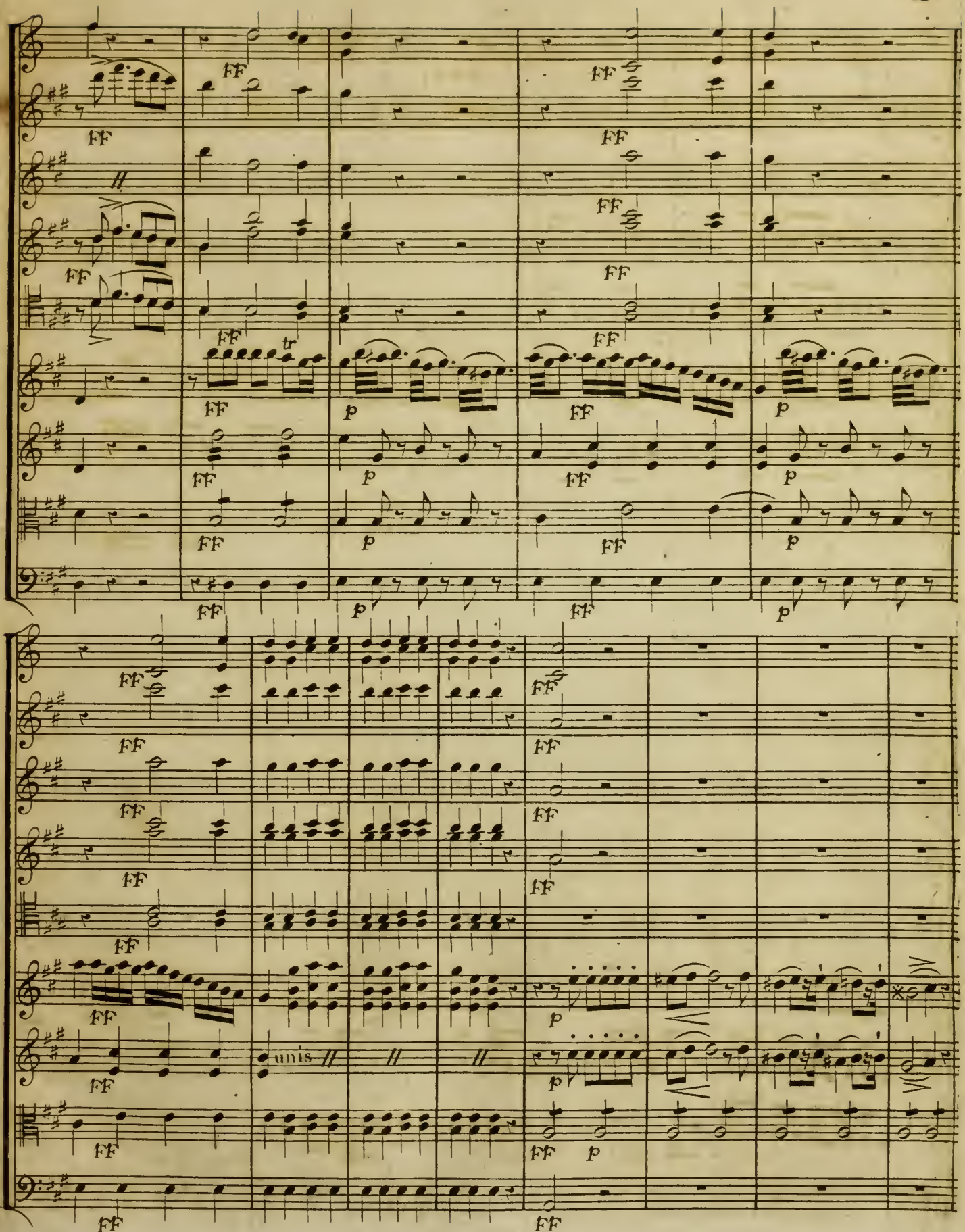

col B

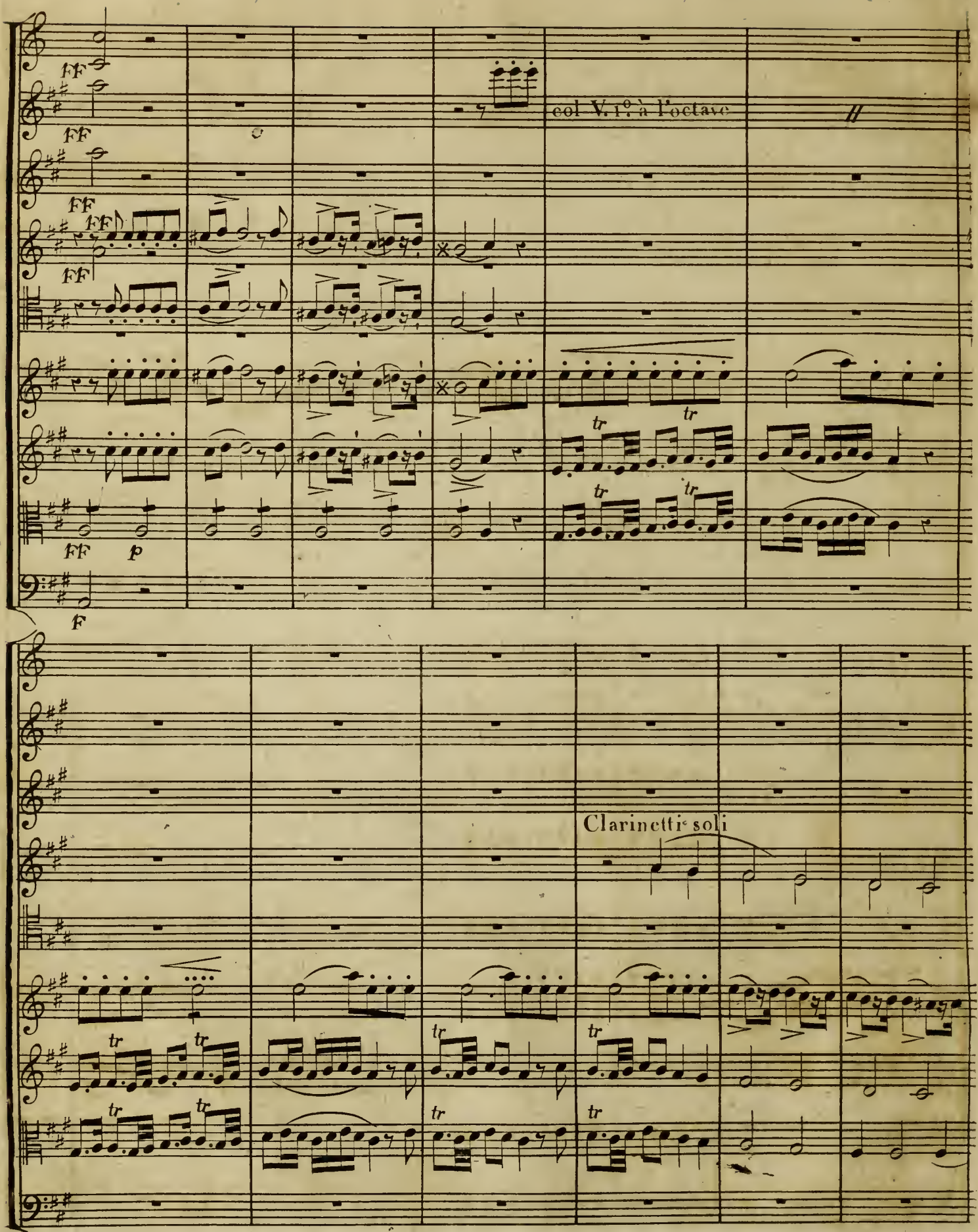

col V.1º
col V.1º
col V.1º
col V.1º
col V.1º
tr
tr
tr
tr
unis
col B
p
p

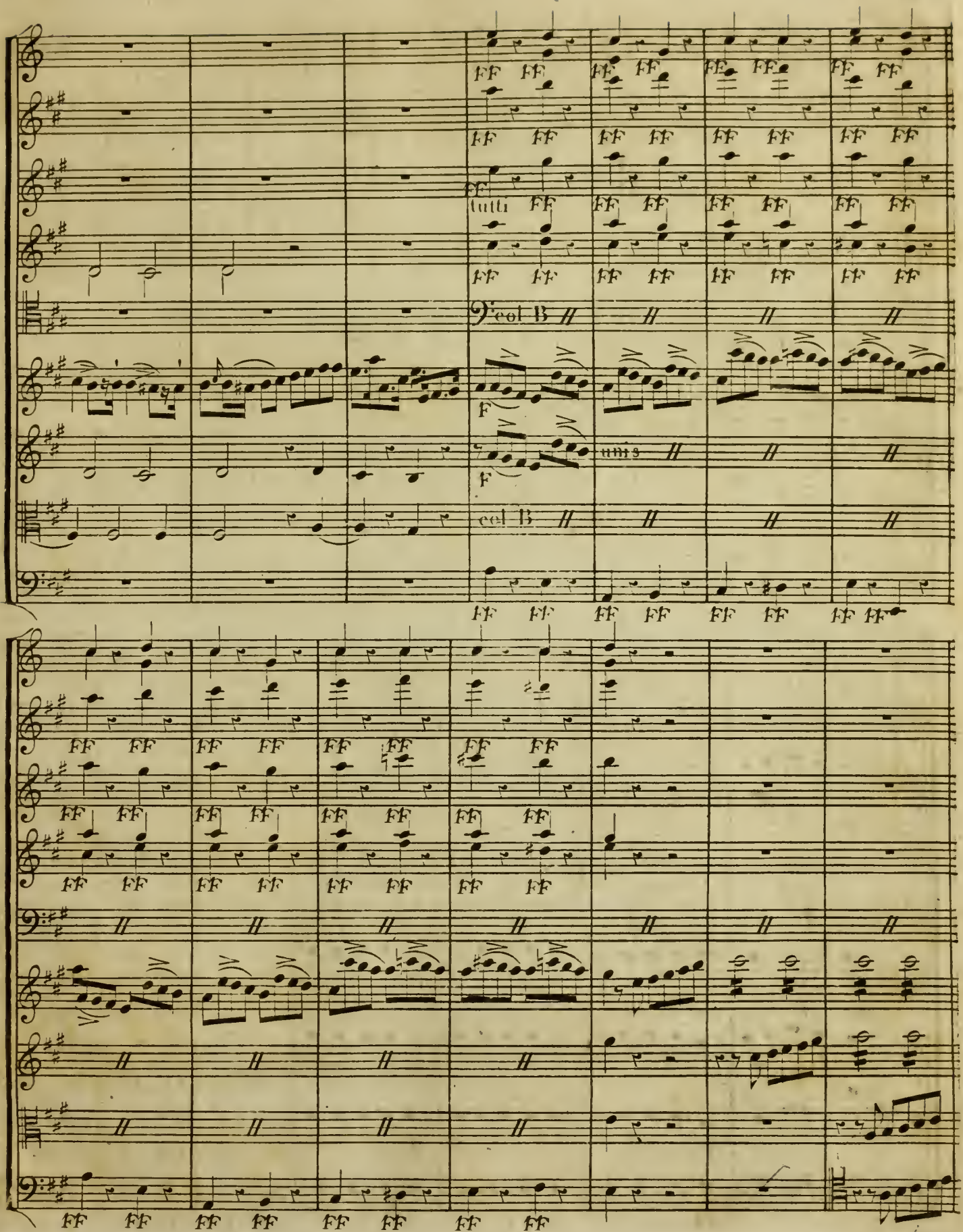

FF
p
F

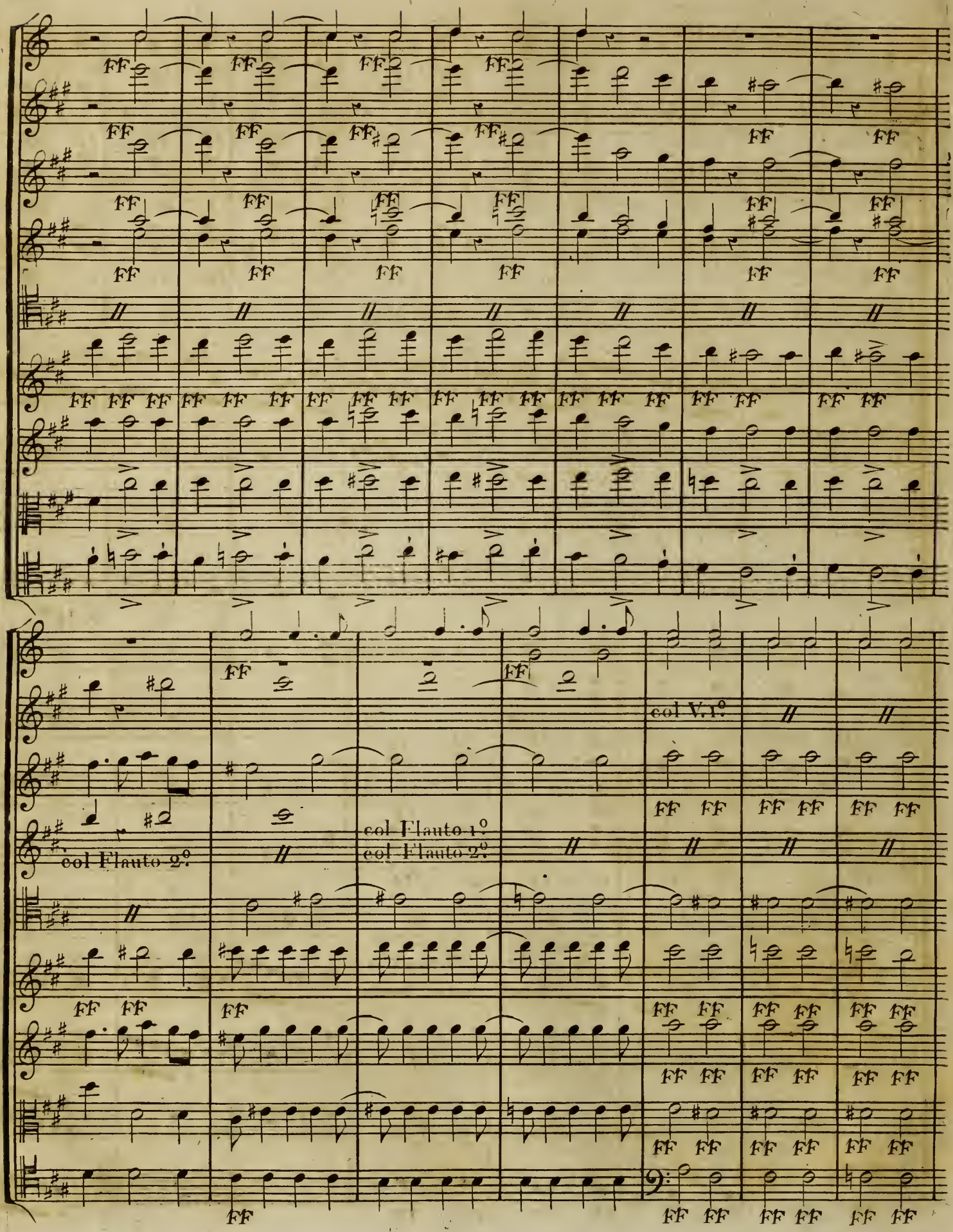

p
d
FF
tr

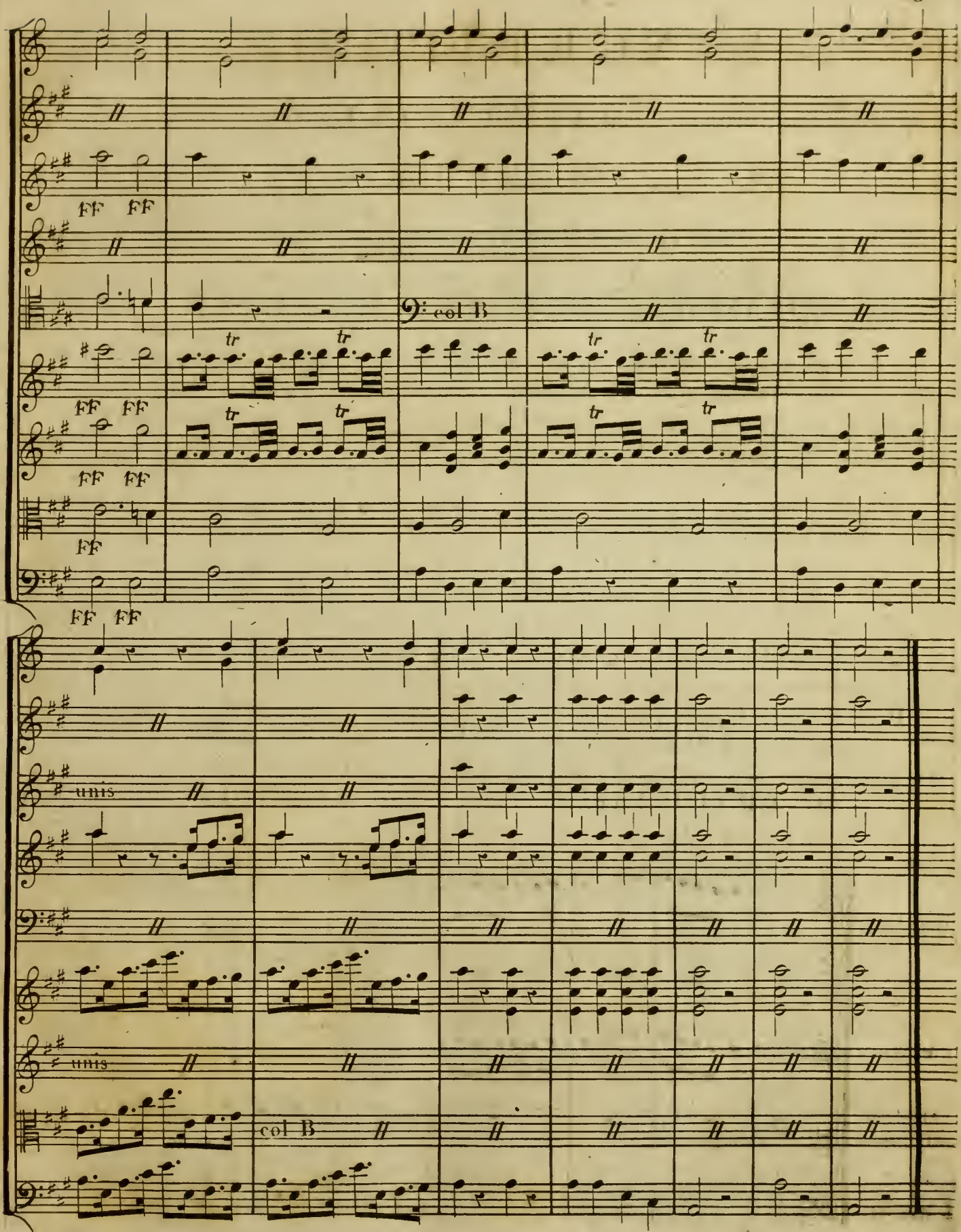

FF
unis
col B


ff
tr
p
unis


col V.i.os à l'octave
Clarinetti soli


tutti
col B
unis
col B


col Flauto 2°.
col Flauto 1°.
col Flauto 2°.
col V.I°.


FF FF
col B
tr
FF FF
FF FF
FF
FF FF
unis
unis
col B

# L'INCERTITUDE

## MATERNELLE

## COMÉDIE

Le Théâtre représente un Appartement.

### SCÈNE I.re

Mme. DE FRANVAL. UN DOMESTIQUE.

Les avez-vous trouvés?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur votre beau-frère
M'a dit fort brusquement qu'il viendrait ce matin:
Madame, comme vous il n'a pas l'air humain;
Tous les parents ne se ressemblent guère

Mme. DE FRANVAL.

Et Darmans, viendra-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Il me l'a dit aussi,
Dans un quart-d'heure il va se rendre ici:
Oh! celui-là n'a pas tant d'opulence;
Ce n'est qu'un Procureur, mais quelle difference!
Il a l'air bon, il répond poliment,
Pour vous a de l'attachement:
Eh! qui n'en aurait pas? car vous êtes si bonne!

Mme. DE FRANVAL.

Dumont, une chose m'étonne;
Je n'ai pas ce matin entendu mes enfants:
Ou sont-ils tous les deux?

LE DOMESTIQUE.

Dans leurs appartemens.

Mme. DE FRANVAL.

Si tard? c'est extraordinaire.

LE DOMESTIQUE.

Vous avez veillé cette nuit!

Mme. DE FRANVAL, à elle même.

Aurais-je pu dormir! O malheureuse affaire!

LE DOMESTIQUE.

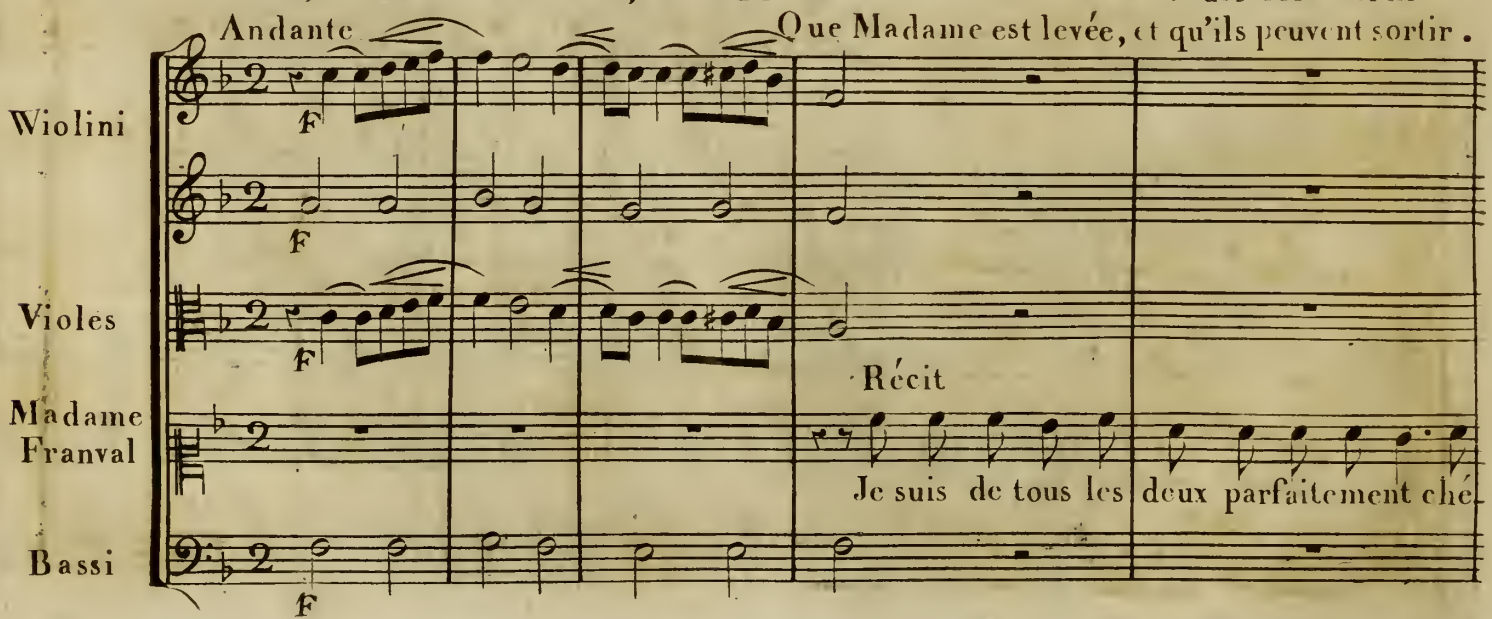
De crainte de troubler le repos de leur mère
Ils n'ont pas ce matin voulu faire de bruit.
Ah! C'est à qui des deux l'aimera d'avantage;
Tous deux également vous les aimez, je gage.

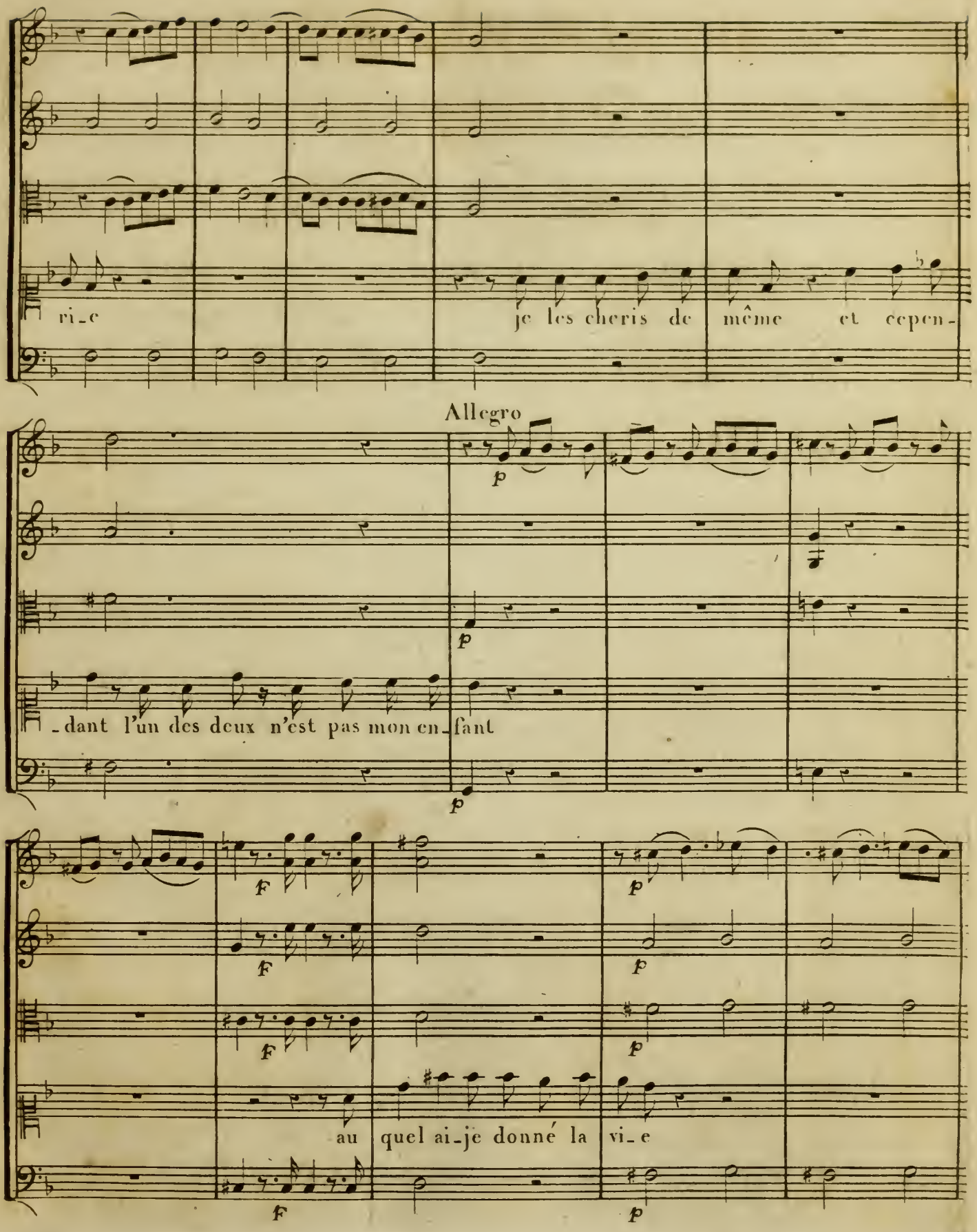
Mme. DE FRANVAL, à elle même.

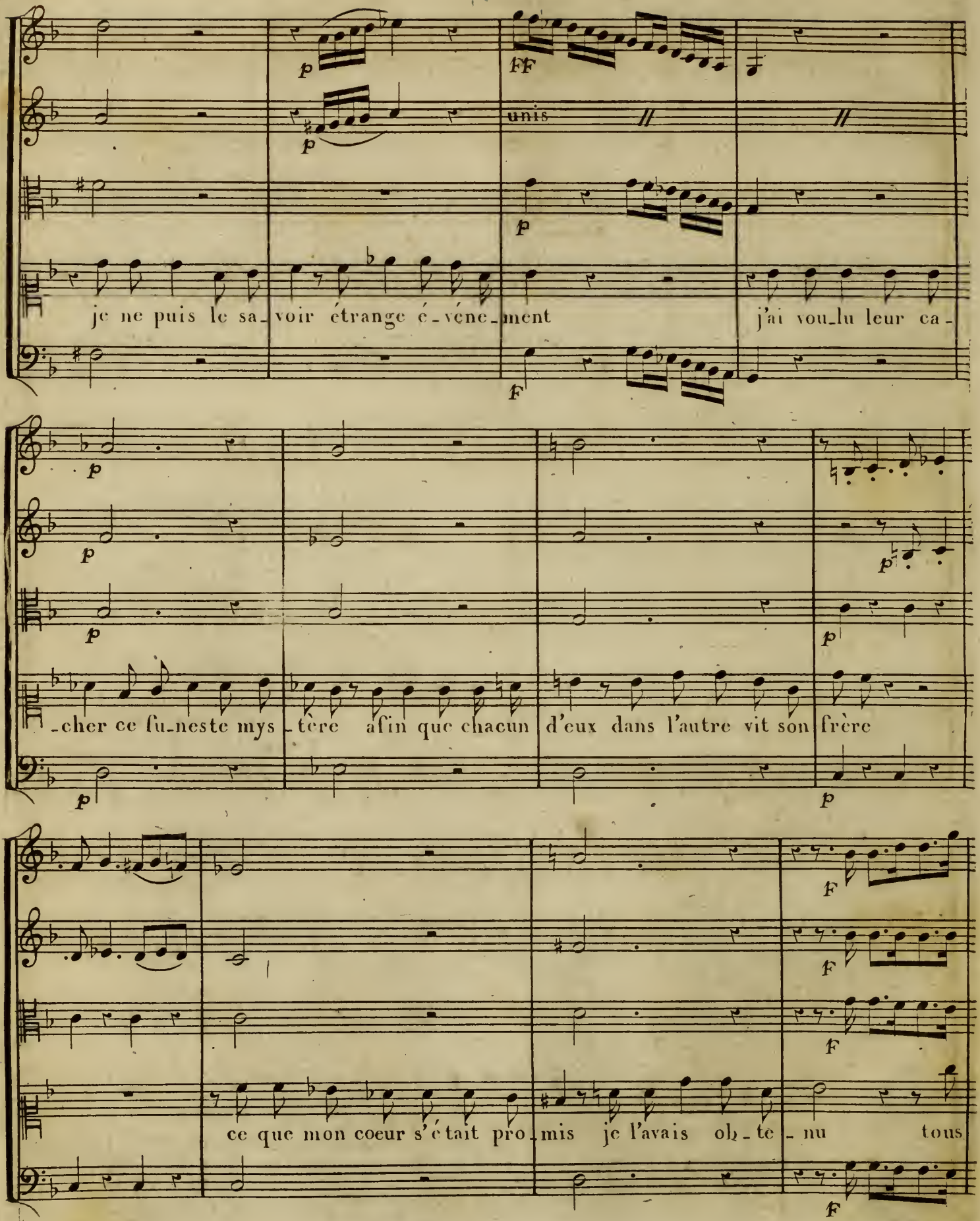
Pauvres enfants

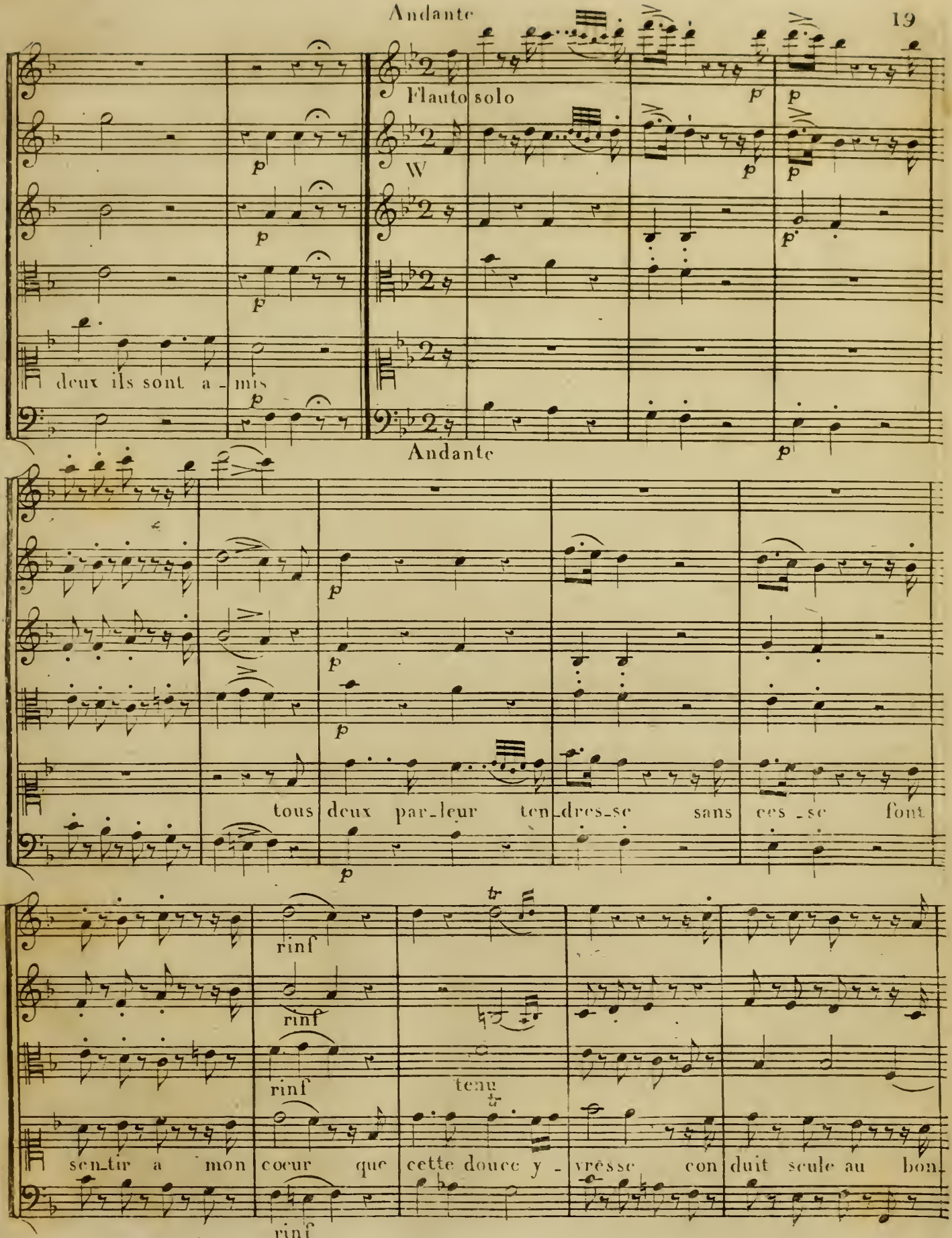
LE DOMESTIQUE.

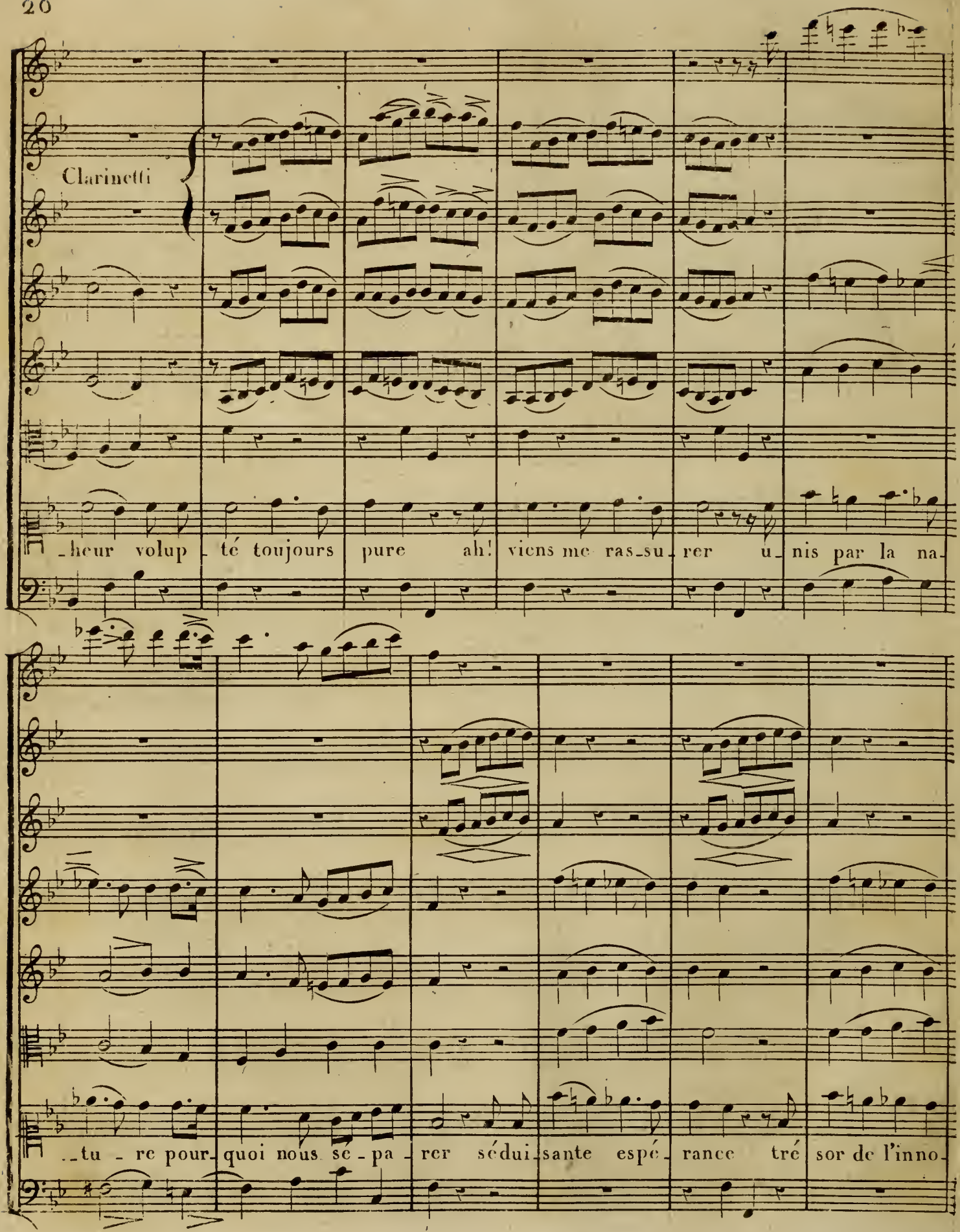
Je cours les avertir
Que Madame est levée, et qu'ils peuvent sortir.

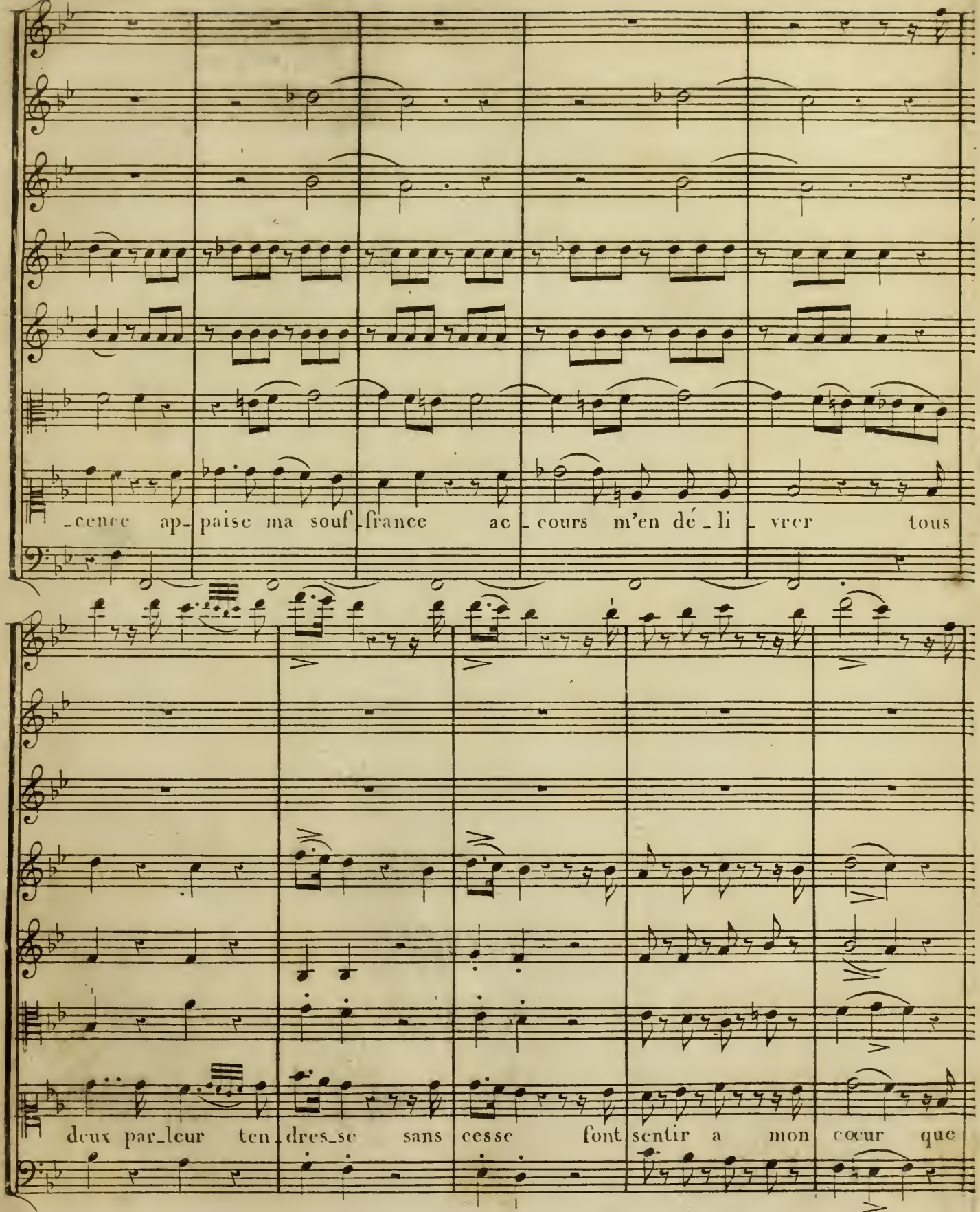


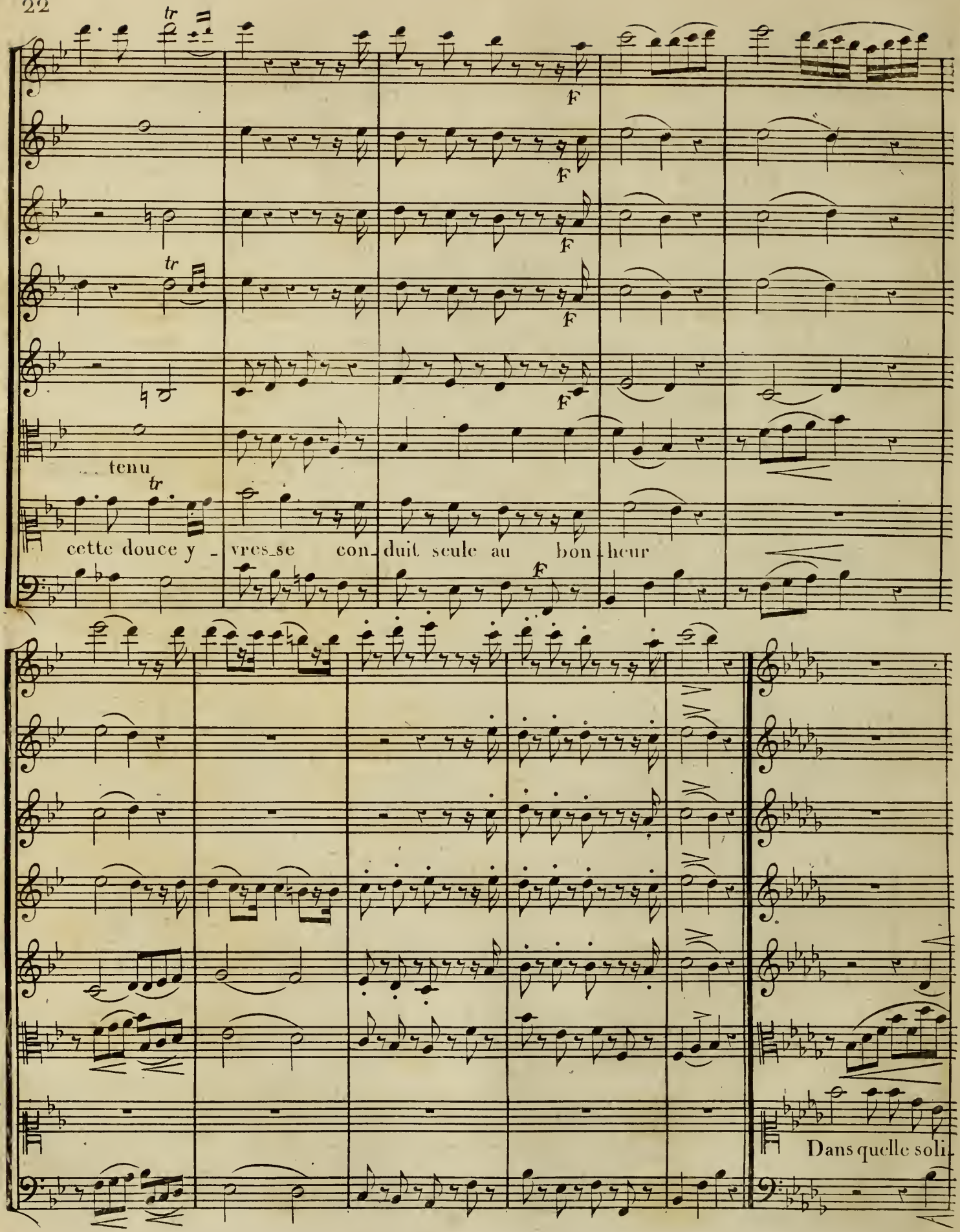

ri_e
je les cheris de même et cepen-
Allegro
p
p
-dant l'un des deux n'est pas mon en_fant
p
F
F
F
F
p
p
p
p
au quel ai_je donné la vi_e

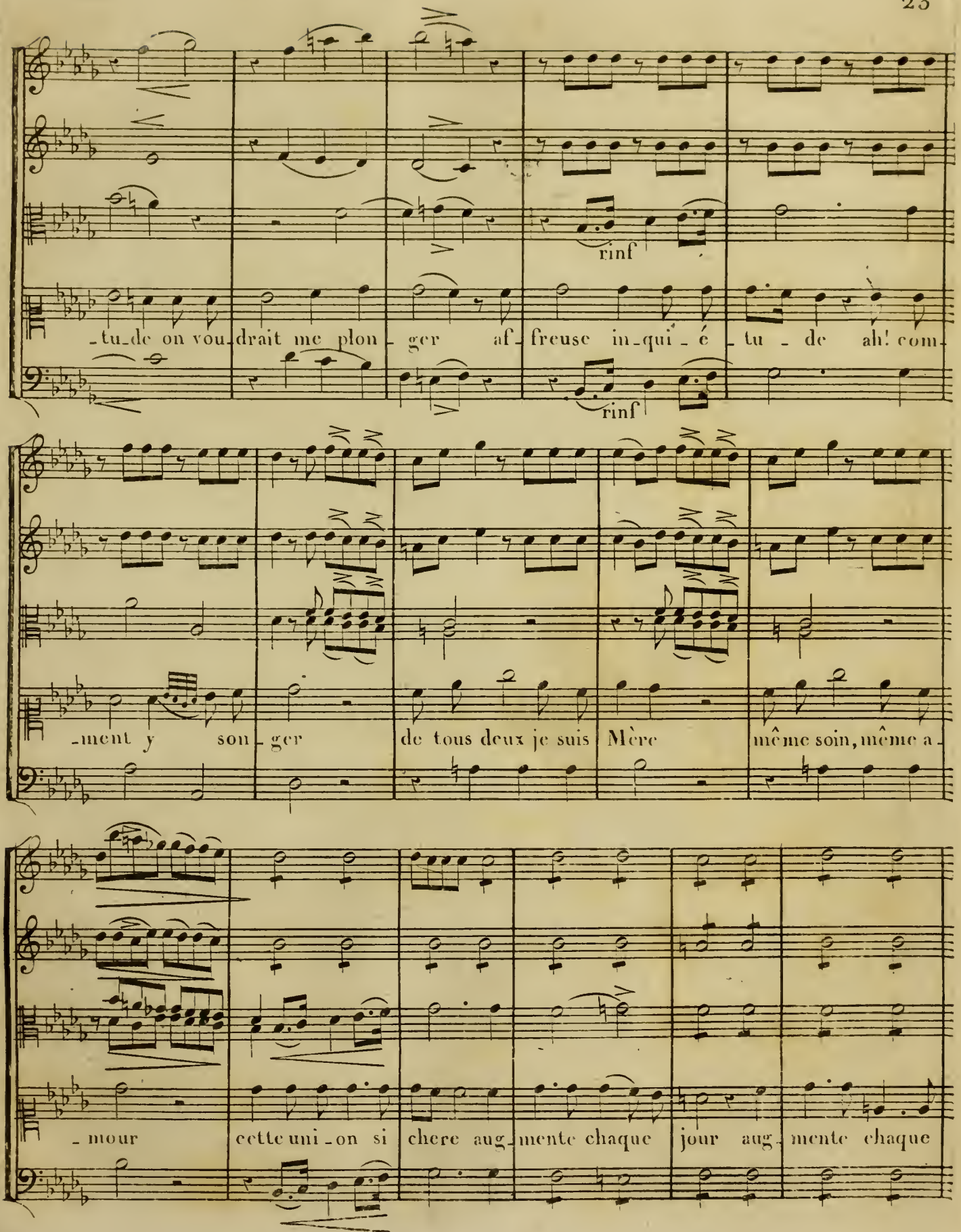

p
ff
unis
p
je ne puis le sa_voir étrange é_vène_ment
j'ai vou_lu leur ca_
f
p
p
p
p
p
_cher ce fu_neste mys_tère afin que chacun d'eux dans l'autre vit son frère
p
p
f
f
f
ce que mon coeur s'était pro_mis je l'avais ob_te_nu tous
f

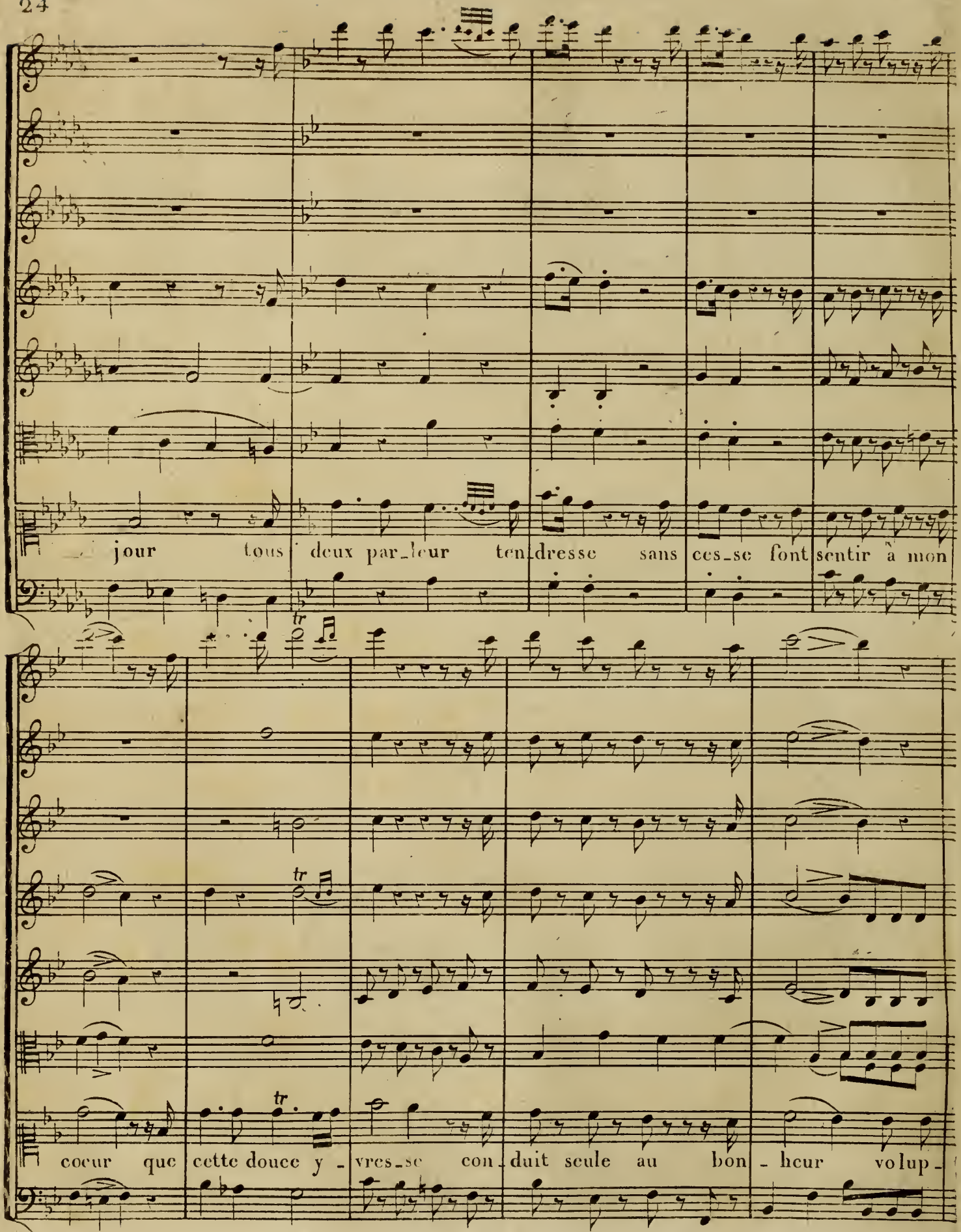

Flauto solo
deux ils sont a - mis
Andante
tous deux par - leur ten - dres - se sans ces - se font
rinf
rinf
rinf
tenu
sen - tir a mon coeur que cette douce y - vresse con duit seule au bon
rinf

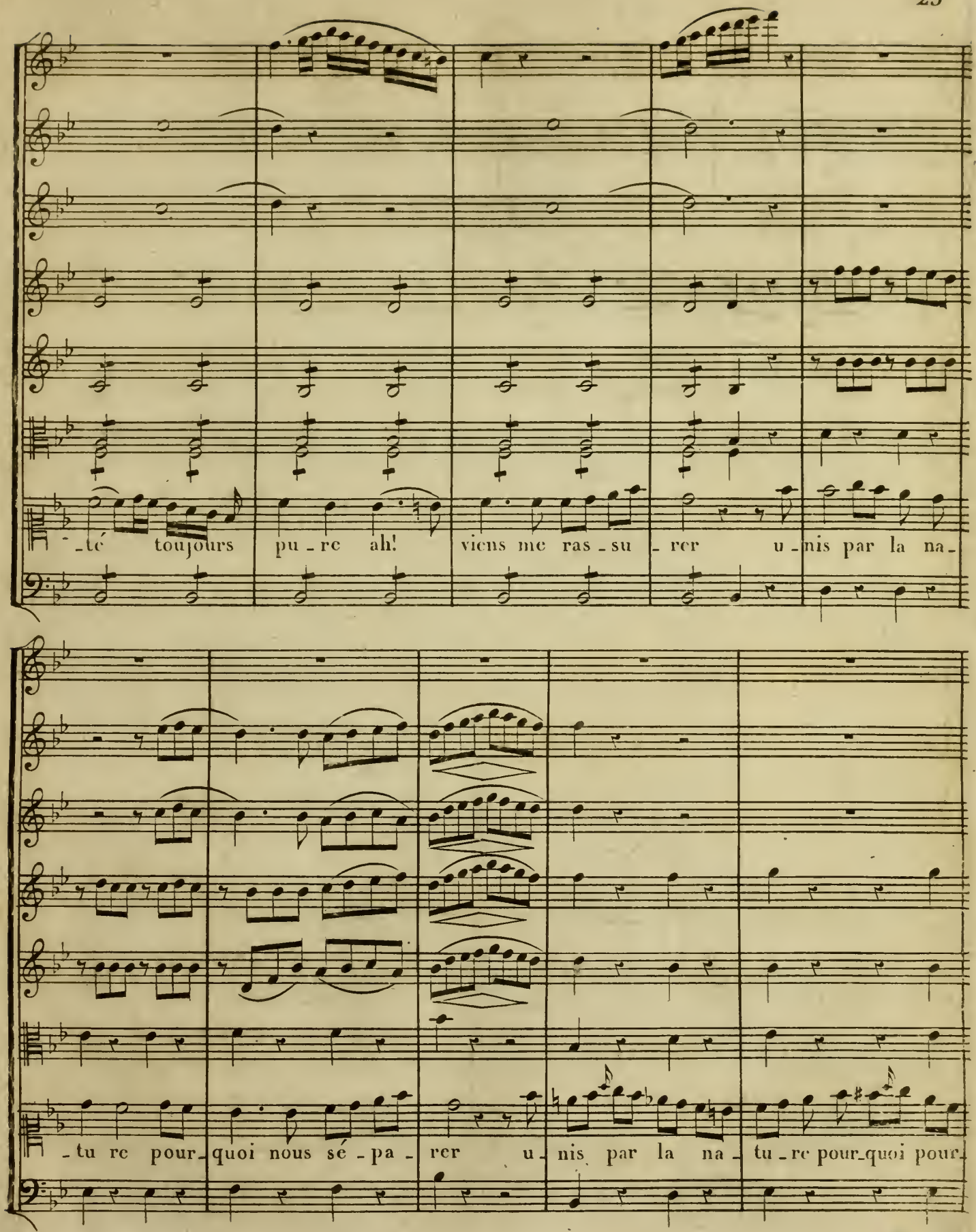

Clarinetti
-heur volup - té toujours pure ah! viens me ras-su-rer u-nis par la na-
..tu - re pour-quoi nous sc-pa-rer sédui-sante espé-rance tré sor de l'inno-

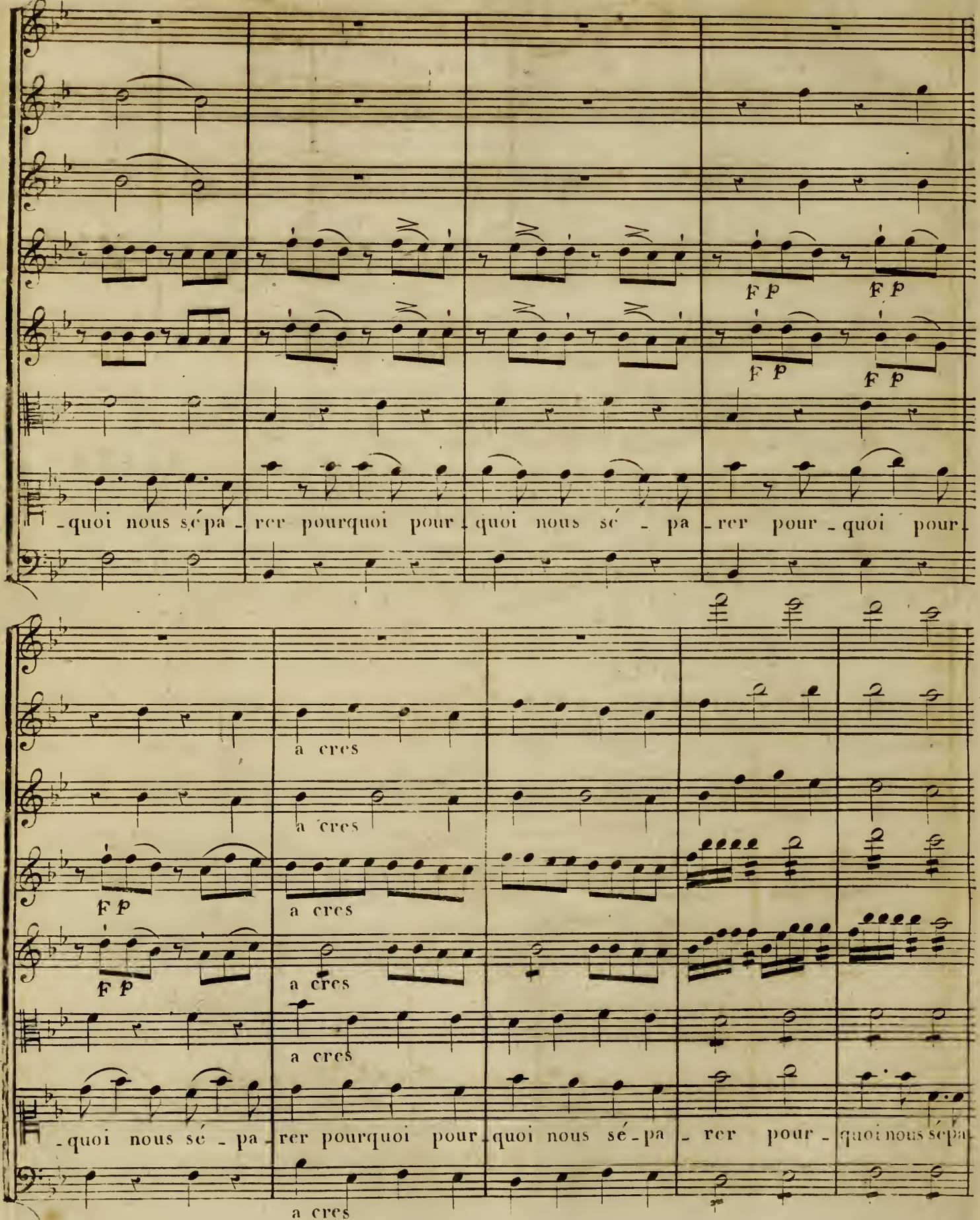

_cence ap_ paise ma souf_france ac_cours m'en dé_li_vrer tous
deux par_leur ten_dres_se sans cesse font sentir a mon cœur que

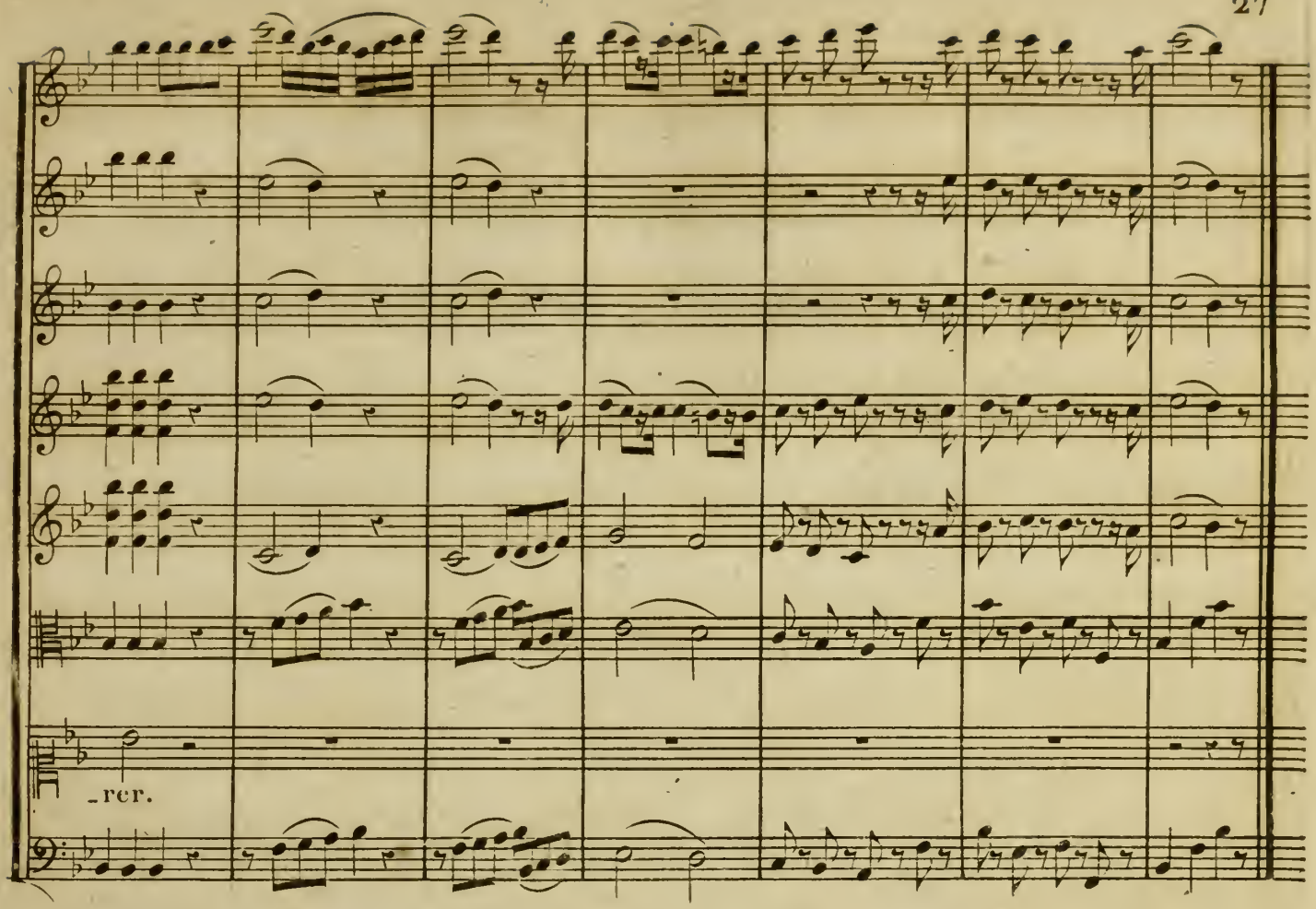

tr
F
tr
F
tenu
tr
cette douce y - vres_se con_duit seule au bon_heur
Dans quelle soli


rinf
rinf
-tu-de on vou-drait me plon-ger af-freuse in-qui-é-tu-de ah! com-
-ment y son-ger de tous deux je suis Mère même soin, même a-
-mour cette uni-on si chere aug-mente chaque jour aug-mente chaque


jour tous deux par_leur ten_dresse sans ces_se font sentir à mon
tr
tr
tr
cœur que cette douce y_vres_se con_duit seule au bon_heur volup_


-té toujours pu-re ah! viens me ras-su-rer u-nis par la na-
-tu-re pour-quoi nous sé-pa-rer u-nis par la na-tu-re pour-quoi pour-


F P
F P
F P
F P
-quoi nous sé pa - rer pourquoi pour - quoi nous sé - pa - rer pour - quoi pour
a cres
a cres
F P
a cres
F P
a cres
a cres
-quoi nous sé - pa - rer pourquoi pour - quoi nous sé - pa - rer pour - quoi nous sépa
a cres




## SCÈNE II^me.

M^me. DE FRANVAL, (seule.)

Dans mon incertitude, hélas! j'étais heureuse.
D'un Beau-frere cruel l'ambition affreuse
Vint hier m'enlever mon repos, mon bonheur;
Il veut que j'éclaircisse une fatale erreur,
Où le Ciel seul du vrai peut avoir connaissance.
Entre ces deux objets dont j'élevai l'enfance,
Je n'ai jamais distingué.... Les voici:
En les voyant, tout mon cœur est saisi.

## SCÈNE III^me.

M^me. DE FRANVAL. AUGUSTE. THÉODORE.

THÉODORE.

Bonjour, Maman, bonjour.

AUGUSTE.

Embrassez-nous encore.

M^me. DE FRANVAL les fixant tous deux tour-à-tour, puis avec le même mouvement de tendresse.

Bonjour, mon cher Auguste et mon cher Théodore

AUGUSTE.

Vous êtes un peu pâle aujourd'hui?

M^me. DE FRANVAL.

Ce n'est rien.

THÉODORE.

Mais pourquoi vous coucher si tard? ce n'est pas bien.

AUGUSTE

AUGUSTE.

Votre seule santé peut causer nos allarmes,
Car du plus doux bonheur nous goûtons tous les charmes.

THÉODORE.

Oh! c'est bien vrai. nous sommes très heureux,
On le serait à moins: rien ne manque à nos vœux.
Nous possedons une Mère si tendre,
Que nous aimons!...

AUGUSTE (baisant la main de M.me de Franval.)

Cela ne peut se rendre.
Jamais aussi je ne veux la quitter.

THÉODORE.

Et moi, je veux toujours avec elle habiter.

AUGUSTE.

Bonheur de plus! nous vivons en bons frères.

THÉODORE (tendant la main à son frère.)

Certainement

Mme DE FRANVAL.

Excellents caractères!

AUGUSTE.

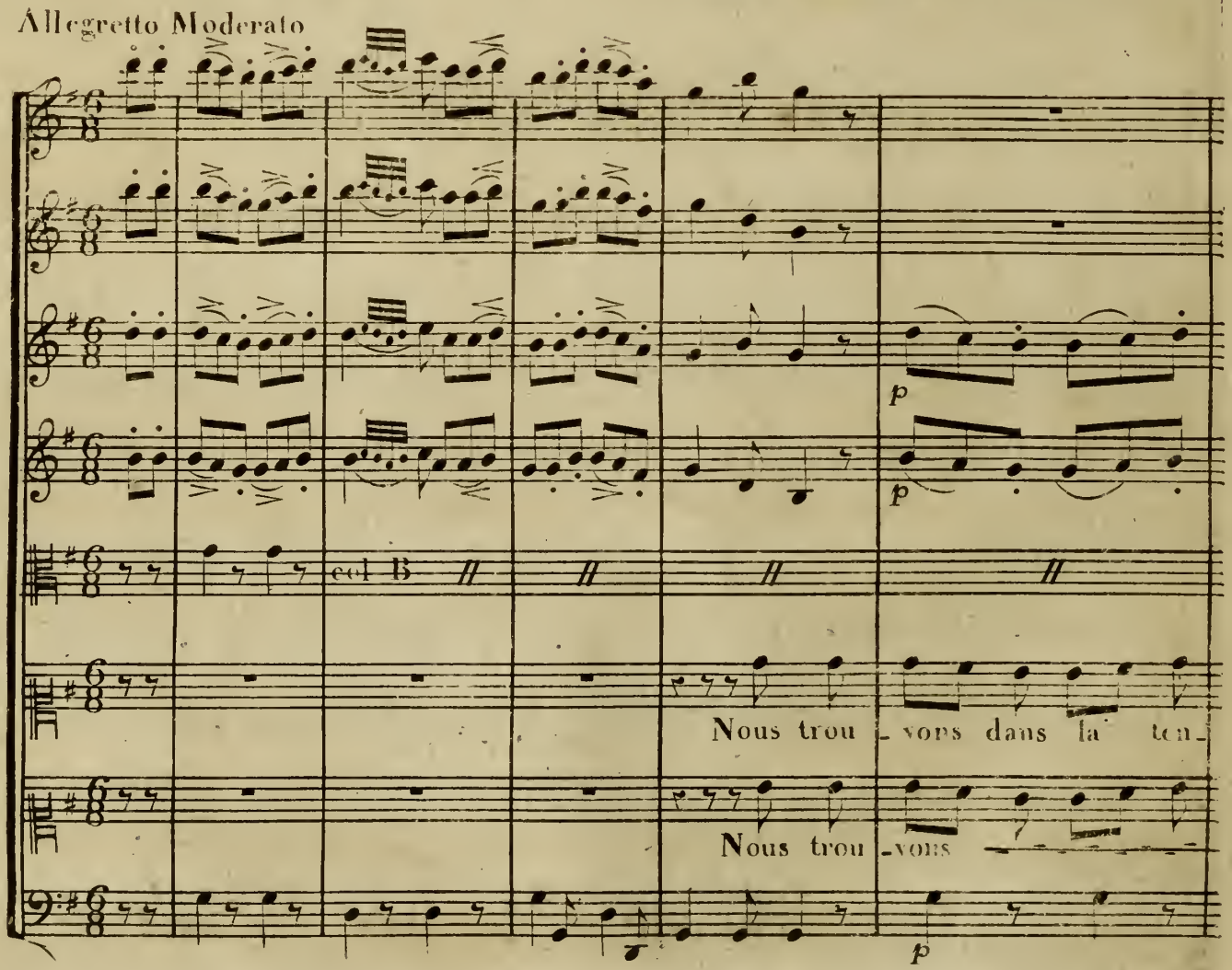
Peines, plaisirs, argent, chez nous tout est commun.

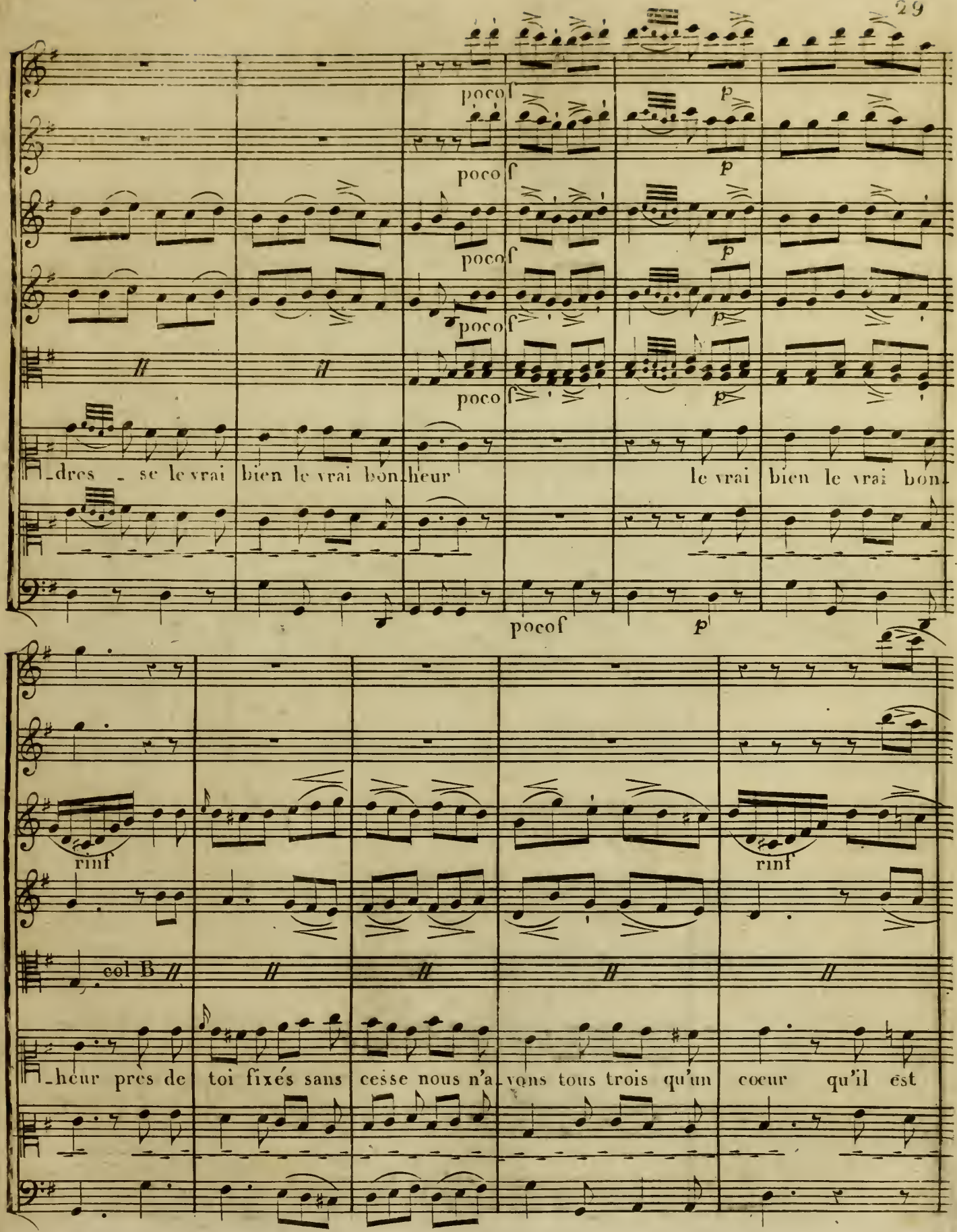
THÉODORE.

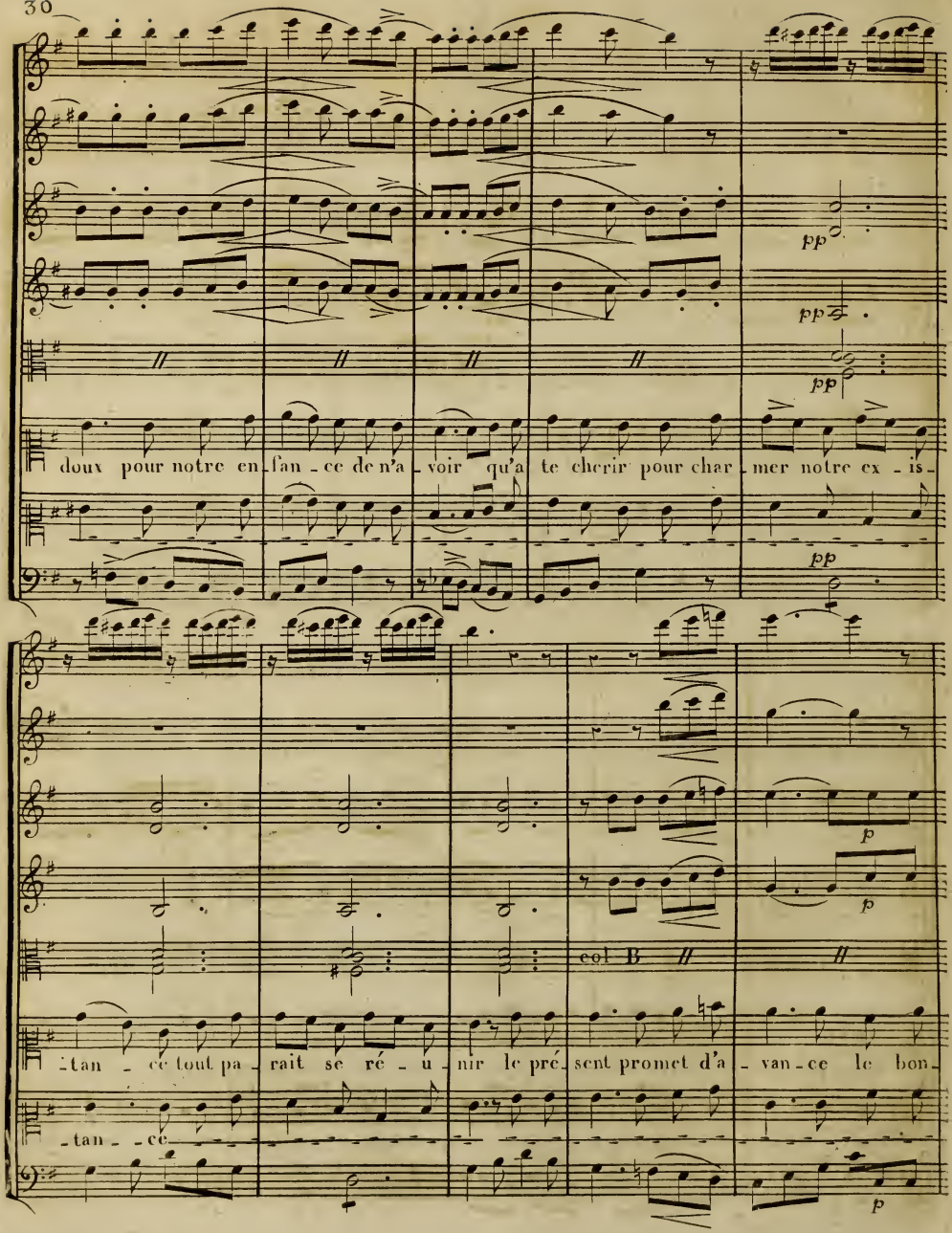
Maman, chacun de nous également vous aime.

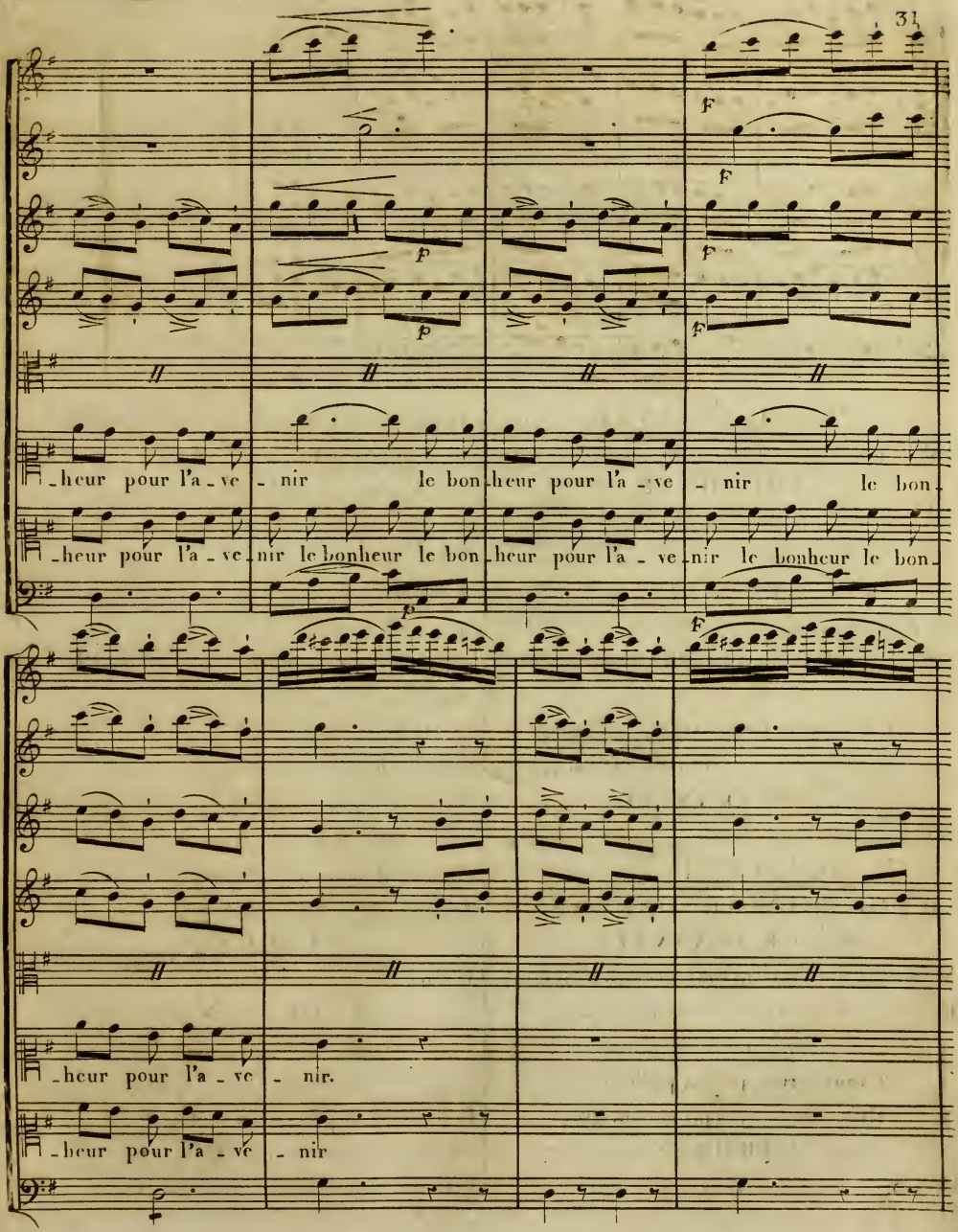
AUGUSTE.

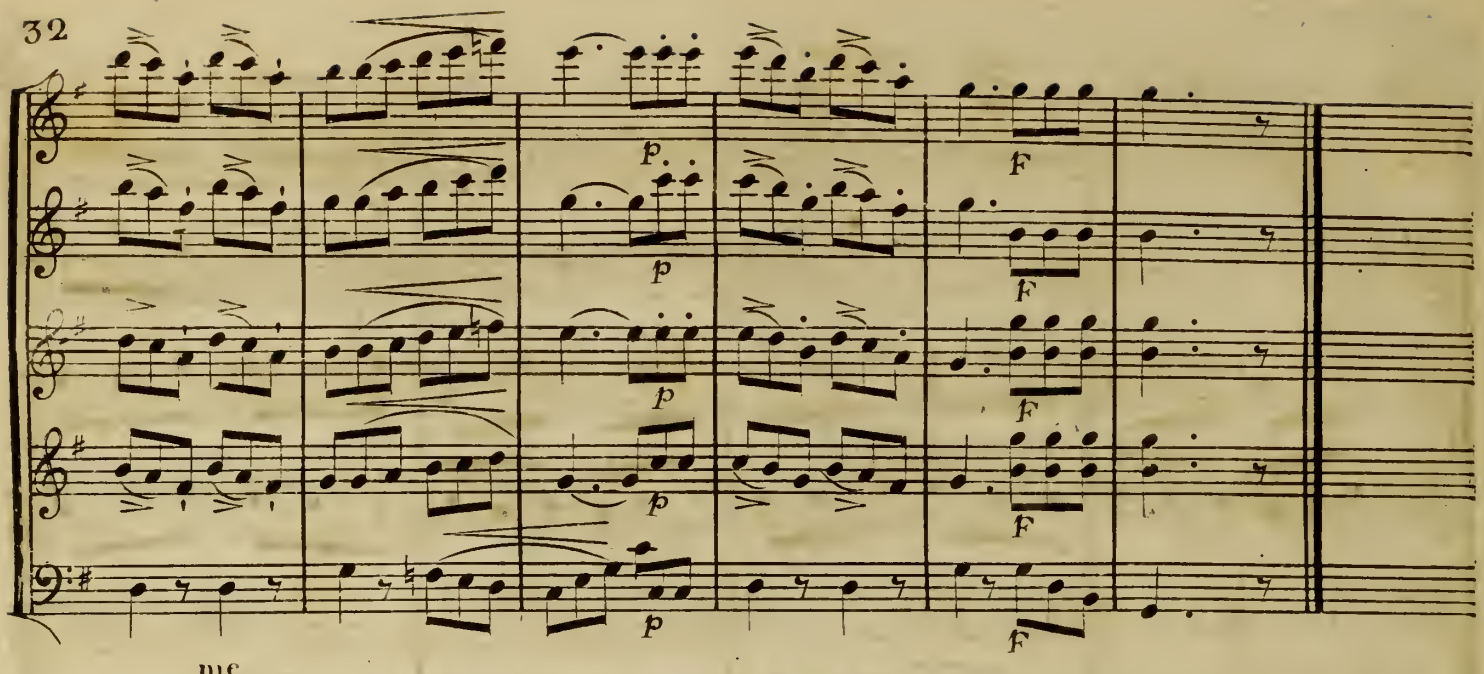
Vous avez deux enfants; eh bien, c'est tout de même
Comme si vous n'en aviez qu'un.




poco f
p
poco f
p
poco f
p
poco f
p
_dres _ se le vrai bien le vrai bon_heur
le vrai bien le vrai bon
pocof
p
rinf
rinf
col B
_heur près de toi fixés sans cesse nous n'a_vons tous trois qu'un cœur qu'il est


pp
pp
pp
pp
doux pour notre en fan ce de n'a voir qu'a te cherir pour char mer notre ex is
p
p
col B
tan ce tout pa rait se ré u nir le pré sent promet d'a van ce le bon
tan ce
p


F
F
p
p
p
F
-heur pour l'a - ve - nir le bon-heur pour l'a - ve - nir le bon-
-heur pour l'a - ve - nir le bonheur le bon-heur pour l'a - ve - nir le bonheur le bon-
p
F
-heur pour l'a - ve - nir.
-heur pour l'a - ve - nir



M^me. DE FRANVAL.

(à part)
Ah! vous m'êtes bien chers! Que mon ame est émue!

THÉODORE.

Mais pourquoi donc, à tout instant,
Sur nous-deux tour-à-tour fixez vous votre vue?

AUGUSTE.

Et d'un air inquiet

M^me. DE FRANVAL, (à part.)

Hélas!

UN DOMESTIQUE. (annonçant.)

Monsieur Darmans.

M^me. DE FRANVAL.

Nous avons à causer... Allez, mes chers enfants.

## SCÈNE IV^me.

M^me. DE FRANVAL. DARMANS.

M^me. DE FRANVAL.

Monsieur, j'attends de vous un conseil salutaire,
Rassurez, s'il se peut, une tremblante mère:
Prêtez-moi votre attention;
Et vous verrez que ma position
Est sans doute unique et nouvelle.

DARMANS

De quoi s'agit-il donc? vous connaissez mon zèle,
Madame. (ils s'asseyent.)

M^me. DE FRANVAL.

Ecoutez-moi d'un mutuel amour,
Dans mon sein je portais un gage,
Quand mon epoux mourut: nous etions en voyage
A peine vers Paris je hâtais mon retour,
Que dans l'auberge d'un village,
Mon état me retient: une autre, en ce séjour,
Au même instant que moi met un enfant au jour.
Ces deux enfants venaient de naître,
Quand celui dont le sort, en ces communs besoins,
Nous avait promptement fait partager les soins,
Ayant peine à se reconnaître,
De l'une à l'autre mère, allant à tous moments,
Par malheur sur un lit mêla nos deux enfants.

DARMANS.

O Ciel!

M^me. DE FRANVAL.

Jugez, Monsieur, de l'état de mon ame,
Lorsqu'a l'instant que je reclame
Le bonheur de presser mon enfant sur mon sein,
On me dit, choisissez: je veux choisir en vain;
Je les fixe tous deux, tous deux je les caresse;

Chacun à mes baisers sourit également,
Et par un même sentiment,
A tous les deux mon ame s'intéresse.

DARMANS.

Et! que fit l'autre Mère?

Mme. DE FRANVAL.

Une affreuse détresse
La fit pour un peu d'or consentir à mes vœux;
Au lieu d'un enfant j'en eus deux;
Elle avait juré de se taire;
Mais sans doute un scrupule est cause qu'en mourant,
A mon Beau-frère elle a dévoilé ce mystère:
Le cruel aujourd'hui prétend,
Qu'à l'un de ces enfants moi-même je renonce,
Ou que la justice prononce.

DARMANS

De tous vos biens la substitution,
Allarme son ambition;
Et, pour comble de maux, cette clause sévère
Vous ôte même les moyens
De lui sacrifier ces biens,
En qui son ame avide espère.

Mme. DE FRANVAL (se lève.)

Eh bien, Monsieur, que dois-je faire?
Mais qu'il ne compte pas qu'entr'eux je fasse un choix!

DARMANS.

Madame, la nature, en cette circonstance,
Par quelque mouvement, par quelque préférence,
Ne vous a donc jamais fait entendre sa voix?

Mme. DE FRANVAL.

Jamais, Monsieur, jamais; ah, que ne parla-t-elle,
Dans ce moment rempli de douleur et d'appas,
Où la tendresse maternelle,
Entr'eux deux ne s'expliqua pas;
Où, pour conserver l'existance,
Tous deux cherchaient également dans mon sein,
Où, frémissant du choix, mon cœur trop incertain
De tous deux adopta l'enfance?
De ces infaillibles effets,
Qu'a la nature on attribue,
Je ne dispute point: ils peuvent être vrais,
Mais toujours cet instinct manque à mon ame émue.
Mêmes soins de ma part, même éducation,
Même désirs de la leur pour me plaire,
Et l'habitude enfin d'une longue union,
Tout fonde en moi pour eux la même affection:
De tous deux à présent par le cœur je suis mère.
Et! De tels sentiments seraient-ils vains, trompeurs?
Non, non; eux seuls, d'une voix sûre,
Se font entendre dans nos cœurs,
Et je dois les en croire; eux seuls sont la nature.

DARMANS.

Madame, je vous plains.

Mme. DE FRANVAL.

Mais, Monsieur, dites-moi,
Aurais-je quelque chose à craindre de la loi?

DARMANS

Non, jamais elle ne s'applique
Au cas qu'elle n'a pu prévoir,
Madame, et le vôtre est unique.
Mais un juge souvent à des façons de voir....

M^me. DE FRANVAL.

Un juge?

DARMANS.

Oui, de la Loi, s'il faisait son devoir,
Il serait seulement l'organe et l'interprête:
Mais puis-je vous dissimuler,
Que, quand ils la trouvent muette
Trop souvent ces Messieurs pour elle osent parler?
Ils pourraient alléguer, avec quelqu'apparence,
Les droits des vrais parents, qui ne doivent jamais
Etre victimes des effets
D'une si fatale imprudence.

M^me. DE FRANVAL

Vous me faites frémir.

DARMANS.

Jamais nul Magistrat,
N'eut sans doute à juger un point si délicat.
Plus cette affaire est sérieuse,
Plus, selon moi, l'issue en est douteuse;
Et d'un si singulier procès,
Je n'oserais enfin garantir le succès.

M^me. DE FRANVAL.

Ah, Monsieur vous me percez l'ame

DARMANS.

Il est un autre éspoir, Madame,
Et c'est le seul que vous devez nourrir;
Voyons votre beau frère, il pourra s'attendrir.

M^me. DE FRANVAL.

Je l'attends ce matin.

DARMANS

Mon entreprise heureuse,
Dans sa source a su prevenir,
Plus d'une affaire dangereuse:
Avant vous je pourrais du moins l'entretenir,
Et quelque fois un tiers....

M^me. DE FRANVAL.

C'est en vous que j'espère.
Je vous devrais tout, si....

DARMANS.

Quel est son caractère?

M^me. DE FRANVAL.

Toujours un financier est égoiste et dur.

DARMANS.

A-t-il des enfants?

M^me. DE FRANVAL.

Non.

DARMANS.

Tant mieux.

M^me. DE FRANVAL.

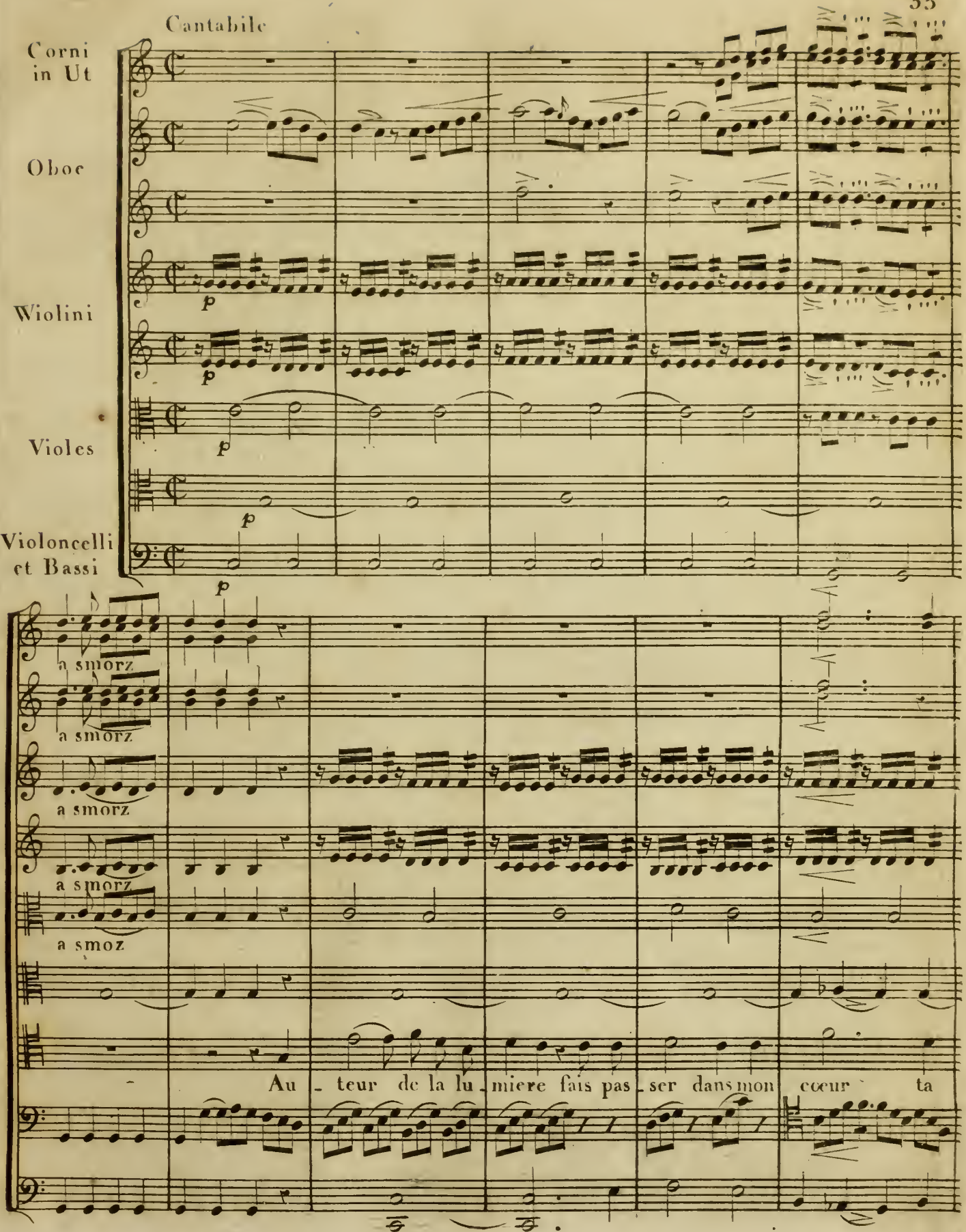
Daignés l'attendre,
Puisse votre cœur noble et pur,
Rendre aujourd'hui le sien plus tendre?

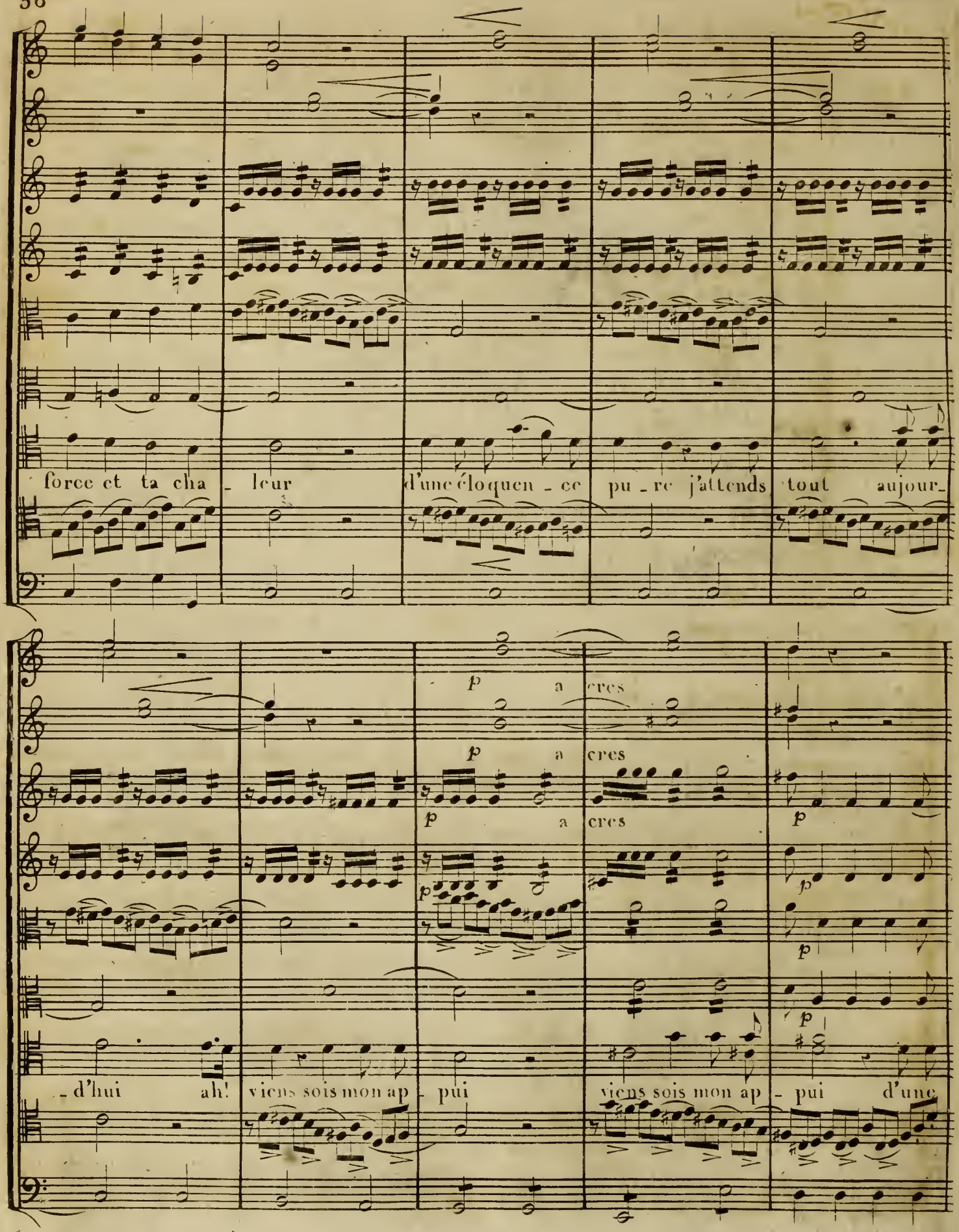
## SCÈNE V^me.

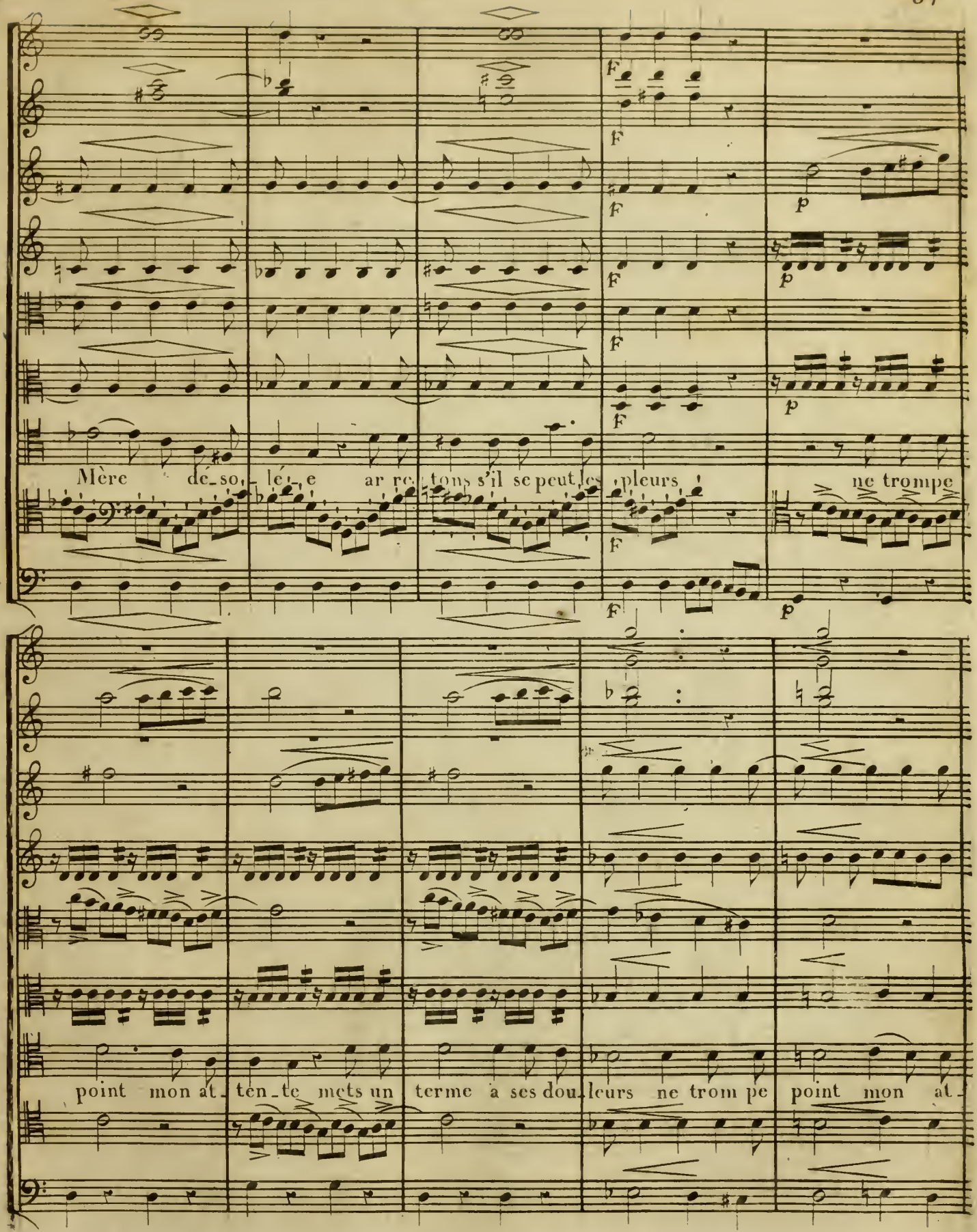
DARMANS (seul.)

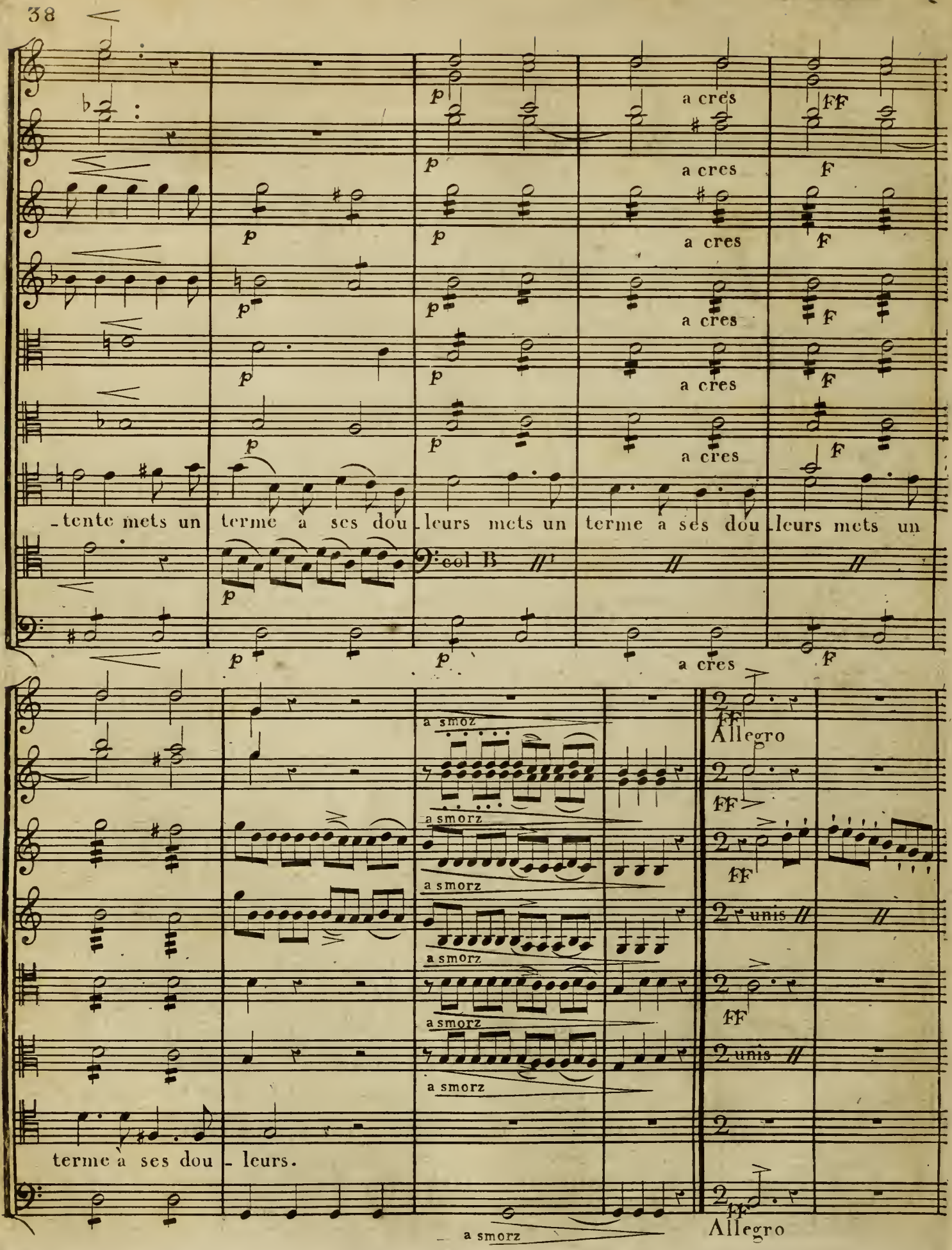
Soyons encor médiateur:
C'est un emploi si noble, si flatteur,
Et c'est le seul qui du moins adoucisse
De mon état la pénible rigueur.
Fais, ô Ciel! que je réussisse
Dans le nouvel effort que va tenter mon cœur!

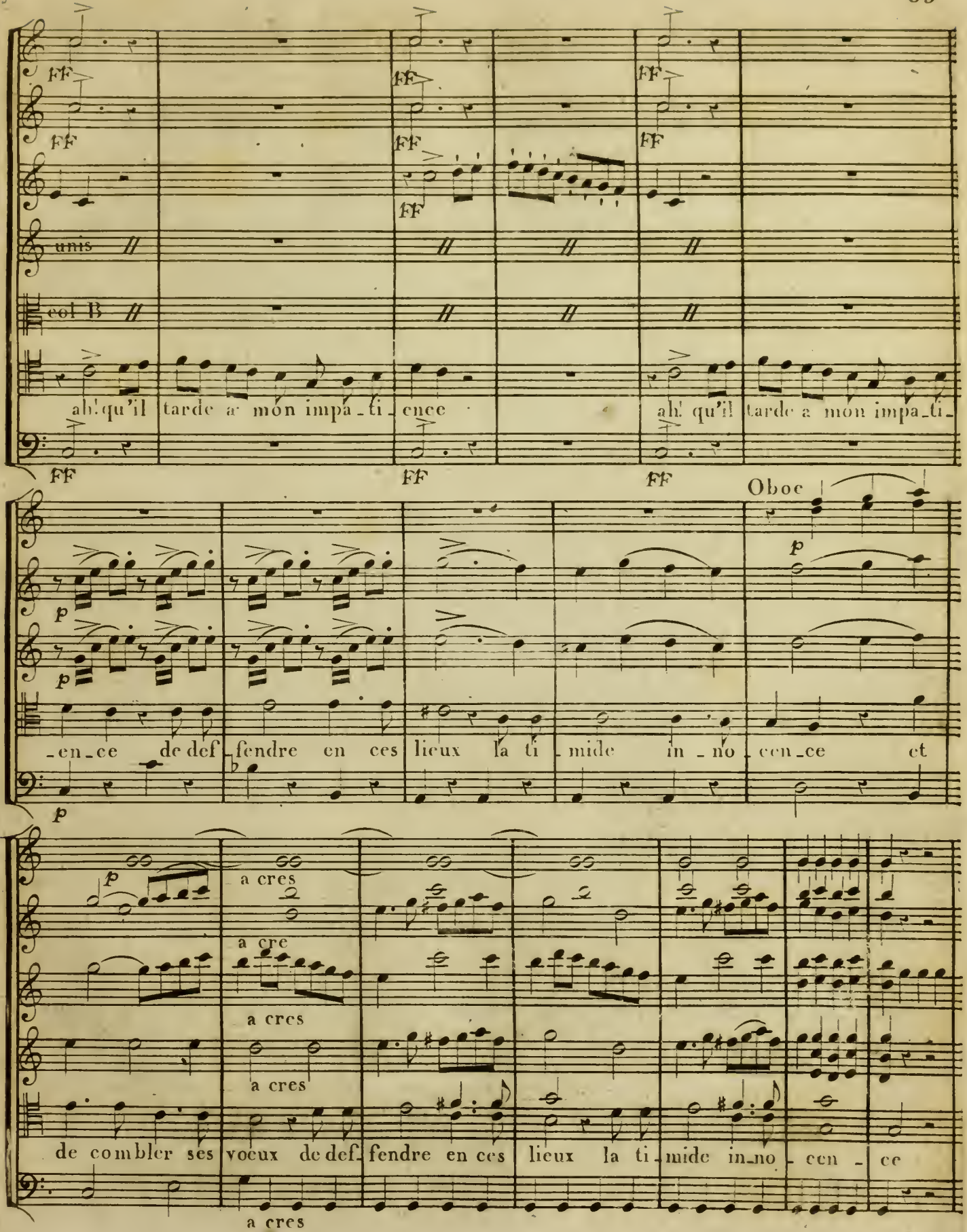
AIR

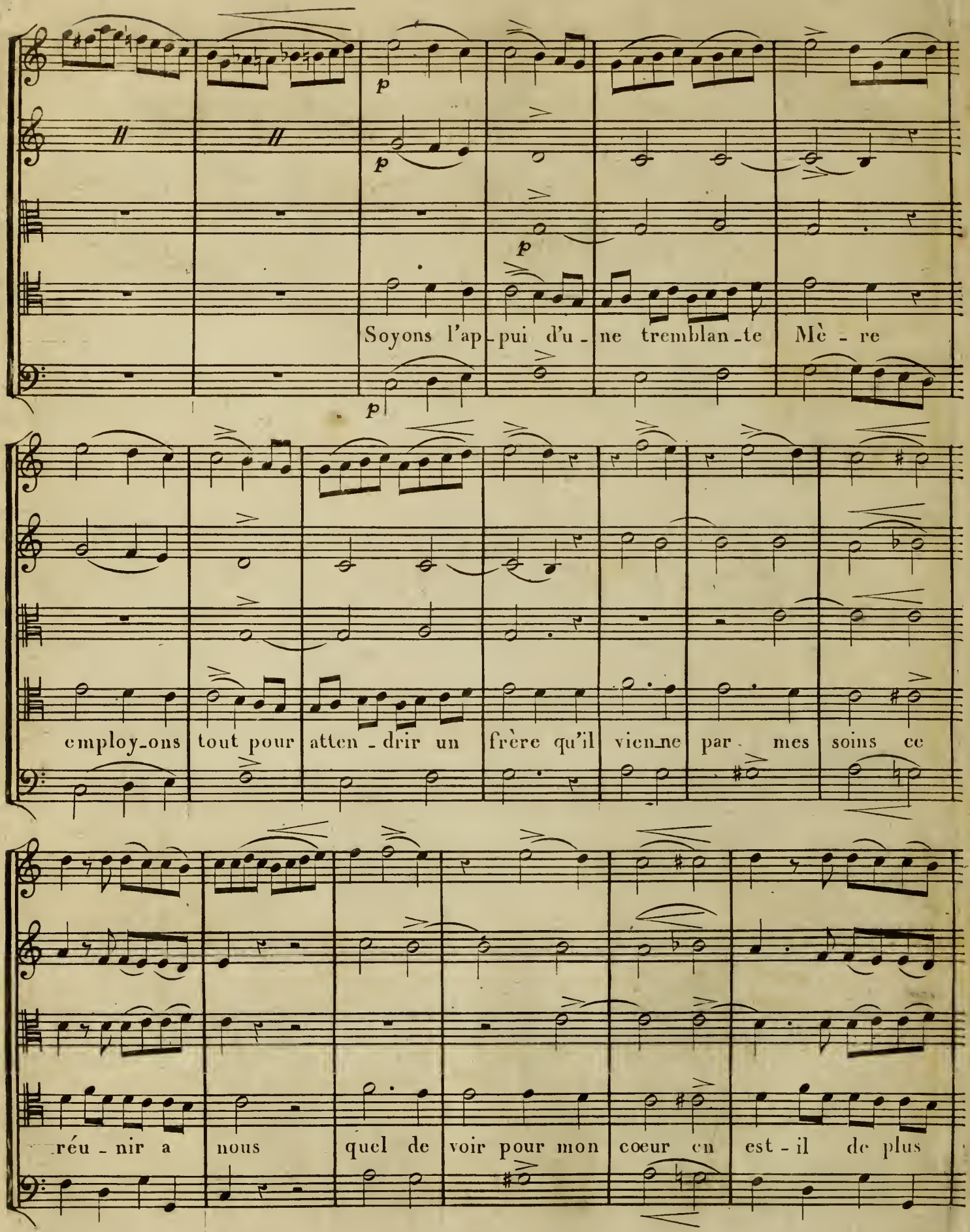

Cantabile
Corni in Ut
Oboe
Wiolini
Violes
Violoncelli et Bassi
p
a smorz
a smoz
Au teur de la lu miere fais pas ser dans mon cœur ta

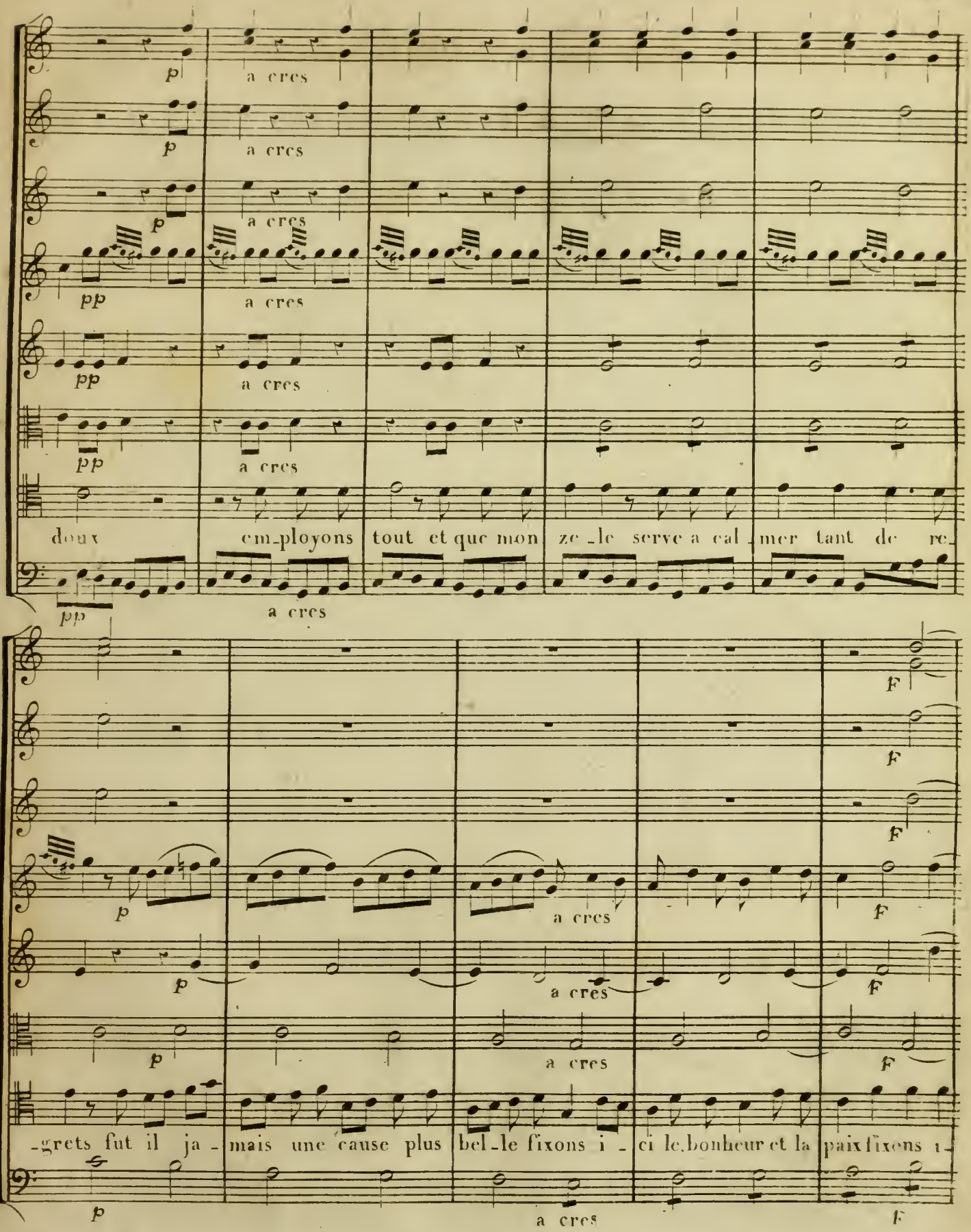

force et ta cha - leur d'une éloquen - ce pu - re j'attends tout aujour -
p a cres
p a cres
p a cres
- d'hui ah! viens sois mon ap - pui viens sois mon ap - pui d'une

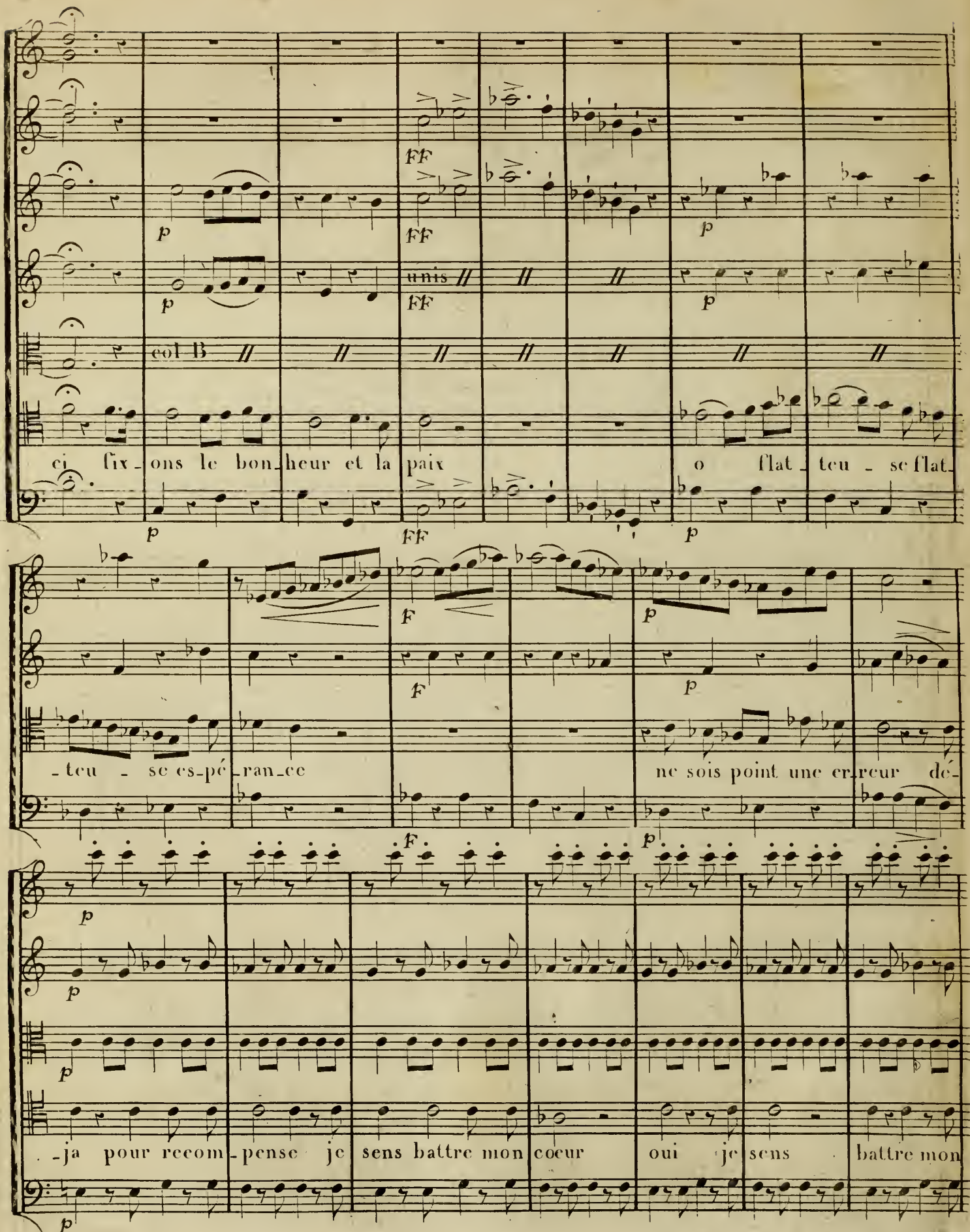

Mère de_so_lée ar re_tons s'il se peut les pleurs ne trompe
point mon at_ten_te mets un terme à ses dou_leurs ne trom pe point mon at_

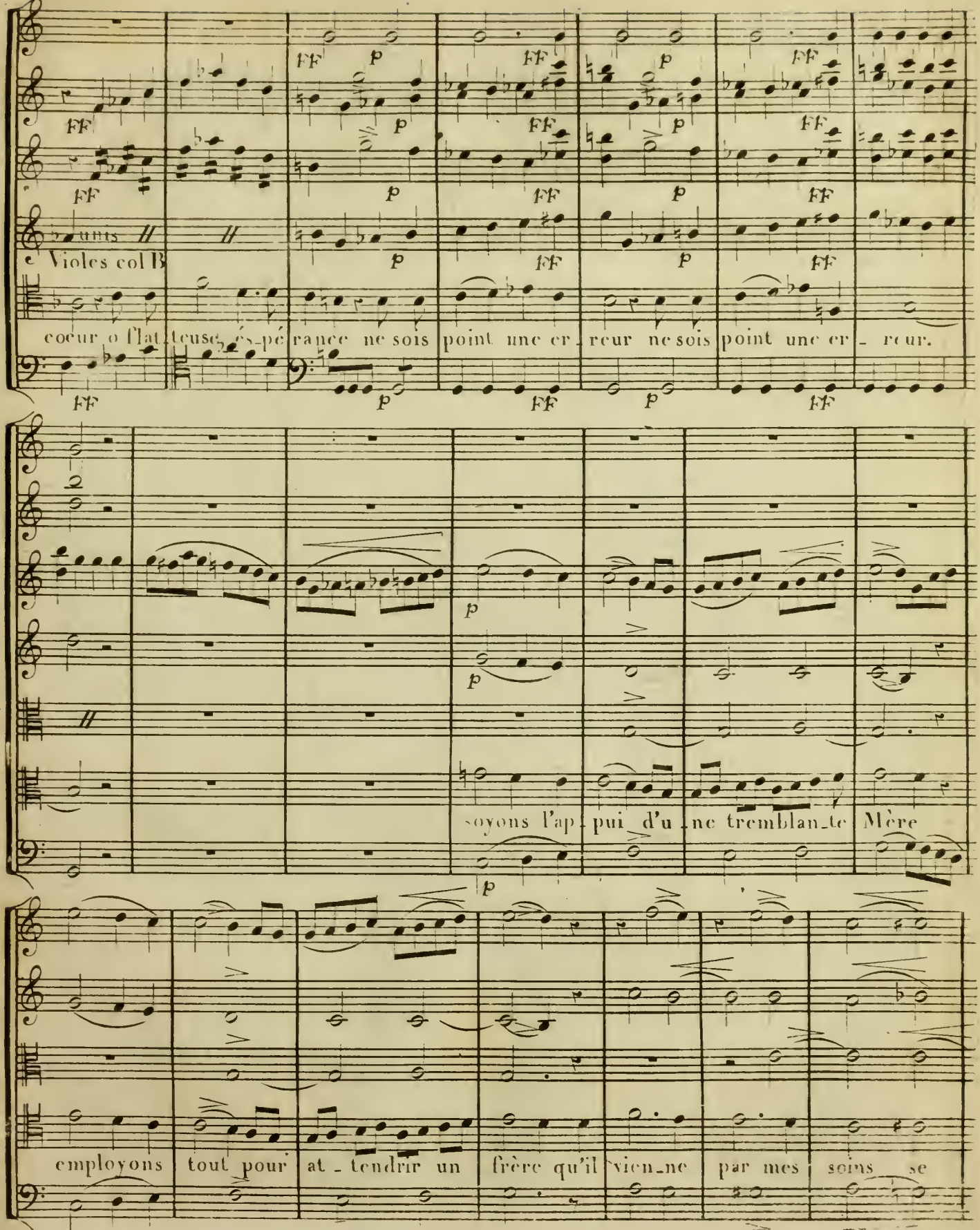

a cres
tente mets un terme a ses dou leurs mets un terme a ses dou leurs mets un
col B
terme a ses dou leurs.
a smorz
Allegro
unis
Allegro

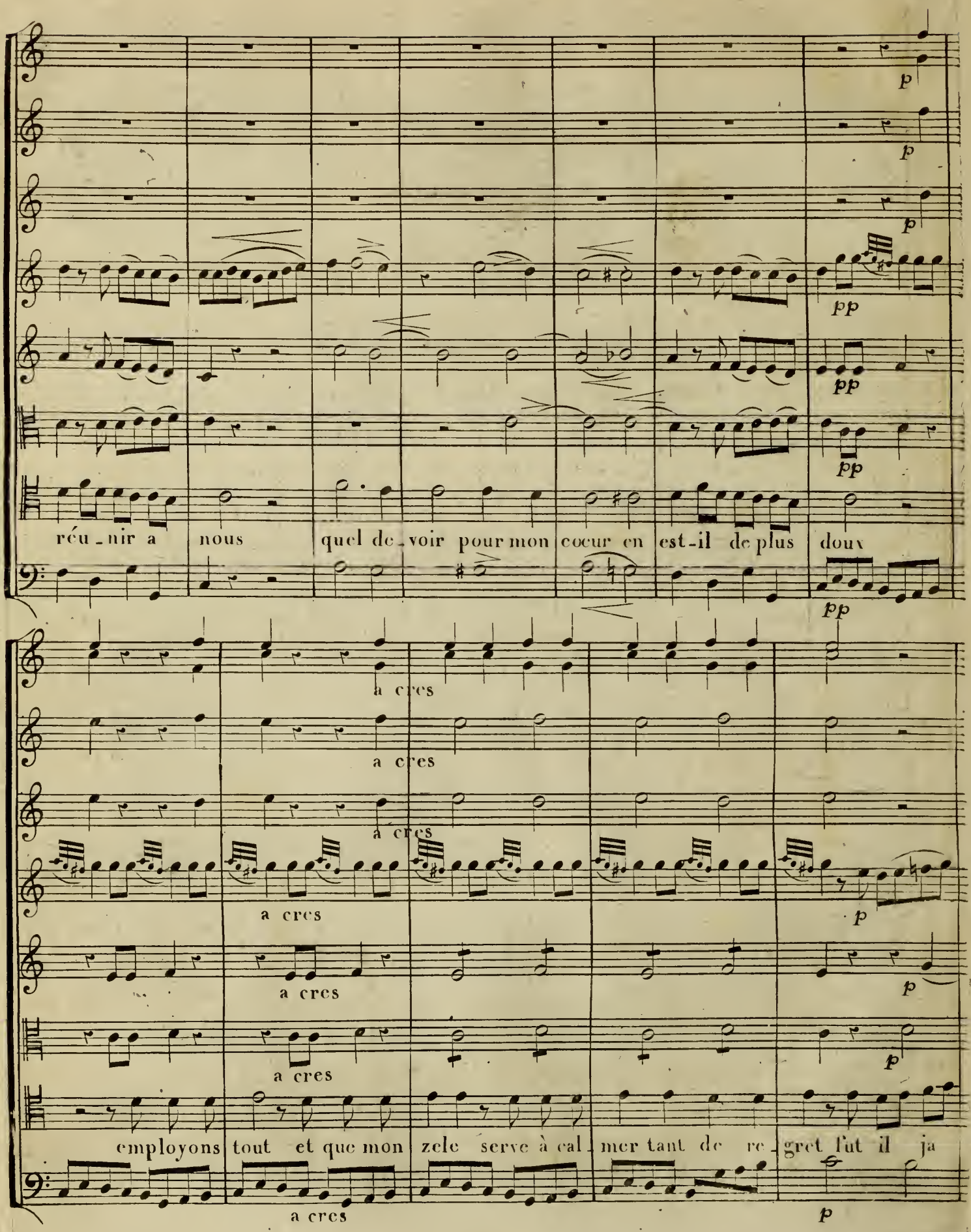

FF
unis
col B
ah! qu'il tarde a mon impa_ti_ence
ah! qu'il tarde a mon impa_ti_
Oboe
p
_en_ce de def_fendre en ces lieux la ti_mide in_no_cen_ce et
a cres
a cre
de combler ses voeux de def_fendre en ces lieux la ti_mide in_no_cen_ce

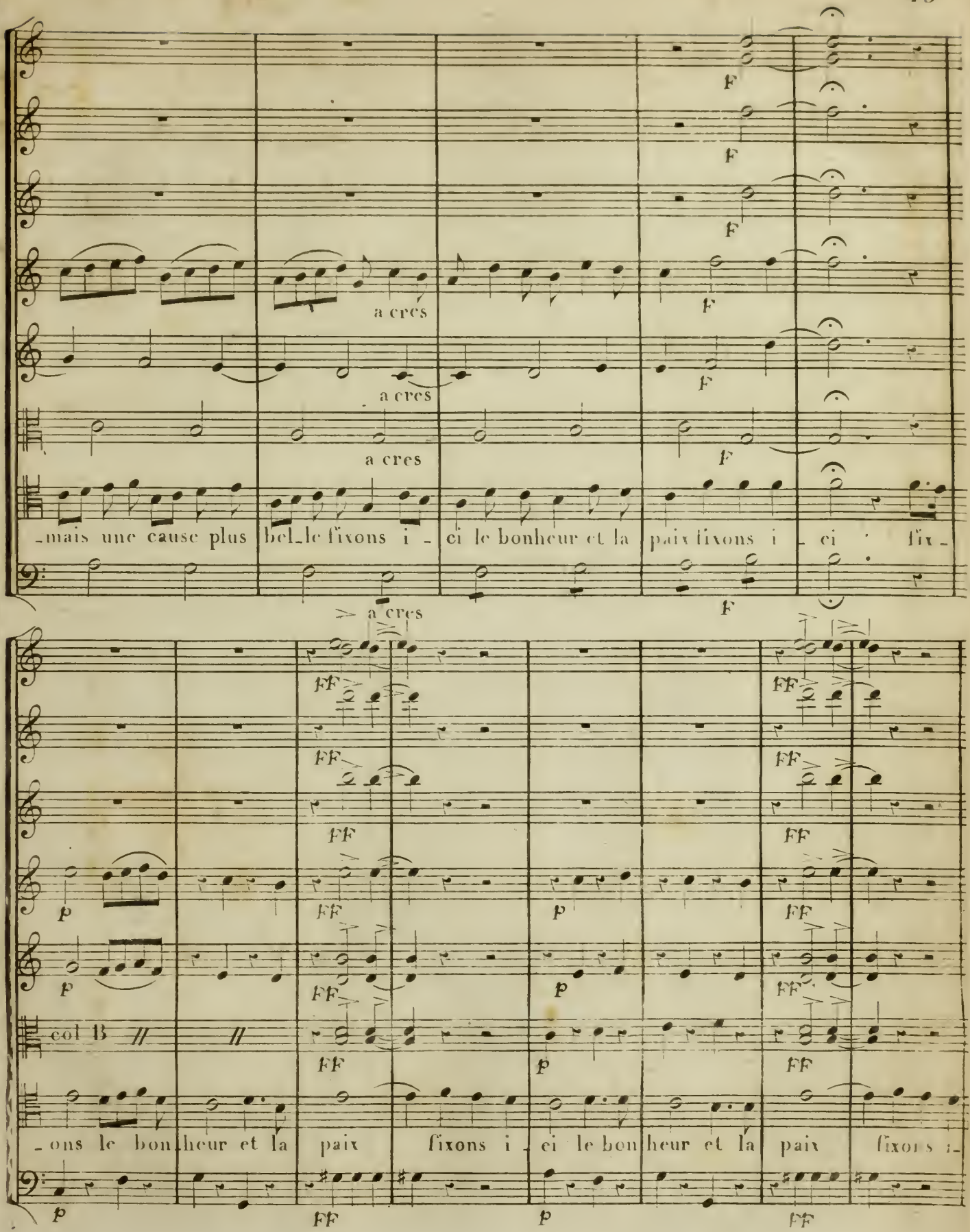

p
p
p
p
Soyons l'ap_pui d'u_ne tremblan_te Mè_re
employ_ons tout pour atten_drir un frère qu'il vien_ne par_ mes soins ce
réu_nir a nous quel de voir pour mon cœur en est_il de plus

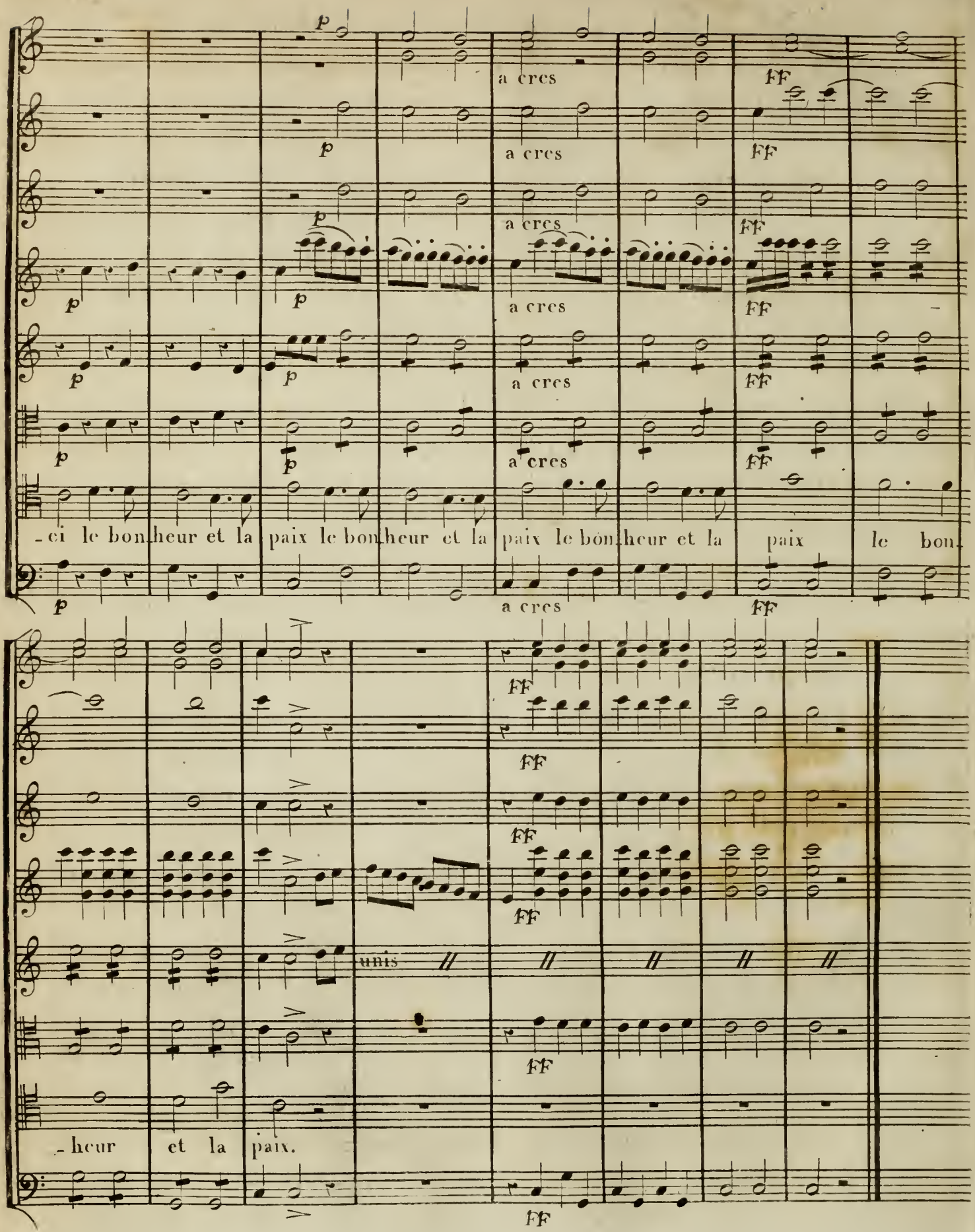

p
a cres
pp
doux em_ployons tout et que mon ze_le serve a cal_mer tant de re_
F
p
a cres
_grets fut il ja_mais une cause plus bel_le fixons i_ci le bonheur et la paix fixons i_


FF
p
unis
col B
ci fix_ons le bon_heur et la paix
o flat_teu_se flat_
F
_teu_se es_pé_ran_ce
ne sois point une er_reur dé_
_ja pour recom_pense je sens battre mon coeur
oui je sens battre mon


Violes col B
cœur o l'at_teuse_és_pé_rance ne sois point une er_reur ne sois point une er_reur.
soyons l'ap_pui d'u_ne tremblan_te Mère
employons tout pour at_tendrir un frère qu'il vien_ne par mes soins se


p
p
p
pp
pp
pp
réu-nir a nous quel de-voir pour mon cœur en est-il de plus doux
pp
a cres
a cres
a cres
a cres
p
a cres
p
a cres
p
emploiyons tout et que mon zele serve à cal-mer tant de re-gret fut il ja
a cres
p


F
a cres
mais une cause plus bel_le fixons i_ci le bonheur et la paix fixons i_ci fix_
FF
p
col B
ons le bon_heur et la paix fixons i_ci le bon_heur et la paix fixons i_


p
a cres
FF
-ci le bon-heur et la paix le bon-heur et la paix le bon-heur et la paix le bon-
-heur et la paix.
unis

## SCÈNE VI^me.

DORGICOURT. DARMANS.

DORGICOURT.

Eh Bien, que me veut-on?

DARMANS.

Madame votre sœur,
Dont je suis le conseil.....

DORGICOURT.

J'en ai l'ame ravie,
Car de mon adverse partie
J'aime beaucoup à voir le procureur.
Avec ces Messieurs-là, moi, toujours je m'arrange.

DARMANS.

Il me paraitrait bien étrange,
Monsieur, qu'avec moi, dans ce cas,
Vous ne vous arrangeassiez pas.
Cela dépend de vous, et rien n'est plus facile.

DORGICOURT.

Facile, oui, c'est le mot: oh! je connais le style.

DARMANS.

Monsieur, je vous dirai d'abord....

DORGICOURT.

Tenez, mon cher, voilà de l'or
(il lui montre une bourse, en lui frappan sur l'épaule)
Hein? n'est ce pas que mon affaire est bonne?
Eh bien!... Quoi!... Vous faites l'enfant?
(Regardant autour de lui)
Mais peut etre on nous voit.

DARMANS

Non, Monsieur.

DORGICOURT.

Je m'étonne....

DARMANS.

On n'a besoin d'être vu de personne,
Pour refuser ce que l'honneur défend.

DORGICOURT.

Mais je me suis trompé peut-être;
Ne seriez vous donc pas procureur?

DARMANS.

Je le suis;
Oui, Monsieur, j'ai l'honneur de l'être.

DORGICOURT.

Comme tout change en ce Pays!
Pour moi, je ne sais plus comment s'y font les choses;
Car c'est toujours ainsi que j'ai gagné mes causes.
(Montrant encore la bourse.)
Il faut donc resserrer cela?
Regardez bien cet or.....Songez y.... le voilà.

DARMANS.

Cessez Monsieur.....

DOGICOURT, (d'un air étonné.)

Refuser cette somme!
Monsieur le Procureur, vous gatez le métier.

DARMANS.

Quoiqu'on soit Procureur on peut être homme de homme.

DORGICOURT.

Je ne prétends pas le nier:
C'est possible il est vrai mais c'est très-difficile.

DARMANS

Il n'est aucun état qu'on doive injurier,
Puisqu'il n'en est aucun qui ne peut être utile
La raison parle aux hommes plus instruits;
Les prejugés d'état sont tous enfin detruits
Oui, la raison a pris notre défense:

Elle nous venge assez d'une semblable offense.

DORGICOURT, (voulant sortir.)

Je vous offense?.. Et bien, j'ai fini, je m'en vas.

DARMANS, (le retenant.)

Non, de grace, Monsieur, ne vous en allez pas.
Je ne prends point garde à l'outrage,
Quand je ne l'ai pas mérité;
Et de le supporter si le noble courage,
Peut être à mes clients de quelque utilité
Un tel bonheur me dédomage.

DORGICOURT.

C'est fort bien dit.

DARMANS.

Changeons donc de langage.
Parlons de votre affaire.

DORGICOURT.

Oh! cela n'a qu'un mot.
La substitution doit être mon partage,
Si mon vrai neveu meurt: pourrais-je être assez sot
Pour négliger un si bon lot?
Oh! comme vous je ne suis point capable,
De refuser le bien qui vient s'offrir à moi.

DARMANS

Mais entre vos neveux quel Juge, quelle loix,
Pourrait donc distinguer le faux du véritable?

DORGICOURT.

Qu'on choisisse comme on pourra,
Ce n'est pas du tout mon affaire;
C'est celle de ma sœur, ou de qui l'on voudra.
La mienne; c'est que feu mon frère
Dont Dieu veuille avoir l'ame et que je connus peu
Ne me laissa qu'un seul neveu,
En terminant loin de moi sa carrière.
Notez que sans cela j'aurais eu tout son bien,
Tandis qu'helas je n'en eus rien:
Et par une imprudence à mes droits très-contraire,
Comme si l'on n'avait pas assez de neveux,
Au lieu d'un il s'en trouve deux.
Mon affaire, Monsieur, est je crois, assez claire.

DARMANS.

Monsieur si vous n'y prévoyez
Aucun péril, aucun obstacle,
De cet or qu'a mes yeux ici vous etaliez,
Pourquoi le séduisant spectacle?

DORGICOURT.

Vous voulez le savoir? d'abord,
Ce fut toujours mon usage
Que de semer un peu d'or,
Pour en recueillir davantage
Et puis ne savez-vous pas bien,
Que souvent le bon droit n'est rien,
Si l'on n'achète la justice?
Donner en pareil cas, c'est un vrai bénéfice.

DARMANS.

Quand vous réussiriez, Monsieur, ces jeunes-gens
Ont l'un et l'autre environ dix sept ans:
Si la nature est sans caprice,
Plus long-tems qu'aucun d'eux vivrez vous?

DORGICOURT.

Pourquoi non?
Mais vraiment je vous trouve bon:
Quand la goutte veut bien me laisser du relâche,
Assurément je me porte à ravir;
Et même en fait de gaieté, de plaisir,

Comme un jeune homme alors je fais ma tâche,
Je suis presque certain de ne jamais mourir:
Tant pis, Monsieur, si ça vous fâche:
Et d'ailleurs, mes enfans?

DARMANS.

Vous n'en avez aucuns.

DORGICOURT.

C'est vrai, mais s'il plait à ma femme
De m'en donner à la fin quelques-uns.

DARMANS.

A votre âge, Monsieur, et sans qu'on vous en blâme,
Ces événemens-là ne sont pas très-communs.

DORGICOURT.

Oh! cela peut venir d'un jour à l'autre:
Que ce soit leur faute ou la nôtre,
Nos femmes très-souvent nous font de ces tours-là.

DARMANS.

Soit, Monsieur, mais laissons cela.
Consultez votre cœur; sans doute il est sensible.
Si vous daygnez vous peindre la douleur
Que vous allez causer à votre belle-sœur,
A ces deux jeunes-gens, dont le sort si paisible
Serait désormais plein d'horreur;
Non, Monsieur, il n'est pas possible,
Qu'envers eux plus longtems vous soyez inflexible.

DORGICOURT.

Si fait.

DARMANS.

Non, non, Monsieur, la dureté
N'est point dans l'homme; et la nature
N'a jamais, à l'humanité,
Pu faire une semblable injure:
Elle n'est point sujette à cette erreur.
Les vices, l'interêt, l'orgeuil, le faux-honneur,
Font trop souvent que l'homme ignore
La sensibilité que renferme son cœur:
Mais un instant, un mot enfin la fait éclore;
Et vous, Monsieur, si, par malheur,
Vous ignorez la vôtre encore,
Vous ne connaissez pas non plus le vrai bonheur:
L'homme est meilleur qu'il ne croit l'être.

DORGICOURT.

Cela se peut; oh! vous parlez en maître;
Mais pourtant, Monsieur l'orateur,
Quoique de votre réthorique
Je sois fort l'humble serviteur,
Je m'en rapporte à ce qui se pratique.

DARMANS (à part.)

La raison ne peut rien sur ce cœur endurci:
Si les deux jeunes gens se présentaient à lui,
(haut.)
Leur presence pourrait... oui... souffrez que j'annonce
A votre belle soeur, Monsieur, votre reponse.
Je reviens aussi-tot....

DORGICOURT.

Pour finir?

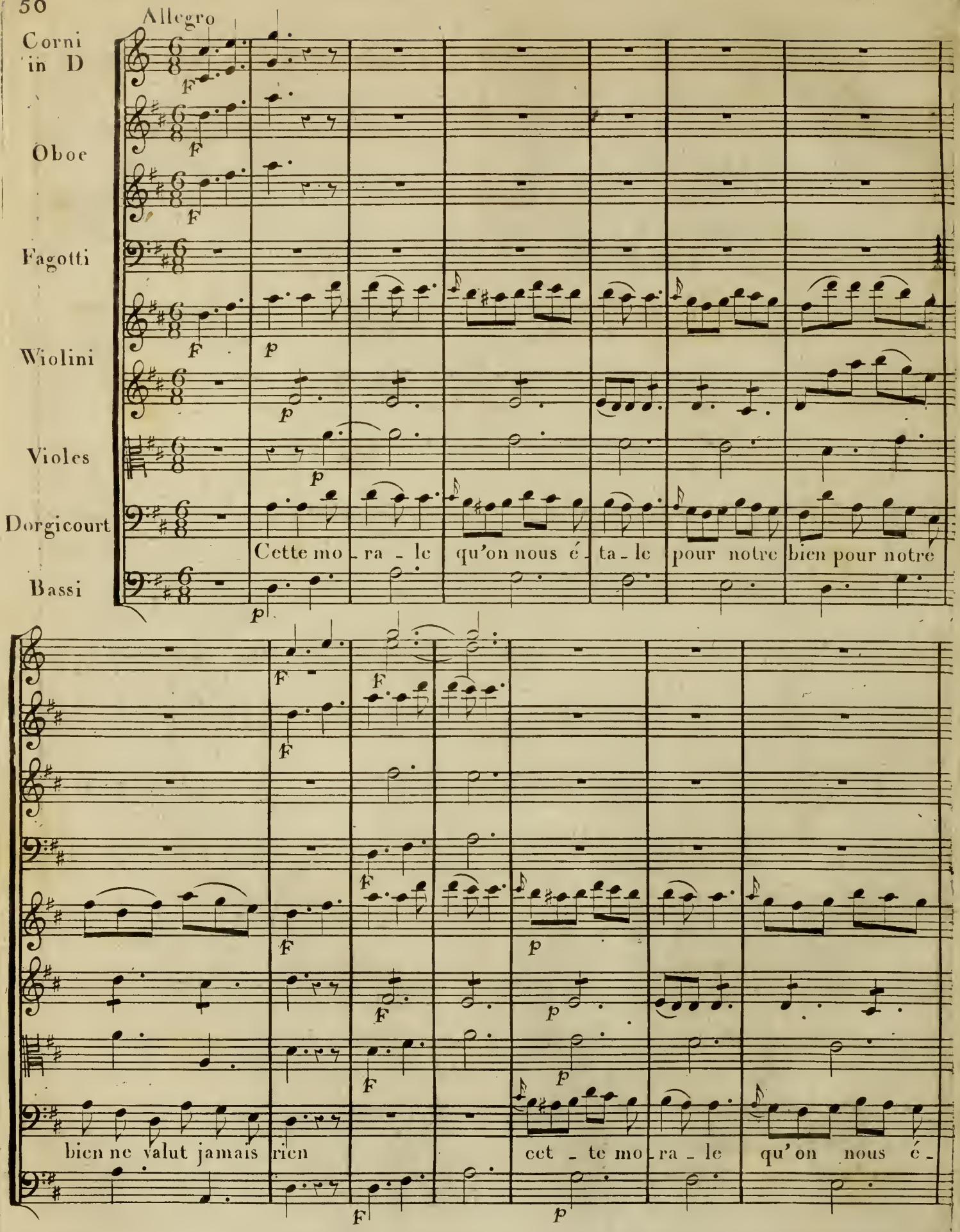
DARMANS.

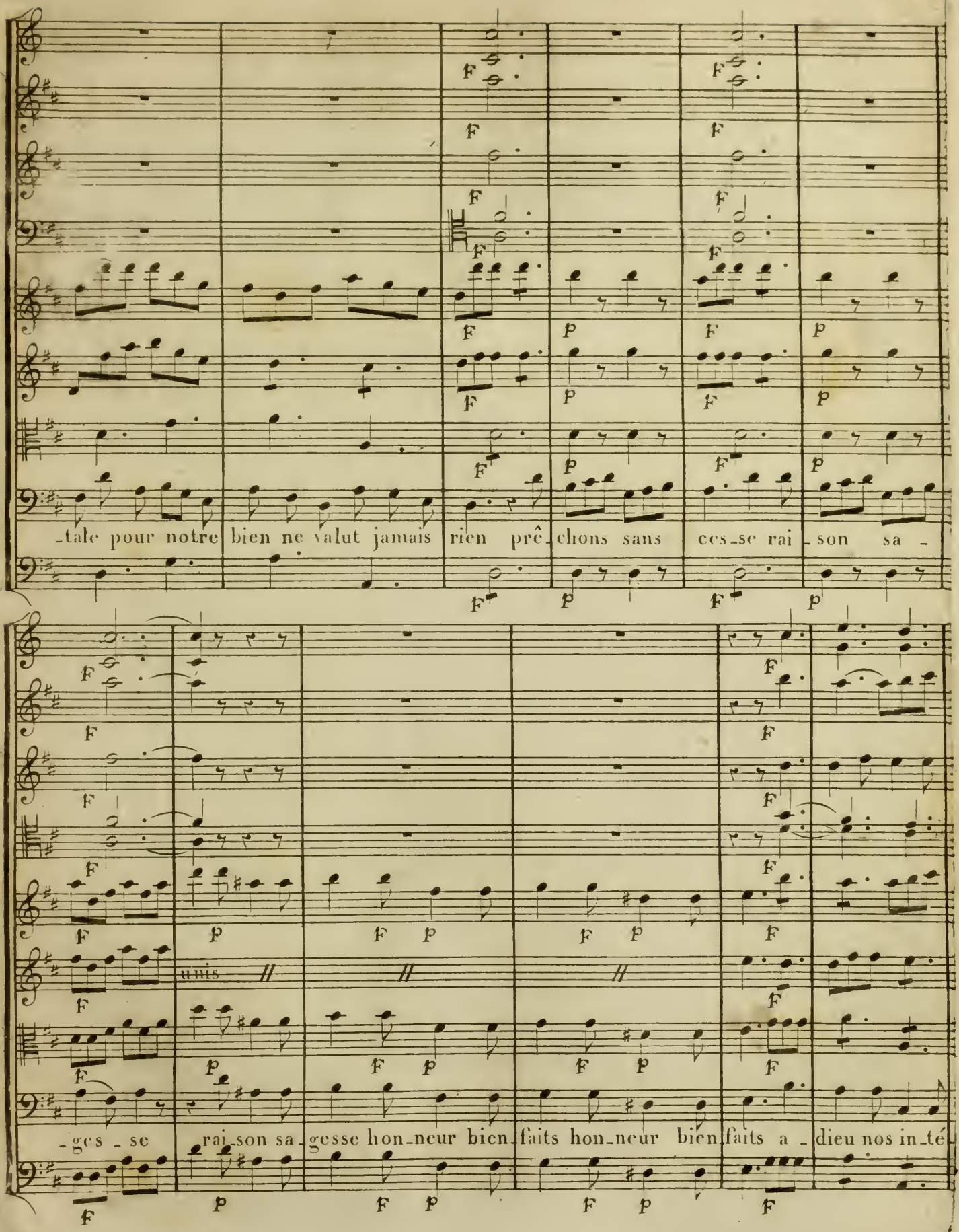
Oui, Monsieur.

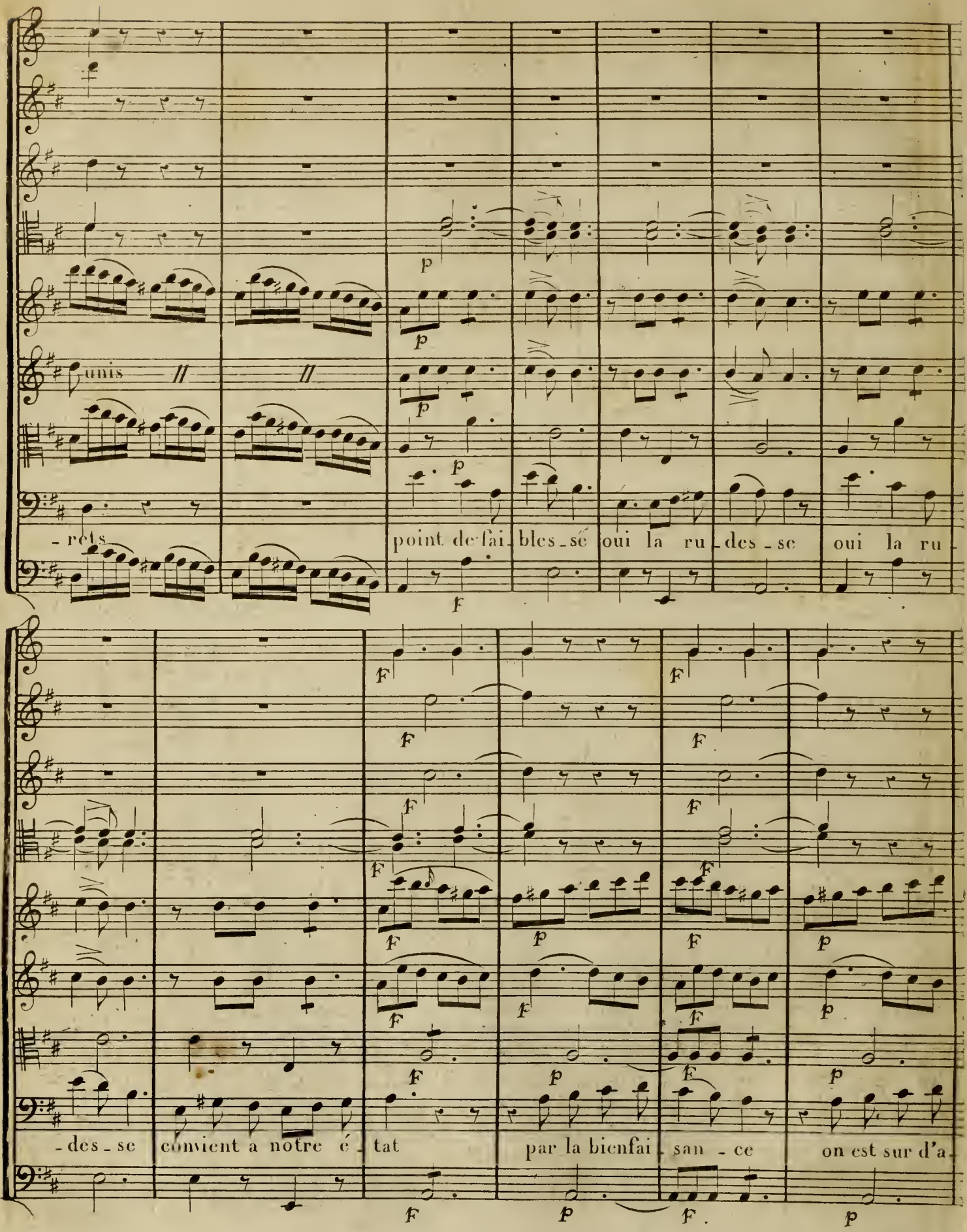
## SCÈNE VII.me

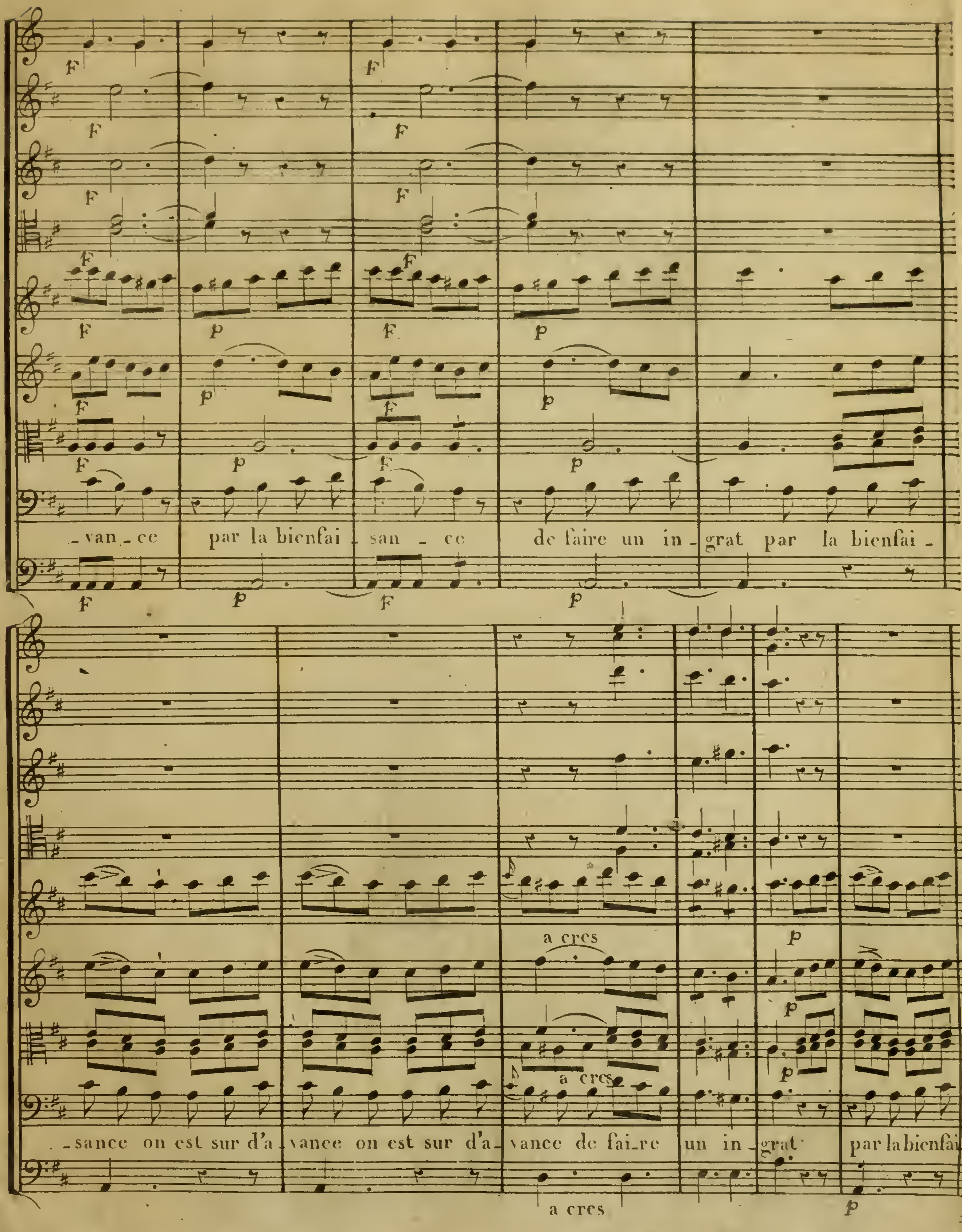
DORGICOURT (seul.)

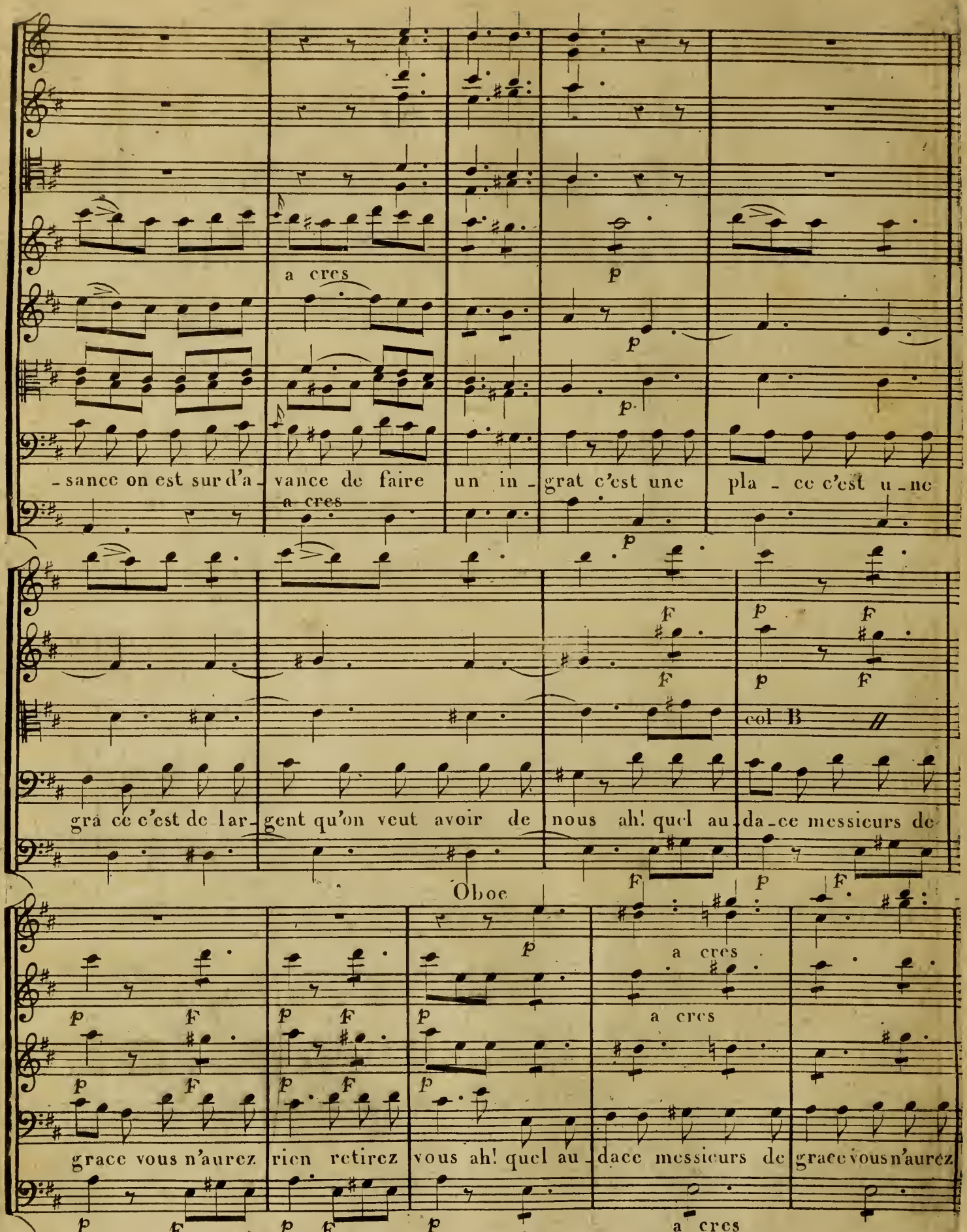
C'est un singulier Procureur
Que ce Monsieur Darmans; à Messieurs ses confrères
Assurément il ne ressemble guères,
Refuser de l'argent en prétextant l'honneur!
Non, je ne suis point fait encore à ses manières;
Cet homme là n'aura pas mes affaires;

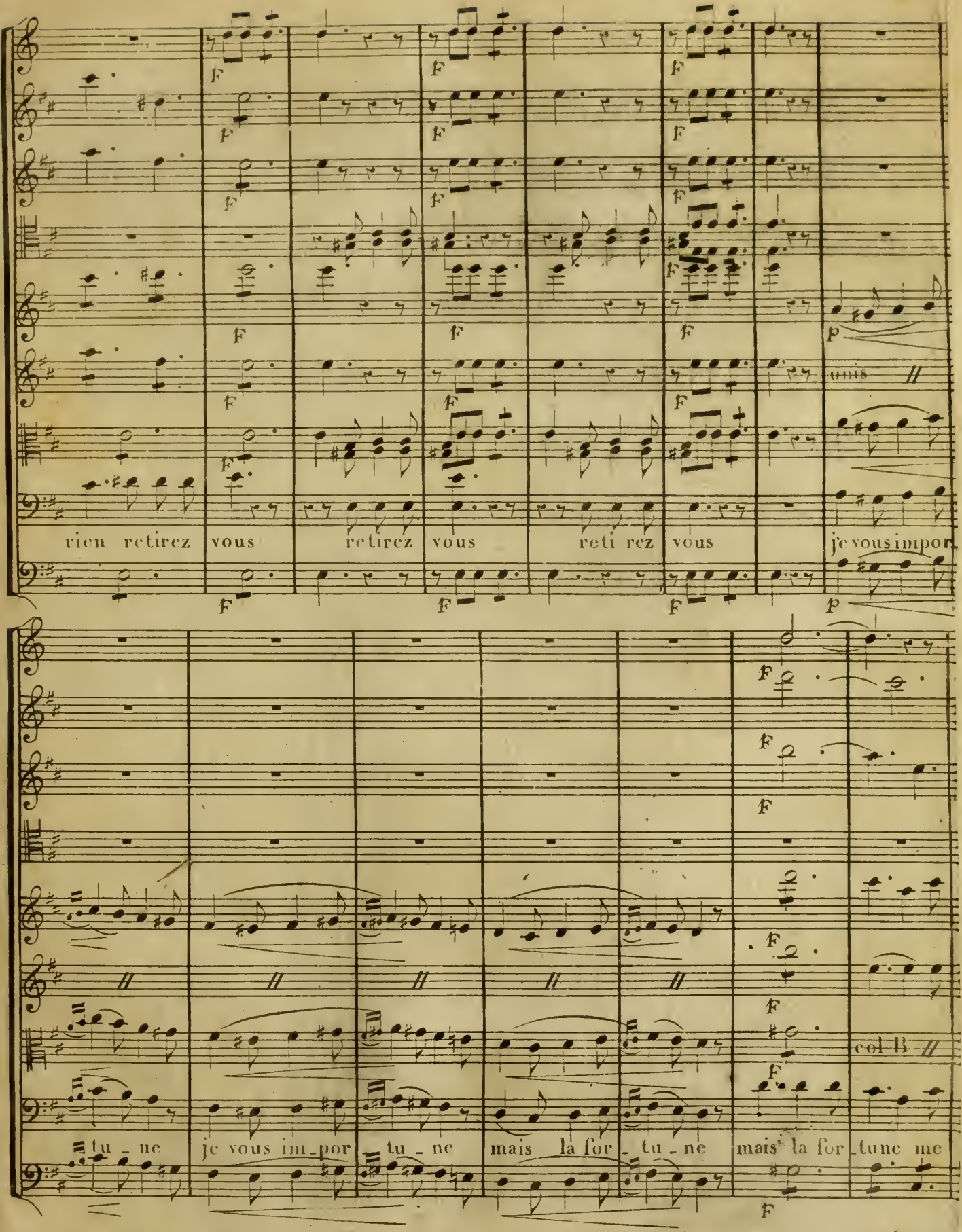

Allegro
Corni in D
Oboe
Fagotti
Violini
Violes
Dorgicourt
Bassi
Cette mo - ra - le qu'on nous é - ta - le pour notre bien pour notre
bien ne valut jamais rien cet - te mo - ra - le qu'on nous é -

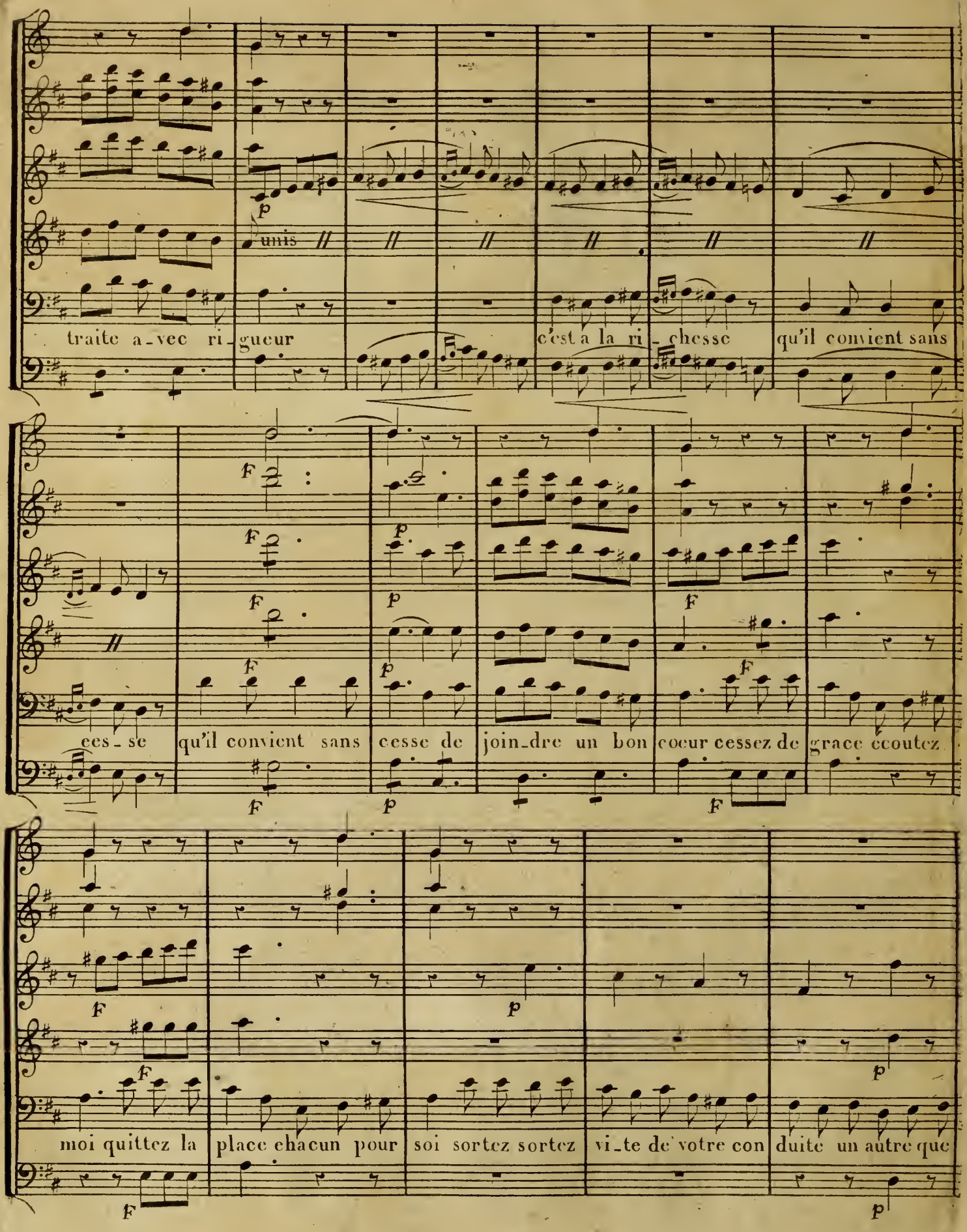

-tale pour notre bien ne valut jamais rien prê- chons sans ces-se rai-son sa -
-ges-se rai-son sa-gesse hon-neur bien-faits hon-neur bien-faits a-dieu nos in-té
unis

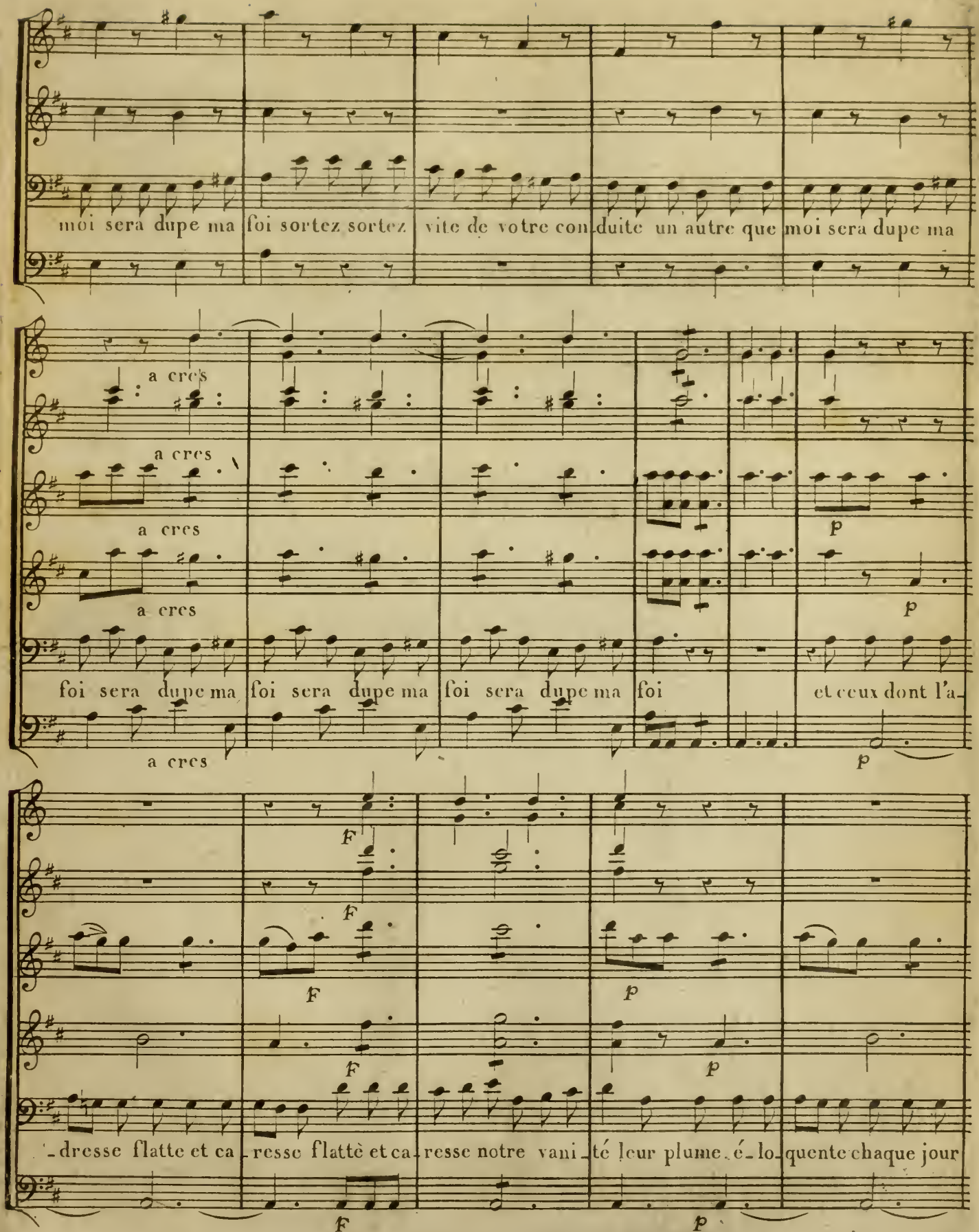

unis
-rêts
point de fai- bles-se oui la ru- des-se oui la ru-
-des-se convient a notre é- tat
par la bienfai- san-ce
on est sur d'a-

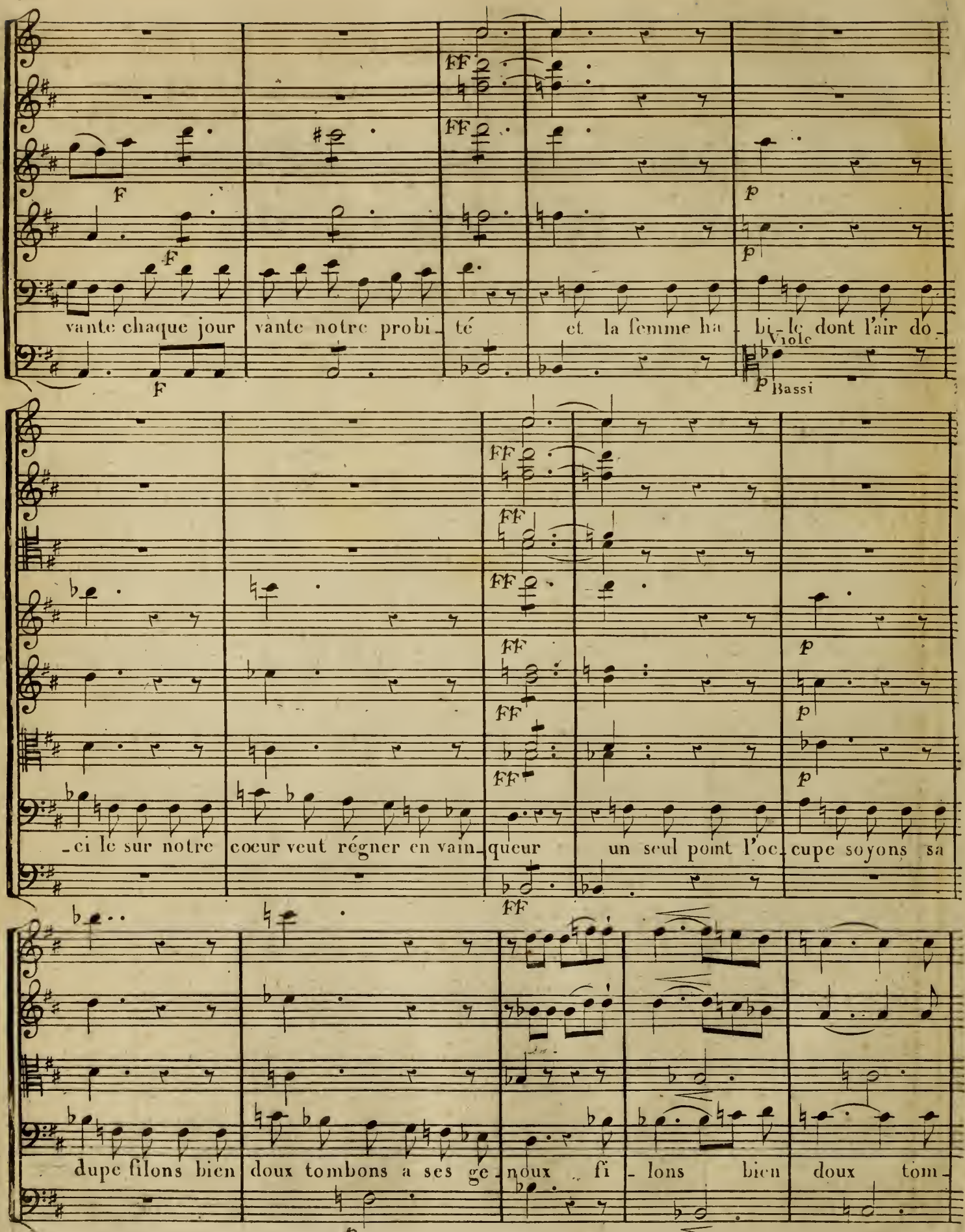

F
p
_van_ce
par la bienfai _san _ ce
de faire un in _grat par la bienfai _
_sance on est sur d'a_vance on est sur d'a_vance de fai_re un in_grat par la bienfai
a cres

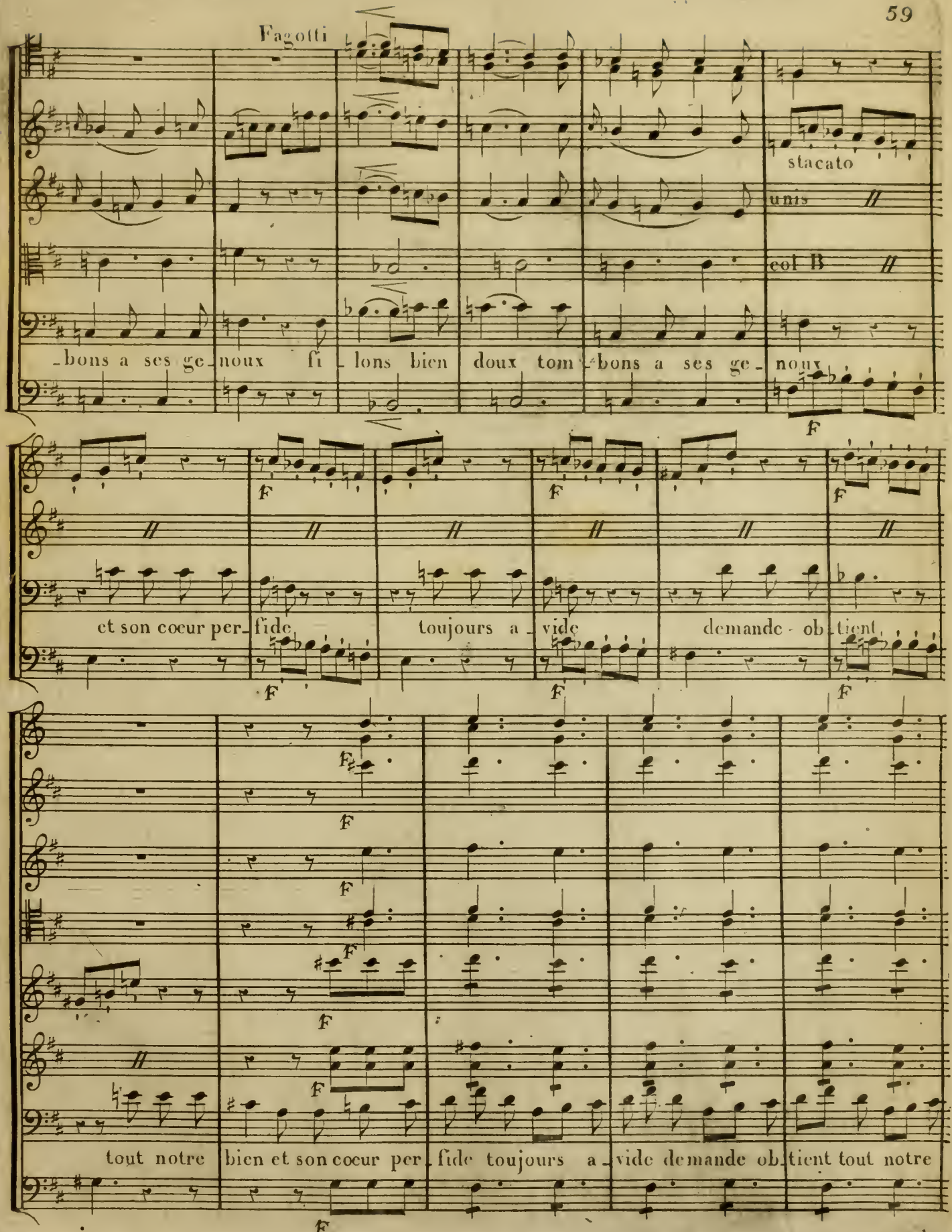

a cres
p
p
p
-sance on est sur d'a- vance de faire un in- grat c'est une pla- ce c'est u- ne
a cres
p
F
F
p
F
p
F
col B
gra ce c'est de lar- gent qu'on veut avoir de nous ah! quel au- da- ce messieurs de
F
p
F
Oboe
p
a cres
p
F
p
F
p
a cres
p
F
p
F
p
grace vous n'aurez rien retirez vous ah! quel au- dace messieurs de grace vous n'aurez
p
F
p
F
p
a cres

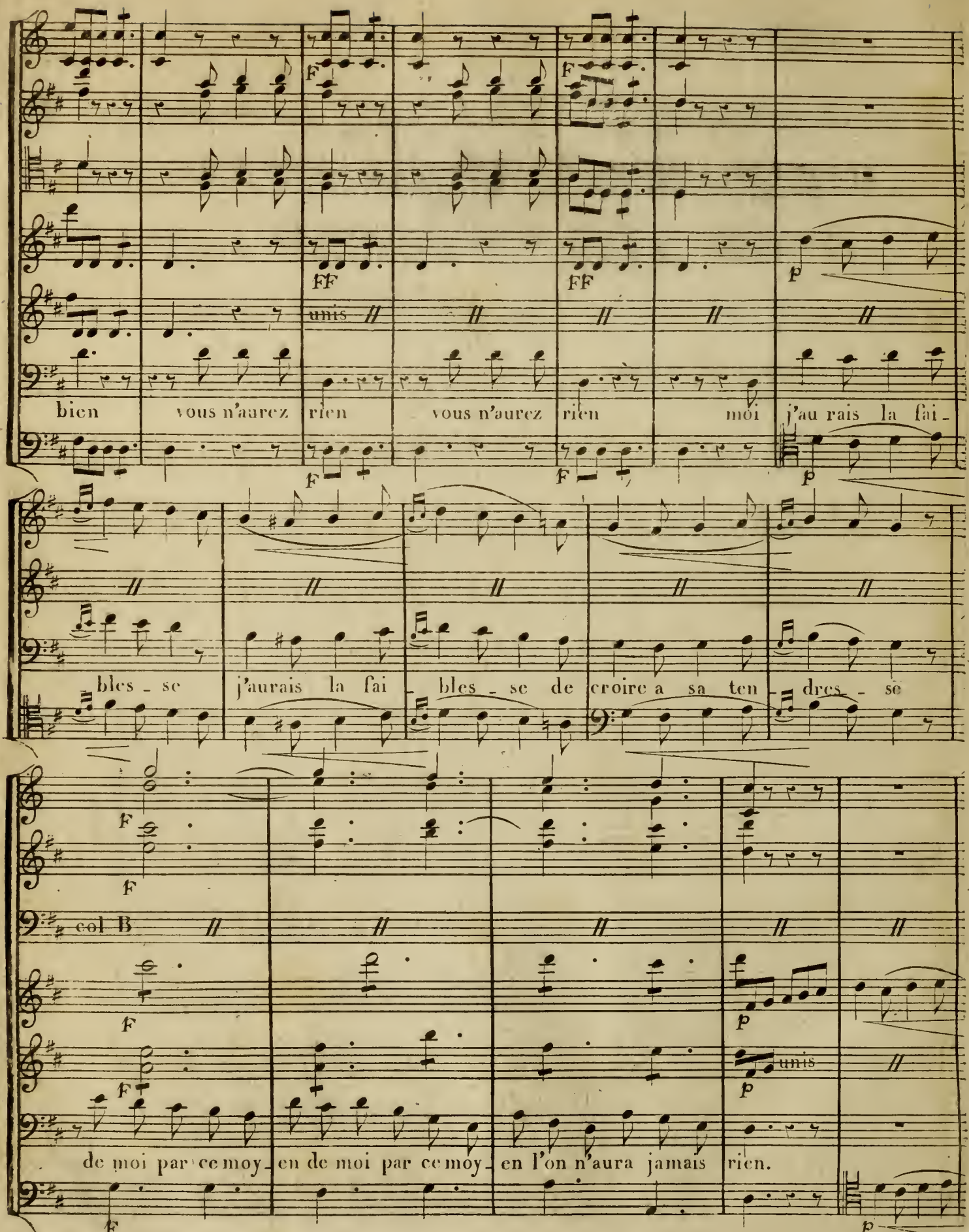

rien retirez vous retirez vous reti rez vous je vous impor
tu ne je vous im por tu ne mais la for tu ne mais la for tune me
col B

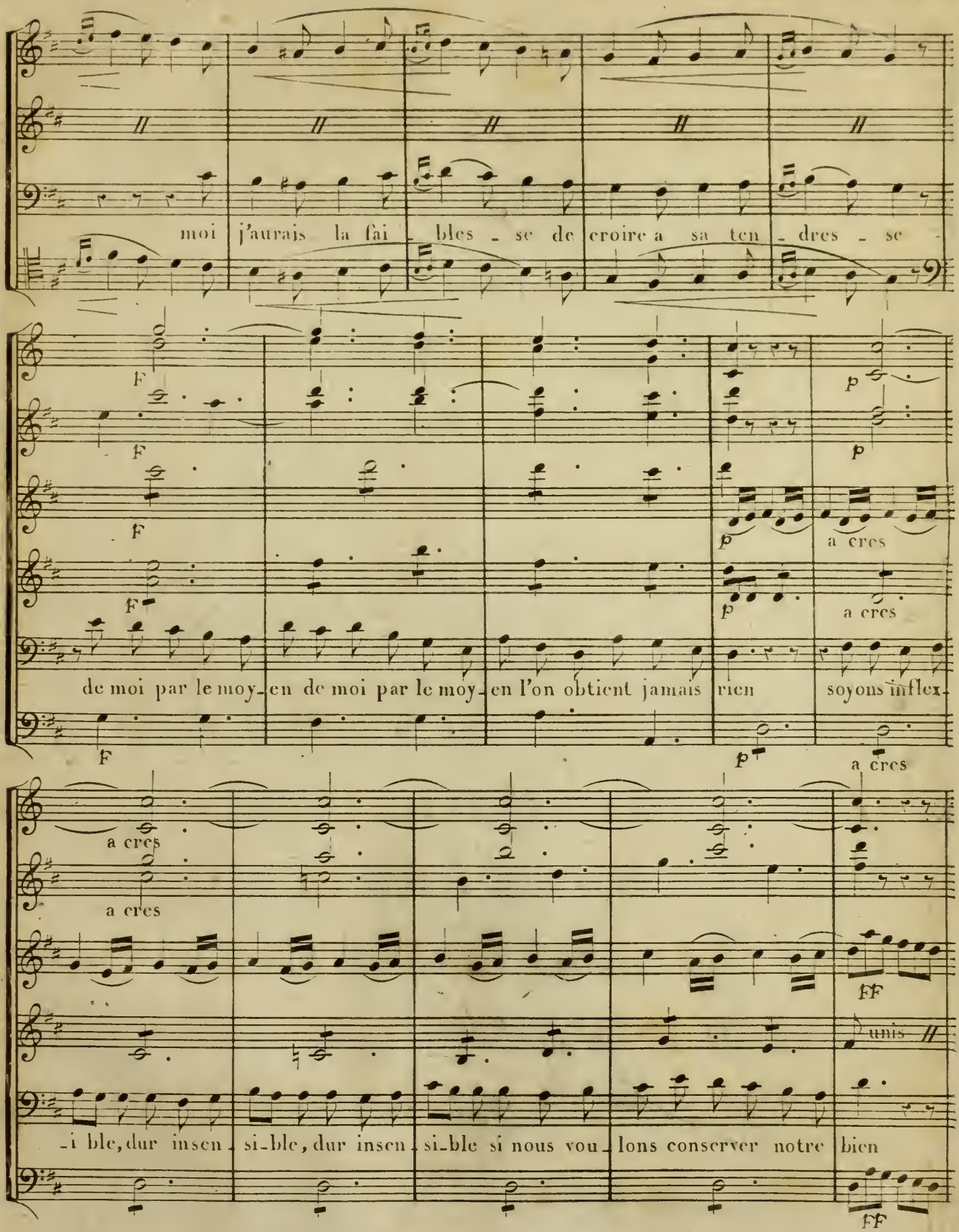

p
unis
traite a_vec ri_gueur
c'est a la ri_chesse
qu'il convient sans
F
p
ces_se
qu'il convient sans
cesse de
join_dre un bon
coeur cessez de
grace ecoutez
moi quittez la
place chacun pour
soi sortez sortez
vi_te de votre con
duite un autre que

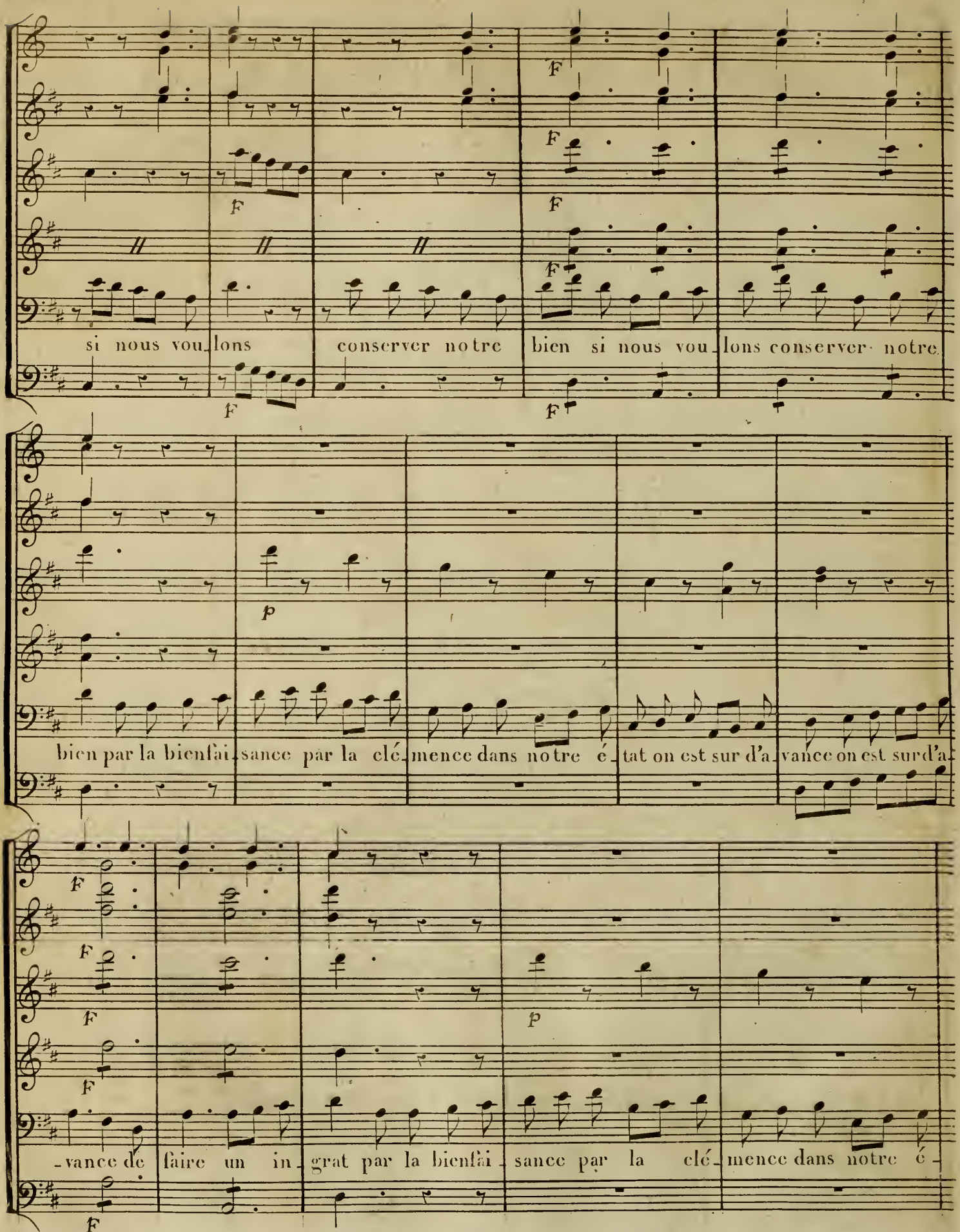

moi sera dupe ma foi sortez sortez vite de votre conduite un autre que moi sera dupe ma
a cres
a cres
a cres
a cres
a cres
p
p
p
foi sera dupe ma foi sera dupe ma foi sera dupe ma foi et ceux dont l'a-
F
F
F
F
F
p
p
p
-dresse flatte et ca-resse flattè et ca-resse notre vani-té leur plume é-lo-quente chaque jour

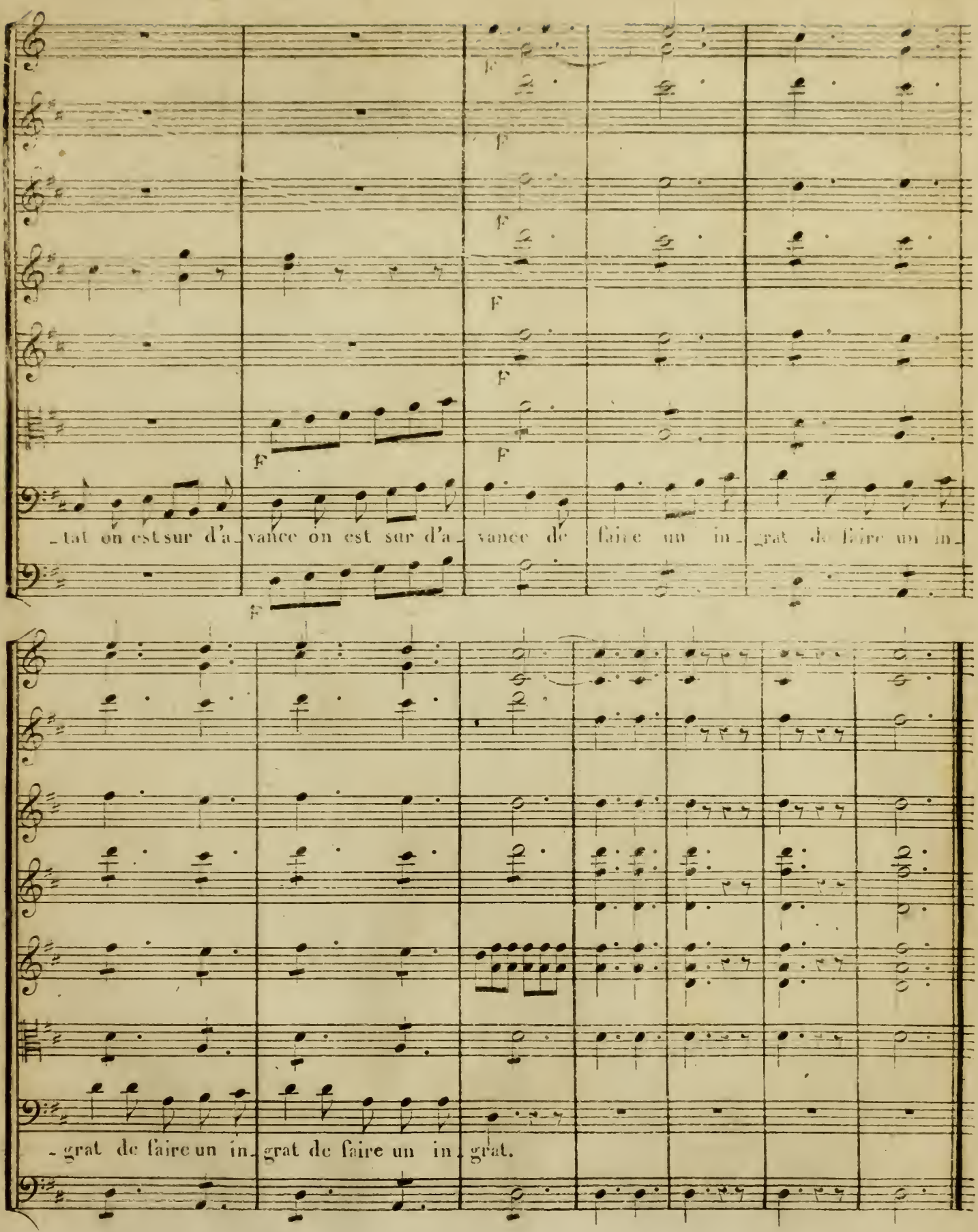

vante chaque jour
vante notre probi_té
et la femme ha_bi_le dont l'air do_
Viole
Bassi
_ci le sur notre
coeur veut régner en vain_queur
un seul point l'oc_cupe soyons sa
dupe filons bien
doux tombons a ses ge_noux
fi_lons bien
doux tom_


Fagotti
stacato
unis
col B
bons a ses ge_noux fi_lons bien doux tom_bons a ses ge_noux
et son cœur per_fide toujours a_vide demande ob_tient
tout notre bien et son cœur per_fide toujours a_vide demande ob_tient tout notre


bien vous n'aurez rien vous n'aurez rien moi j'au rais la fai-
bles - se j'aurais la fai - bles - se de croire a sa ten - dres - se
col B
de moi par ce moy - en de moi par ce moy - en l'on n'aura jamais rien.


moi j'aurais la fai_bles_se de croire a sa ten_dres_se
F
p
a cres
de moi par le moy_en de moi par le moy_en l'on obtient jamais rien soyons inflex_
a cres
a cres
ff
unis
_i ble, dur insen_si_ble, dur insen_si_ble si nous vou_lons conserver notre bien
ff


si nous vou_lons conserver notre bien si nous vou_lons conserver notre
bien par la bienfai_sance par la clé_mence dans notre é_tat on est sur d'a_vance on est sur d'a
_vance de faire un in_grat par la bienfai_sance par la clé_mence dans notre é_


F
F
F
F
F
F
F
F
-tat on est sur d'a- vance on est sur d'a- vance de faire un in- grat de faire un in-
-grat de faire un in- grat de faire un in- grat.

Mais ce Monsieur se fait bien attendre
A la fin cependant, je crois que le voici.

## SCÈNE VIII^me.

DORGICOURT, AUGUSTE. THEODORE.

AUGUSTE.

Ah! mon cher oncle, ah! que vien-je d'apprendre?

THEODORE.

Ah! Tout mon coeur en est saisi.

DORGICOURT.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AUGUSTE.

Maman vient de nous dire
Qu'un de nous deux n'est pas votre neveux.

DORGICOURT.

C'est juste, il fallait bien qu'elle vous fit l'aveu
D'un fait, dont tôt ou tard on devait vous instruire.

AUGUSTE.

Mais vous êtes trop bon pour vouloir la forcer
A méconnaitre, à repousser
L'un de nous deux du sein, où sa tendresse
Depuis long-tems également nous presse.

THEODORE.

Nous implorons votre bonté,
Dans cette affreuse conjoncture.

DORGICOURT.

J'ai dit quelle est ma volonté.

AUGUSTE.

Que votre bouche nous rassure!

THEODORE.

Si vous aviez, mon oncle des enfans,
Nous ne serions pas si pressans;
Mais vous n'êtes pas père.

AUGUSTE.

Ah! si vous vouliez l'être!
Vous n'avez pas d'enfans; nous vous en servirons:
Bien plus que ceux que vous auriez fait naitre.
Mon oncle, nous vous vous chérirons.

THEODORE.

Oui, sans doute, bien plus; car la reconnaissance
A sur les coeurs bien nés cent fois plus de pouvoir,
Que les sentimens du devoir,
Qu'envers un père impose la naissance.

DORGICOURT (à part.)

Sortons, C'est trop les écouter.

THEODORE (le suivant.)

Mon oncle....

AUGUSTE (le suivant aussi.)

Mon cher oncle....

DORGICOURT.

Oh! j'ai plus d'une affaire;
Avec vous plus long-tems je ne saurais rester.

THEODORE.

Ah! daignez être, helas!..

AUGUSTE, (lui prenant la main.)

notre appui.

THEODORE, (lui prenant aussi la main.)

notre père.

DORGICOURT.

Adieu, Messieurs, adieu.

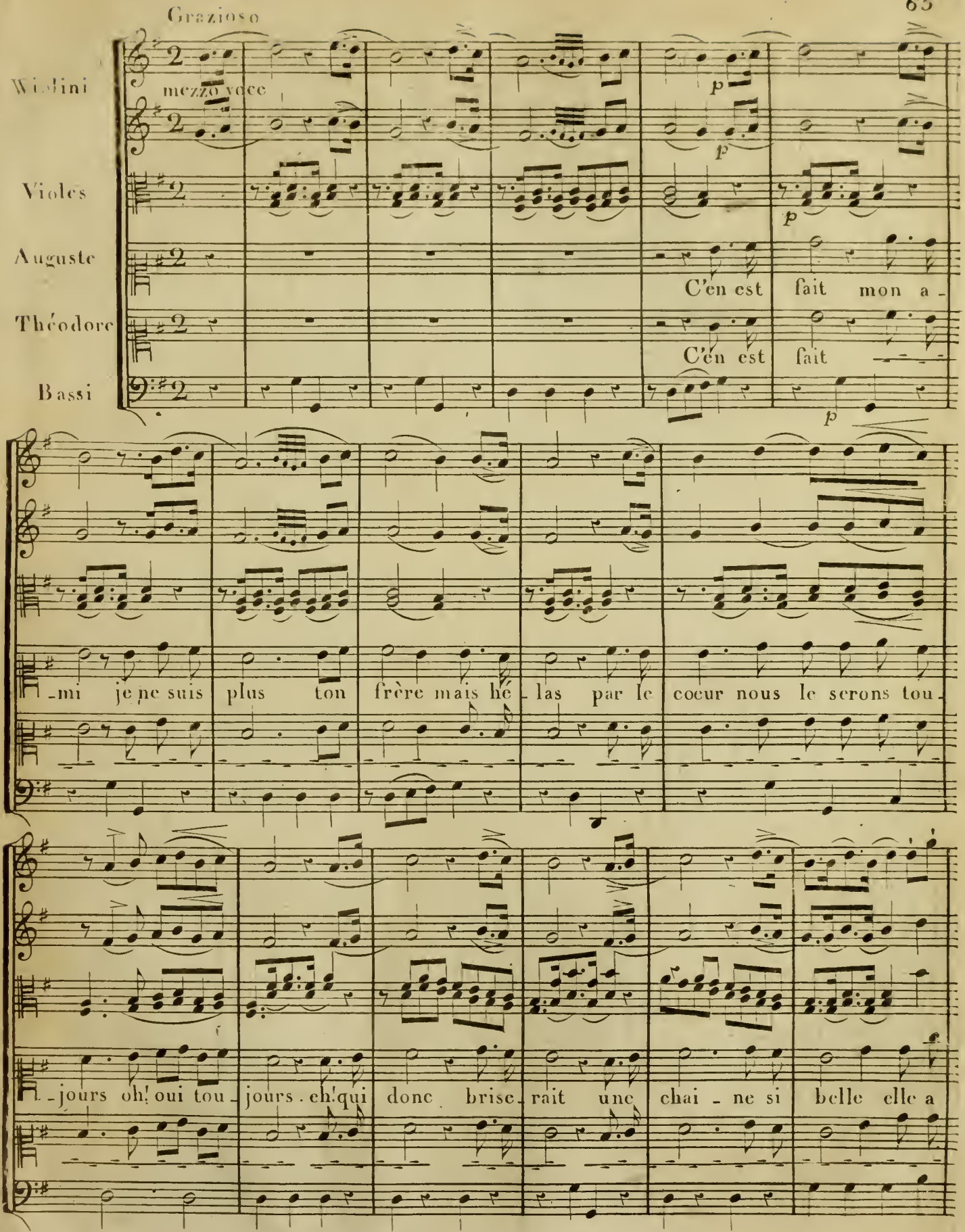
AUGUSTE. THEODORE.

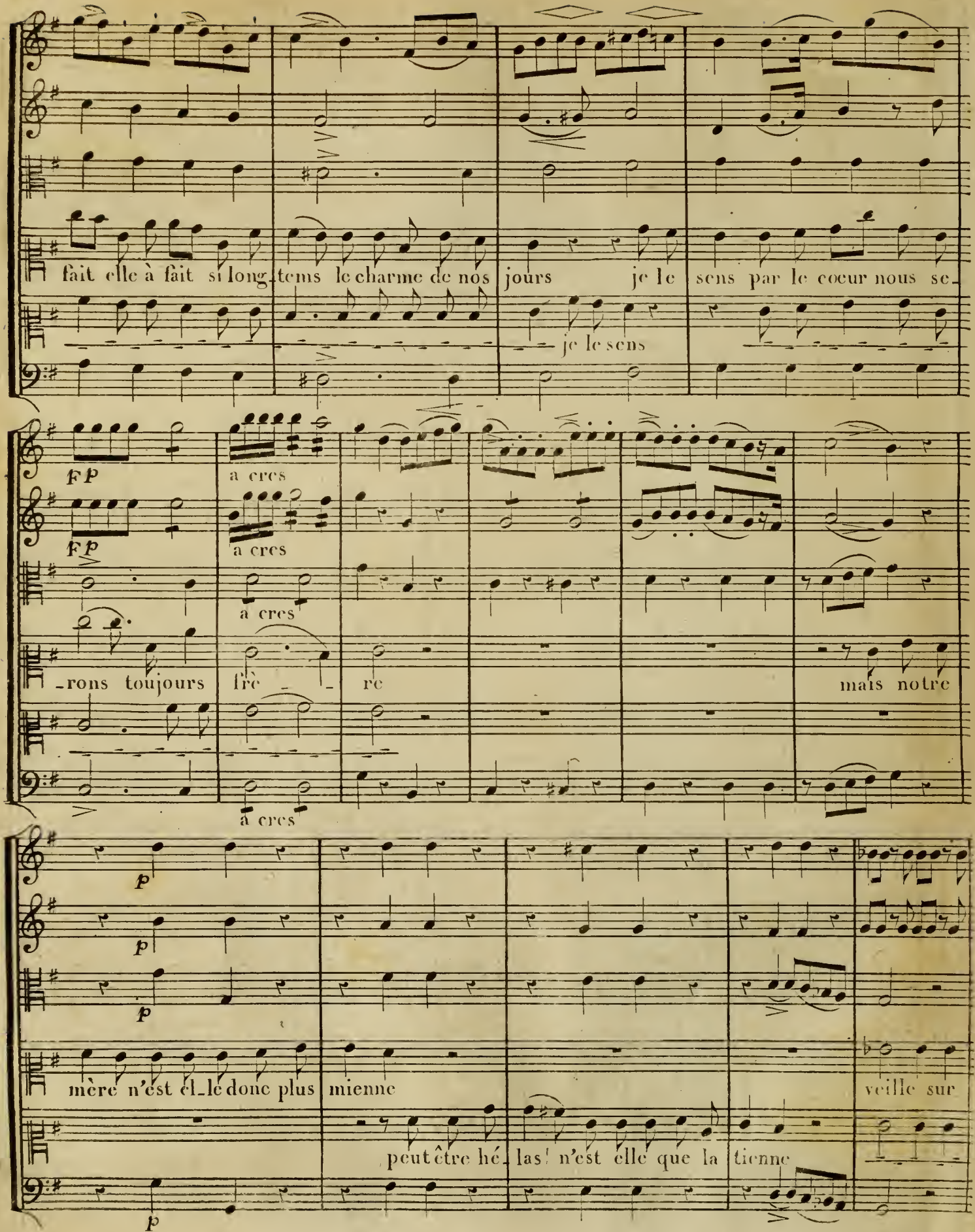
Ne nous repoussez pas.

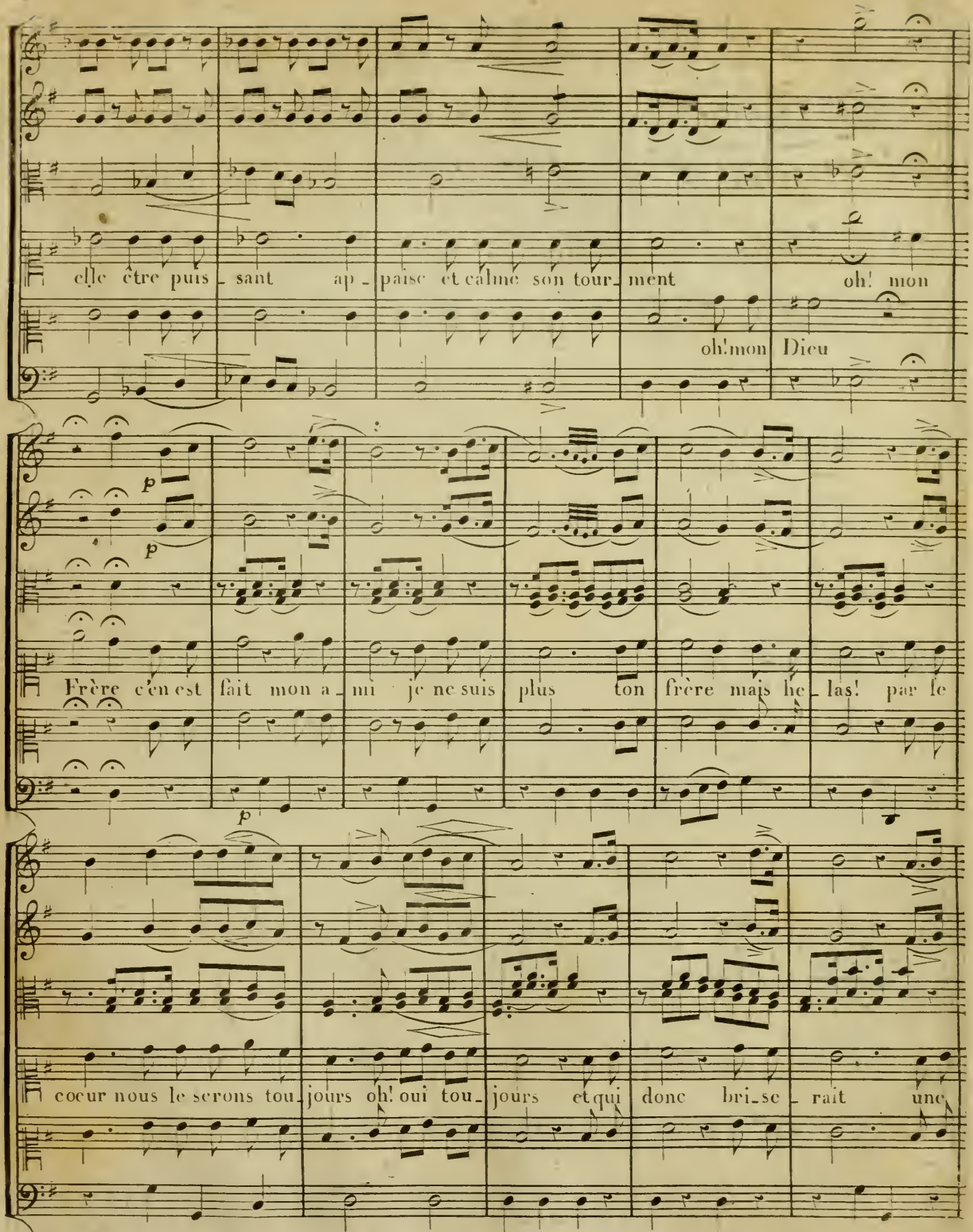
DORGICOURT, (se debarrassant d'eux.)

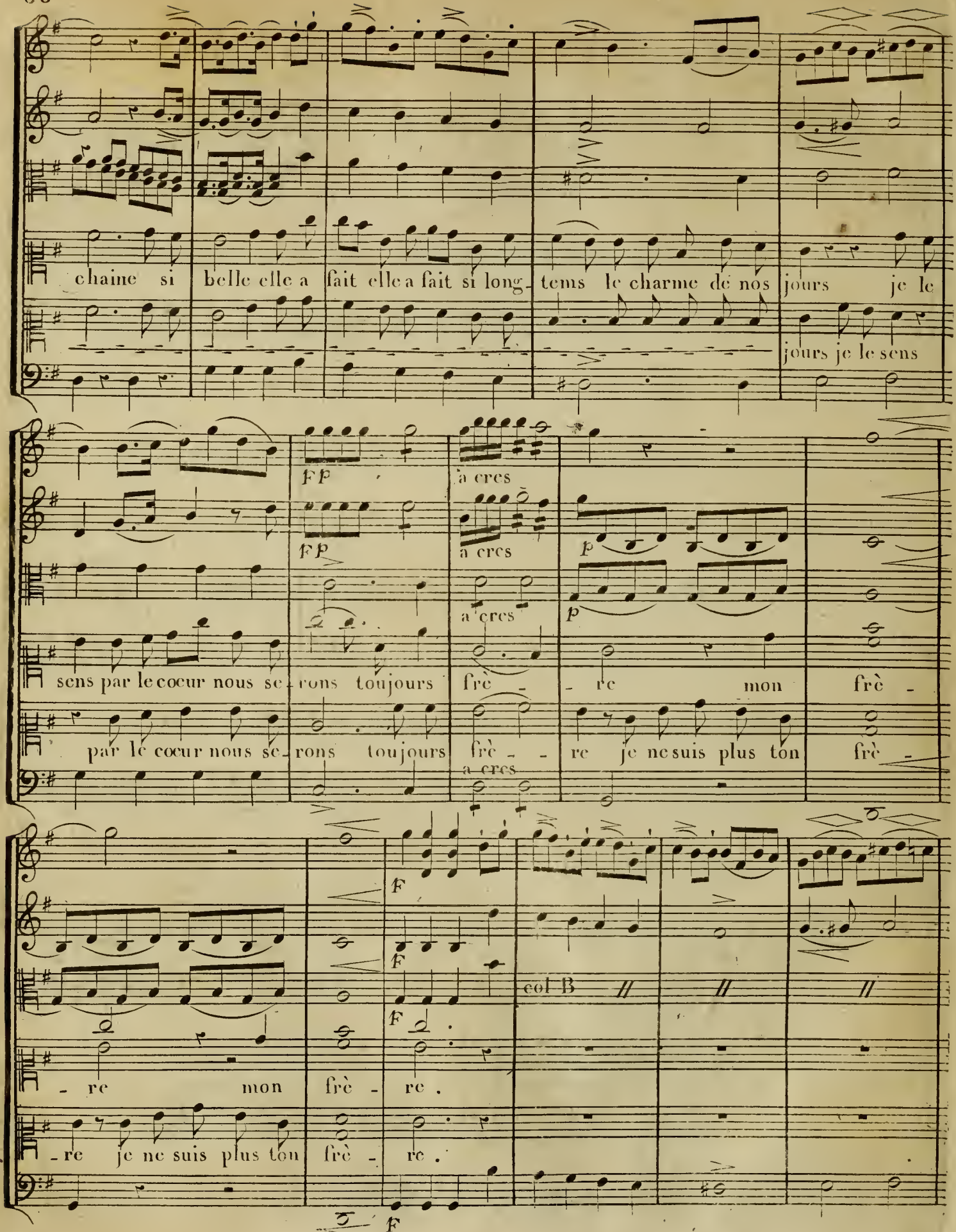
Laissez-moi, laissez moi.

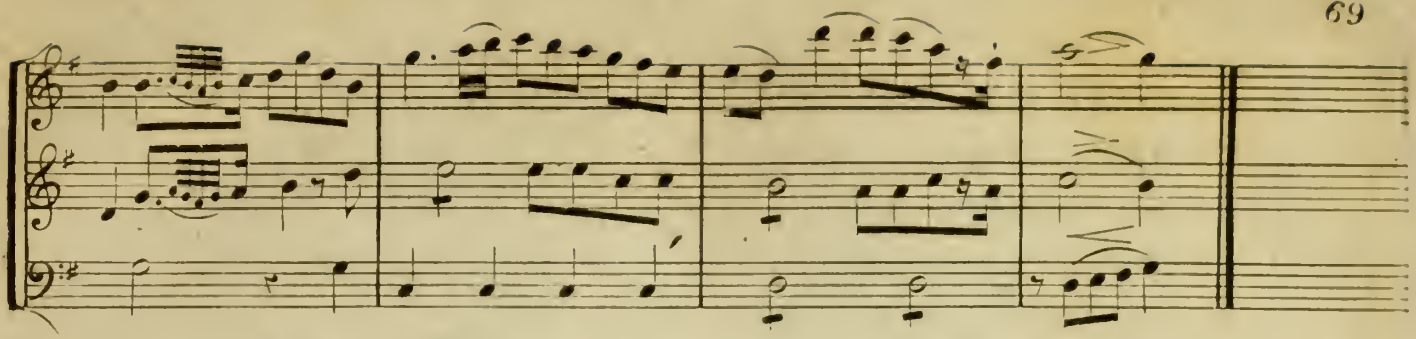
(il sort.)


Grazioso
Violini
mezzo voce
Violes
Auguste
Théodore
Bassi
C'en est fait mon a-
C'en est fait
-mi je ne suis plus ton frère mais hé-las par le cœur nous le serons tou-
-jours oh! oui tou-jours. eh! qui donc brise-rait une chai-ne si belle elle a


fait elle à fait si long tems le charme de nos jours je le sens par le coeur nous se-
je le sens
FP
a cres
FP
a cres
a cres
-rons toujours fre - re
mais notre
a cres
p
p
p
mère n'est el-le donc plus mienne
veille sur
peut être hé-las! n'est elle que la tienne
p


elle être puis_sant ap_paise et calme son tour_ment oh! mon
oh! mon Dieu
p
p
Frère c'en est fait mon a_mi je ne suis plus ton frère mais he_las! par le
p
cœur nous le serons tou_jours oh! oui tou_jours et qui donc bri_se_rait une


chaine si belle elle a fait elle a fait si long_ tems le charme de nos jours je le
jours je le sens
ff
a cres
sens par le cœur nous se_rons toujours frè_re mon frè_
par le cœur nous se_rons toujours frè_re je ne suis plus ton frè_
f
col B
_re mon frè_re.
_re je ne suis plus ton frè_re.



## SCÈNE X.me

M.me DE FRANVAL. AUGUSTE. THÉODORE DARMANS.

M.me DE FRANVAL.

Eh bien, mes chers enfants, tous deux je vous ap-
- pelle
D'un nom, qui, malgré tout, est commun entre vous.
De votre oncle cruel votre presence a-t-elle
Rendu le cœur plus traitable et plus doux?
Ah! je lis dans vos yeux sa reponse cruelle....

AUGUSTE.

Son ame à l'iterêt a tout sacrifié.

THÉODORE.

Il nous a quittés sans pitié.

M.me DE FRANVAL. s'asseyant d'un air accablé.

C'en est donc fait? il n'est plus d'espérance

DARMANS.

Il ne peut-être loin, ayez plus d'assurence,
Je vais....

AUGUSTE.

Quoi vous pourriez....

THÉODORE.

Monsieur!...

M.me DE FRANVAL.

Soins superflus!
Non, non, il ne reviendra plus;
Et sa porte à jamais va nous être fermée,

DARMANS

Ne soyez pas encore à ce point allarmée;
Sans avoir d'un procès le doute et l'embarras,
Terminer à son gré c'est le vœu de son ame:
Cet éspoir va soudain le ramener, Madame,
Et nous pourrons alors... je vole sur ses pas.

## SCÈNE XI.me

M.me DE FRANVAL. AUGUSTE. THEODORE.

M.me DE FRANVAL. (assise.)

Venez auprès de moi: de mon ame accablée
Recevez les épanchements;
Je crains que ma raison affaiblie et troublée,
Ne m'abadonne en ces affreux moments.
Mes fils... Mon fils... votre présence
Porte à mes sens un calme doux,
Mon cœur a bien besoin de vous,
Oui, de chacun de vous.... Sans nulle préférence.
(Auguste et Théodore se mettent à genoux devant elle)
Mais cependant, hélas! si celui de vous deux,
Qui, de mon mariage est le fruit légitime,
Devient d'un jugement affreux,
L'innocente et triste victime....
(avec trouble.) (saisissant la main d'Auguste.)
Ne puis-je donc savoir?... Mets ta main sur mon cœur

AUGUSTE.

Sur votre front, Maman, quelle rougeur!

M.me DE FRANVAL. (quittant la main d'Auguste

et saisissant celle de Théodore.)

Sur mon cœur mets ta main.

THÉODORE

Ciel! que voulez-vous faire?

Mme. DE FRANVAL. (quitte la main de Théodore. se leve et se promene avec agitation.)

Ne puis-donc savoir du quel je suis la mère?
Mon cœur battant également,
Et leur main éprouvait le même tremblement.
(Elle revient vers les deux jeunes jens, et les observant d'un air fixe et égaré.)
Vainement je les examine.

THEODORE. (avec effroi.)

Voudriez vous choisir?

AUGUSTE.

Quelque soit votre choix!

THEODORE. (vivement.)

Ah! je t'entends: ton ame nous devine
Il nous ferait mourir tous trois.

Mme. DE FRANVAL. (les serrant dans ses bras.)

Pardonnez, pardonnez cette épreuve cruelle,
A l'agitation mortelle,
Qui trouble, affaiblit ma raison:
Non, jamais entre vous je ne choisirai, non:
Venez, que tous les deux ensemble,
Dans mes bras, sur mon sein, mes fils, je vous rassemble.
Comment peut-on troubler des plaisirs aussi purs?
Hélas! il est des cœurs bien durs;
Ils n'ont ni les plaisirs, ni les peines extrêmes.
Mais j'entens....

AUGUSTE.

Oui, l'on vient.

THEODORE.

Maman, ce sont eux-mêmes

## SCÈNE XIIme. et dernière

TOUS.

DORGICOURT.

Eh bien, est-pour en finir?
Car je me lasse au moins d'aller et de venir:
Ah! je ne vous avais pas vue,
Pardon ma sœur, je vous salue.

Mme. DE FRANVAL. (cherchant à se contenir.)

Oui, c'est pour en finir.... Après cet entretien...

DORGICOURT. à part.

Eh; les voila tous les quatre;
C'est un complot; tenons nous bien.

Mme. DE FRANVAL.

Ce n'est pas l'intérêt qu'en vous je veux combattre.

DORGICOURT.

Vous voyez que de ma part,
Ceci n'est point un caprice,
Moi, je suis rond, je ne veux que justice.

Mme. DE FRANVAL.

Pourriez vous donc l'attendre du hazard?

DORGICOURT.

Quand à trouver elle est si difficile,
Je la cherche comme je peux.

Mme. DE FRANVAL.

Mais la trouverez-vous?

DORGICOURT

N'importe, je la veux.

DARMANS. à part

Quel homme!

Mme. DE FRANVAL. à part

Nous prévons une peine inutile.

DORGICOURT

Ah ça, convenez cependant,

Que dans un cas pour vous aussi défavorable,
Vous n'auriez trouvé d'homme plus raisonnable;
Il n'est point d'accomodement,
Auquel soudain je ne me rende,
Quand on fait ce que je demande.
J'ai des procédés...

M^me. DE FRANVAL. (à part)

Ciel!

DORGICOURT.

Je hais fort l'embarras
D'un procès; mais il faut, ma Sœur, que j'en finisse.
Bref, entre ces Messieurs dont je plains fort le cas,
Que vous, ou que la loi choisisse!

M^me. DE FRANVAL.

Moi, je pourrais choisir entr'eux, moi?

DORGICOURT.

Pourquoi pas?

M^me. DE FRANVAL.

Et vous pouvez me faire une telle reponse?
Vous pouvez me prescrire un choix aussi douteux?
Supposons que ma voix, en faveur de l'un d'eux,
Au hazard décide et prononce;
S'il arrivait que mon choix malheureux,
Ne tombât point sur l'enfant légitime
Quel sort pour cet enfant! Eh! quel serait son crime?
C'en serait un pour moi que d'oser décider.
Dans cet impénétrable abyme,
Quel flambeau pourrait me guider?
Le Ciel fit cette erreur, j'en n'en suis pas comptable.
Mais une mère enfin serait-elle capable?..
Il faudrait pour cela plus qu'un cœur courageux....
Non, non, il n'en est point qui de ce choix affreux,
Puisse jamais être coupable.

DORGICOURT.

La loi choisira donc.

DARMANS.

La loi, sans s'égarer.
Ne pourrait pas non plus faire un choix elle-meme:
Le Ciel, dans ce malheur extrême,
En refusant de l'éclairer,
A mis un terme à son pouvoir suprême.
D'un juge la présomption
Peut, il est vrai, prendre sa place:
Mais, Monsieur, une telle audace
M'étonnerait beaucoup dans cette occasion;
Et si, par quelqu'arrêt, fruit de votre avarice,
Ou bien dicté par le caprice,
Il osait repousser le légitime enfant,
Vous auriez été seul l'auteur de l'injustice
En provoquant ce jugement;
Il n'en serait que complice.

DORGICOURT.

Oh! sur cela j'ai l'esprit fort en paix:
Celui qu'on choisira sera le veritable.
Adieu, Madame, je m'en vais;
A nous arranger à l'amiable
Nous ne parviendrions jamais.

M^me. DE FRANVAL. (avec égarement)

Ecoutez-moi... Sachez... Je me trouble... J'ignore
Ce que je veux, ce que je dis...

DARMANS.

En voyant la douleur égarer ses esprits,
Pourriez-vous resister encore?

M^me. DE FRANVAL.

Ah! oui... Monsieur Darmans, daignez me seconder.

DORGICOURT. à part.

Soyons fermes.

DARMANS.

Monsieur, à tous-deux faites grace,
Puisque rien entr'eux deux ne saurait décider.

DORGICOURT

Non, non; moi-même enfin, plutôt que de céder,
Je choisirais... Il faut que l'on me satisfasse.

Mme. DE FRANVAL. (avec une très-grande force.)

Qu'ai-je entendu? Vous choisiriez?
Comment, Monsieur, vous le pourriez?
Vous le pourriez, et votre bouche
Oserait, sans que rien vous touche,
En les voyant me dire, les voila;
Oui, c'est ton fils, c'est celui la.
Lorsque du Ciel en vain j'invoque l'assistance
Vous pourriez décider, dans cette circonstance,
Ce qu'il déguise à leurs cœurs comme au mien.
Celui des deux qu'on oserait exclurre,
Ne serait plus mon fils, ne me serait donc rien?
Désormais sans qu'on en murmure,
Je pourrais donc l'evisager
Comme d'un sang tout-à-fait etranger?
Je pourrais donc, sans blesser la nature
Dans les nœuds de l'hymen avec lui m'engager?
Ce que les loix déclarent légitime
A leurs yeux ne peut-être un crime.
Et si quelque pouvoir....

AUGUSTE.

Ah maman!

THEODORE.

O grand Dieu!

DORGICOURT. (ému.)

Ciel!

DARMANS. (à Dorgicourt.)

Votre ame est émue.

DORGICOURT

Ah! sortons de ce lieu.

Mme. DE FRANVAL. (l'arrêtant.)

Oui, Monsieur.... Si de ce mystère,
On ne respecte pas l'affreuse obscurité,
Ce qu'au dernier excès le désespoir porté,
Peut exciter dans l'ame d'une mère,
Je suis capable de le faire.
Je tromperai votre éspoir et vos vœux.
Oui, s'il est un pouvoir au monde, assez barbare
Pour oser exclure l'un deux,
A l'instant je vous le déclare,
S'il y consent, je le prends pour époux.

Prenant les deux jeunes gens, les presentant à Dorgicourt et du ton le plus énergique.

Choisissez maintenant... Choisissez... L'osez vous?

(Reculant avec terreur.)

Qu'ai-je dit?... j'en fremis...

DARMANS (à Dorgicourt)

Et si ce mariage
A la nature est un outrage,
Vous seul l'aurez commis.. Vous seul.. vous palissez?

(Les deux jeunes gens se precipitent aux pieds de Dorgicourt.)

AUGUSTE.

Mon Oncle!

THEODORE.

Par pitié....

DARMANS. (à Dorgicourt qui se cache pour essuyer quelques larmes d'un air honteux.)

Vous vous attendrissez!...
Oui.... cessez de vous en défendre:

Ne soyez pas honteux des pleurs que vous versez.
Ce sont des meilleurs cœur la marque la plus tendre.

M^me. DE FRANVAL.

Ah! mon Frère!... Ah! Monsieur...

DORGICOURT, (embrassant sa sœur.)

Conservez les tous deux,

(Relevant les deux jeunes-gens et les embrassant.)

Et tous les deux aussi vous serez mes neveux.

Je vous avais bien dit qu'il était impossible
Qu'un homme, quelqu'il soit, fût toujours insensible.

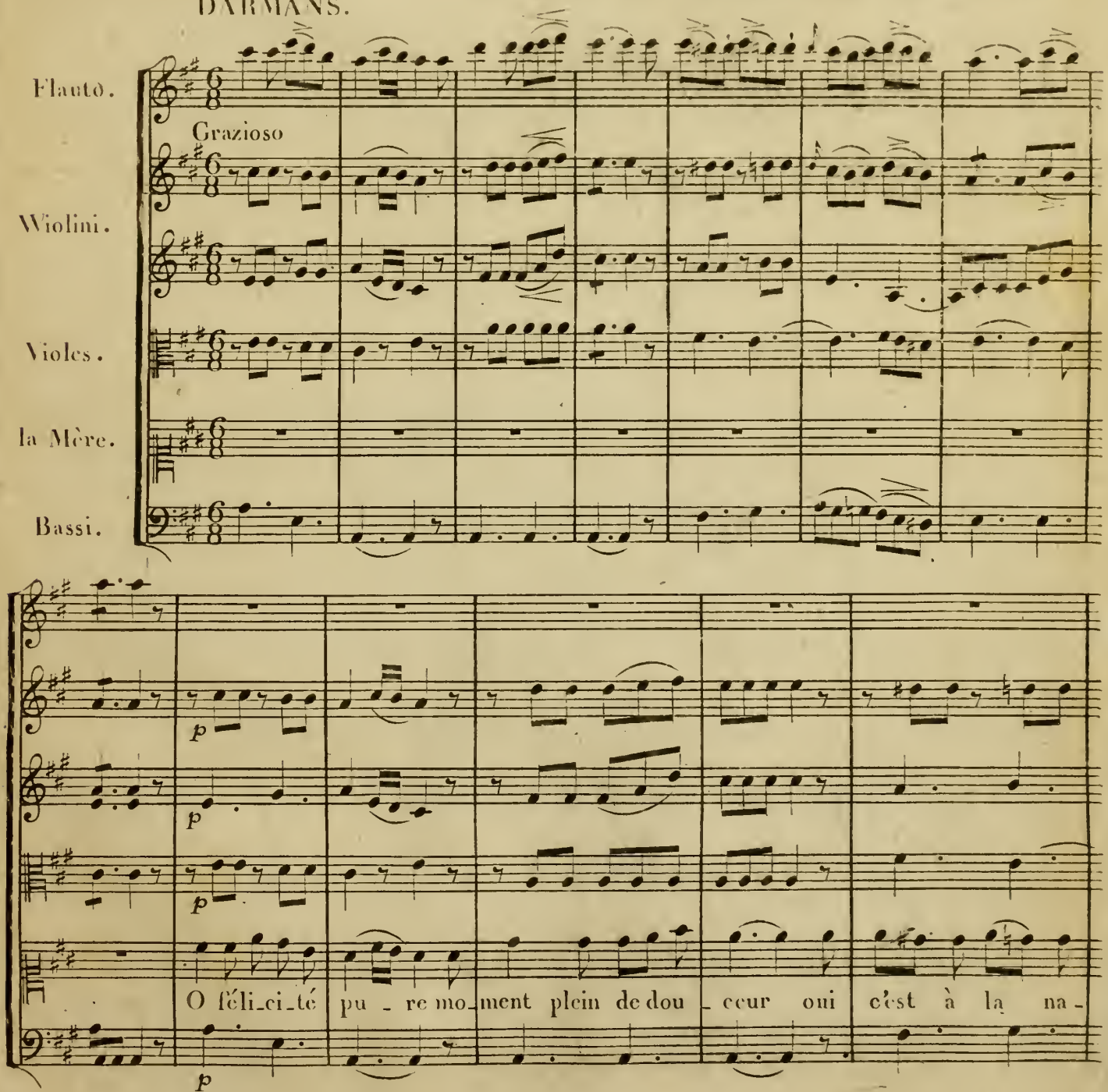
M^me. DE FRANVAL.

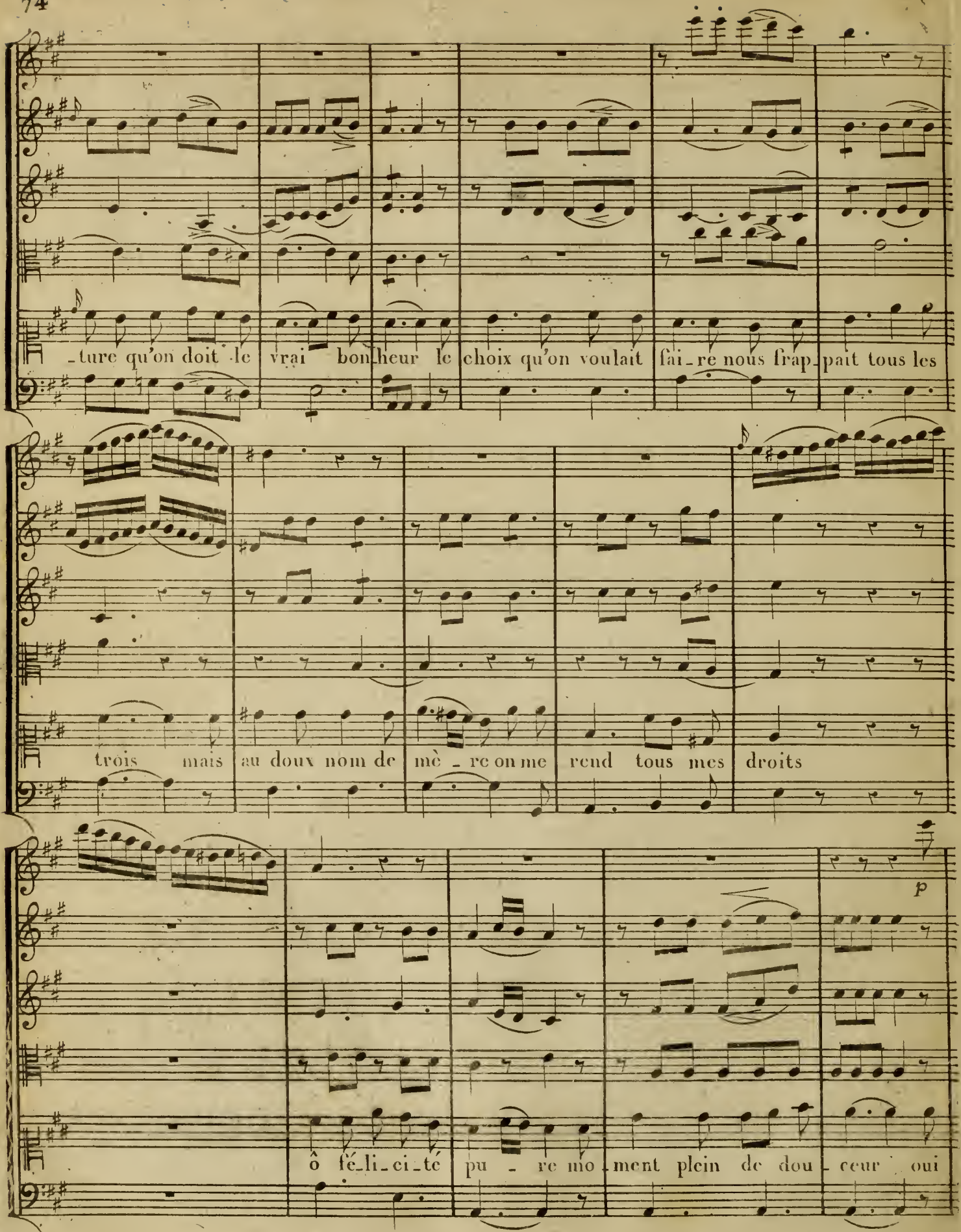
Si vous avez troublé quelque tems mon bonheur,
Il n'en est que plus doux après autant d'allarmes.

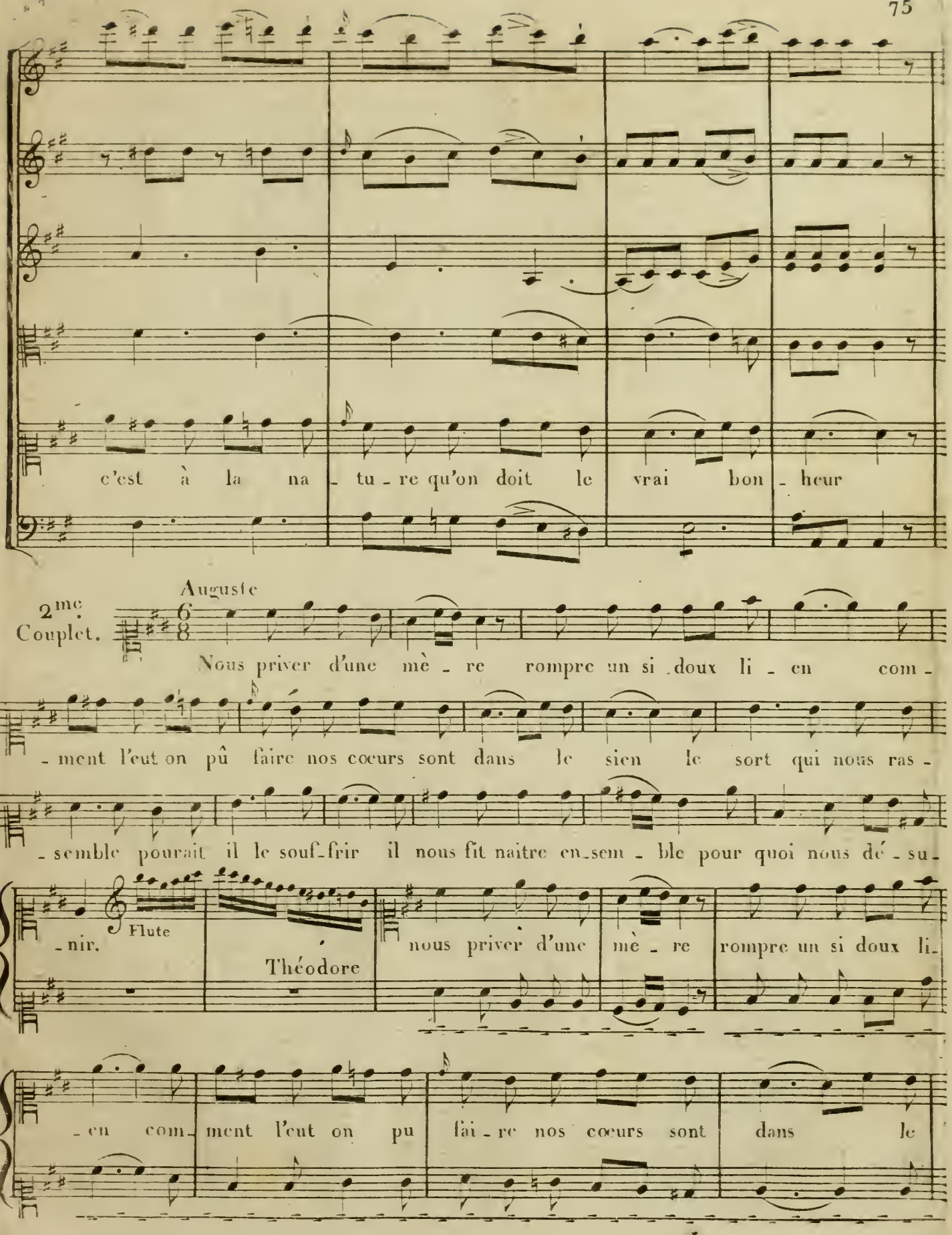
DORGICOURT.

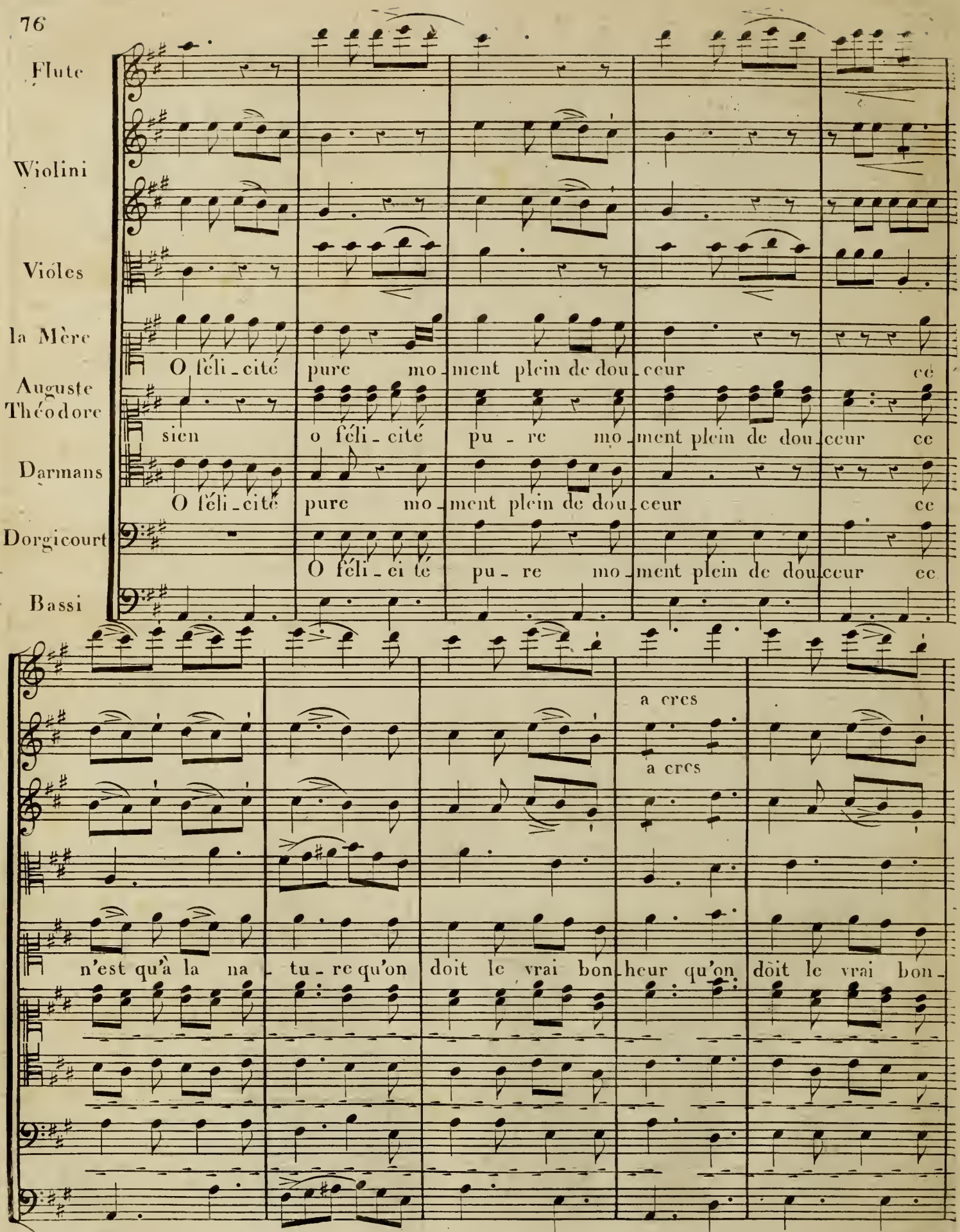
Moi, je vous dois bien plus, ma chère belle Sœur,
Car j'ai fait connaissance enfin avec mon cœur.

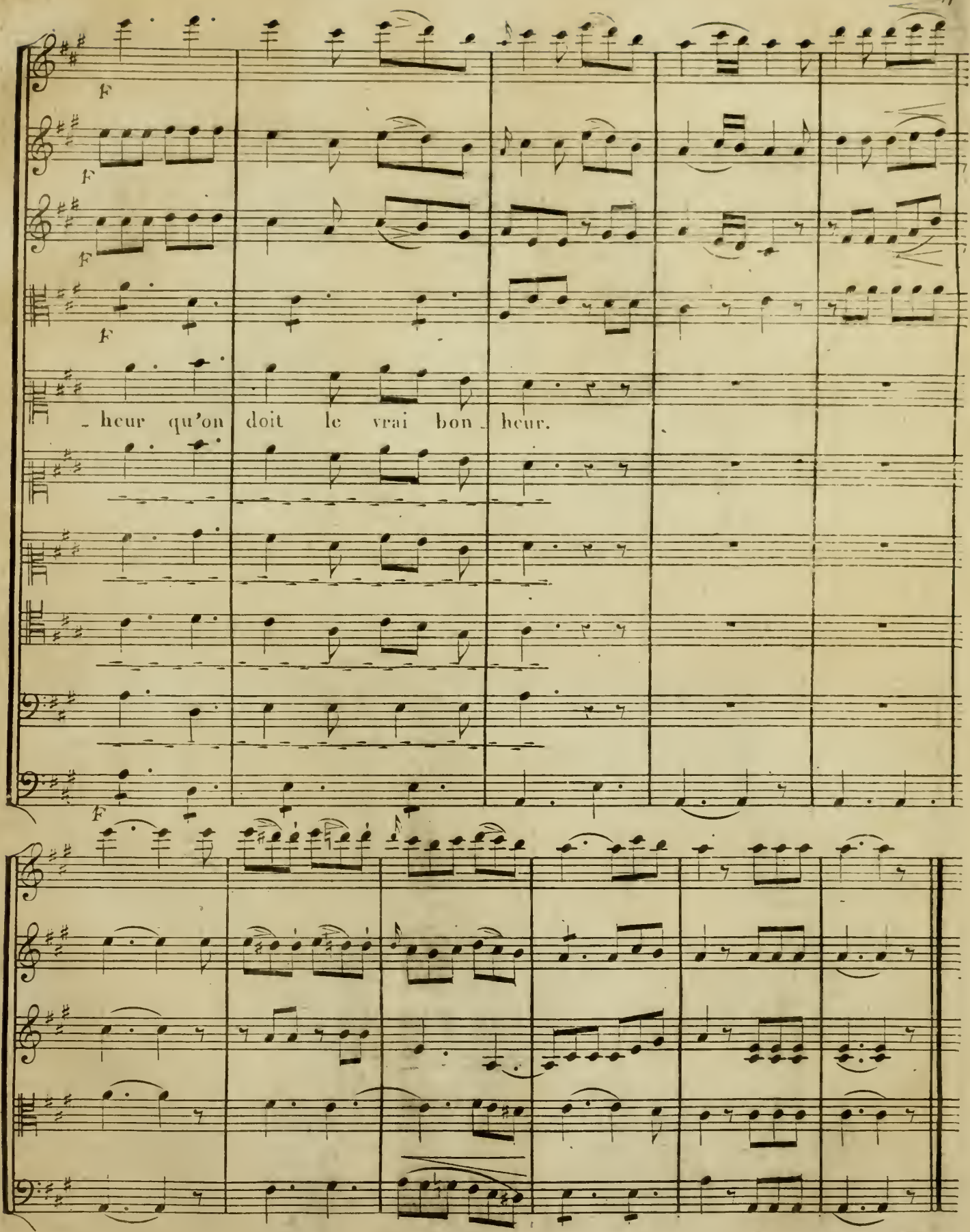
DARMANS.




ture qu'on doit le vrai bonheur le choix qu'on voulait fai re nous frap pait tous les
trois mais au doux nom de mè re on me rend tous mes droits
p
ô fé li ci té pu re mo ment plein de dou ceur oui


c'est à la na - tu - re qu'on doit le vrai bon - heur
2me. Couplet.
Auguste
Nous priver d'une mè - re rompre un si doux li - en com -
- ment l'eut on pû faire nos cœurs sont dans le sien le sort qui nous ras -
- semble pourait il le souf-frir il nous fit naitre en-sem - ble pour quoi nous dé - su -
- nir.
Flute
Théodore
nous priver d'une mè - re rompre un si doux li -
- en com- ment l'eut on pu fai - re nos cœurs sont dans le


Flute
Violini
Violes
la Mère
Auguste
Théodore
Darmans
Dorgicourt
Bassi
O féli-cité pure mo-ment plein de dou-ceur ce
sien o féli-cité pu-re mo-ment plein de dou-ceur ce
O féli-cité pure mo-ment plein de dou-ceur ce
O féli-ci té pu-re mo-ment plein de dou-ceur ce
a cres
a cres
n'est qu'à la na-tu-re qu'on doit le vrai bon-heur qu'on doit le vrai bon-




FIN.